

# Natalia

Konsalik, Heinz G.

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



**HEINZ G. KONSALIK**

**Natalia**

traduit de l'allemand par Marie-Anne Vallet

*Éditions J'ai Lu*

*Ce roman a paru sous le titre original :*

NATALIA, EIN MÄDCHEN AUS DER TAÏGA

© Heinz G. Konsalik et Gustav Lübke Verlag GmbH, 1976

*Pour la traduction française :*

© Éditions Albin Michel, 1979

Des étrangers à Satovka. Les premiers depuis vingt ans ! Pas des gens de Mutorei ou de Batkit, les petites villes les plus proches : non, de vrais étrangers avec quatre camions, deux roulottes et un poste émetteur de campagne.

Jefim Aronovitch Tchaski, l'idiot du village – sa mère prétendait qu'il était tombé de son berceau et que, depuis, il n'avait plus toute sa raison – s'exclama à l'arrivée de ce convoi inhabituel : « Jésus, aide-nous ! J'entends le malheur qui approche ! » Personne ne s'avisa de le contredire.

Mais pourquoi, vous direz-vous peut-être, Satovka ne recevrait-elle aucune visite du monde extérieur ? Seul un ignorant peut poser une telle question.

En Sibérie, dans les grandes solitudes où les castors eux-mêmes ont du mal à construire leurs barrages, coule la Tugunska pierreuse ; les rives du large fleuve sont de gigantesques éboulis ; les lynx et les ours se baignent dans l'eau claire de ses anses et les rennes viennent y apaiser leur soif. Et sur les innombrables collines d'alentour, la forêt, rien que la forêt. Au voyageur qui s'y aventure, il semble que la terre vient d'être créée et qu'il est seul au monde.

Satovka est située au nord de la Tugunska, à la lisière du Goletzkamm, une chaîne de collines au carrefour de deux pistes : quarante-trois maisons de bois, quelques jardins, quelques champs de légumes arrachés à la taïga. Rien de plus, sauf l'église, en bois elle aussi, avec un clocher à bulbe.

Aucun homme raisonnable n'aurait songé à fonder un village dans un tel désert ; mais le monde est étonnant : cent cinquante ans auparavant, un officier du tsar qui conduisait en Sibérie cent dix bannis s'était égaré entre Poligus et Batkit. Il erra deux semaines à travers la taïga, jurant, maudissant Dieu et son destin. L'hiver approchant, il se résigna à prendre une décision : « Nous attendrons ici le printemps prochain ! Il y a du bois, on se débrouillera ! »

Les premières maisons en rondins apparurent, de grossières et massives cabanes, solides dans les tempêtes. L'officier choisit Satovka comme nom pour ce triste bourg sans qu'on connaisse la raison de son choix. Puis il mourut l'année suivante, dès la fin du dégel. Il restait donc les cent dix proscrits, vingt soldats du tsar et un enfant né pendant l'hiver : les ancêtres des actuels citoyens de Satovka ; la fille nouveau-née, par exemple, était l'arrière-grand-mère d'Anastasia Alexeievna Morosovskaïa. Nous n'allons pas tarder à la connaître.

Les étrangers traversèrent donc Satovka au milieu d'une haie de villageois, dans leurs véhicules pétaradants. À la sortie du village, ils réquisitionnèrent un champ en bordure de la taïga, appartenant au paysan William Igorovitch qui fut très fier de l'honneur qu'on lui faisait. Les étrangers plantèrent dans son terrain des piquets de tente, creusèrent des latrines et installèrent le poste émetteur flanqué d'une longue antenne flexible qui dépassait la cime des arbres.

Satovka n'avait jamais rien vu de tel. Tigran Rassoulovitch Krotov, le pope, un homme très érudit à la barbe noire et à la voix de basse qui vociférait tous les dimanches du haut de sa chaire, expliqua en termes émouvants aux gens de Satovka les mystères de l'antenne.

— Grâce à ce mât de métal on peut entendre l'Amérique, ainsi que la Chine, le Japon et Sverdlovsk ! dit-il avec émotion. Le monde entier est maintenant à notre portée ! Alléluia !

Personne ici ne connaissait ni le Japon ni la Chine, mais Sverdlovsk, oui. Satovka était éblouie. Quel événement !

Tandis que les étrangers s'affairaient à dresser leur camp, une jeep apparut dans le village ; au volant, un grand homme mince et de bonne mine – cheveux blonds, yeux bleus – avec de larges épaules. Comme le conducteur semblait jouir d'une grande autonomie puisqu'il ne travaillait pas avec les autres, on supposa qu'il était le chef.

L'étranger arpenta le village en tous sens et s'arrêta finalement devant la maison d'Anastasia Alexeievna. Au fond du jardin, se dressait une baraque assez massive, apparemment inhabitée, qu'il alla examiner attentivement. L'homme paraissait très intéressé.

Son manège avait attiré sur la route quelques badauds qui l'observèrent tandis qu'il revenait frapper à la porte d'Anastasia. En hochant la tête, les spectateurs se séparèrent pour aller répandre la nouvelle dans le village. L'étranger a touché « la Maison vide » ! La vitre seulement, mais il l'a bel et bien touchée ! Trois hommes se précipitèrent chez le pope pour le mettre au courant.

Tigran Rassoulovitch fit un signe de croix et s'agenouilla devant la Vierge noire :

— Protège-le, Mère de toutes les douleurs !

Puis il mit une croûte de pain et un petit paquet de sel dans la poche de sa soutane et partit à grands pas chez Anastasia Alexeievna.

Au village, l'idiot Jefim Aronovitch parlait à grand renfort de gestes. Plus loin, cinq jeunes filles gloussaient et minaudaient, en ondulant des hanches devant les inconnus. Le pope se promit de les désigner du doigt au cours de son prochain sermon.

Tout en fulminant contre le péché de chair, il s'engagea dans le raccourci qui menait chez la veuve Morosovskaïa.

Anastasia Alexeievna avait suivi de sa fenêtre le manège de l'inconnu ; maintenant qu'il était sur le seuil, le sourire aux lèvres et

une lueur malicieuse dans ses yeux bleus, elle se sentait gênée. Une odeur succulente montait du poêle ; quand Anastasia préparait de la kacha et que Tigran Rassoulovitch l'apprenait, il se précipitait chez elle. En échange d'une bénédiction et de la rémission de ses péchés, il avait droit à trois pleines assiettes de cette purée de sarrasin qu'il adorait.

— C'est un grand honneur de vous recevoir, disait Anastasia d'un air hésitant. Un monsieur de la ville ! Les visiteurs sont rares à Satovka. Deux fois par an, un camion apporte de Batkit des outils ; on voit aussi quelques commerçants et le camarade des impôts qui crie toujours. Deux fois par mois, l'un de nous va chercher le courrier à Batkit. Maigre courrier, d'ailleurs... qui peut nous écrire ? On a toujours les journaux et les piles pour les radios. Il y a neuf transistors au village, ajouta-t-elle fièrement.

Puis elle se tut, intimidée sous le regard de l'étranger.

— Je m'appelle Mikhaïl Sofronovitch Tassburg. Puis-je entrer ?

Quel homme courtois, pensa Anastasia, séduite. Il demande s'il peut entrer ! Ah ! les gars du village pourront en prendre de la graine !

— Mikhaïl Sofronovitch, reprit-elle en lui désignant une chaise, prenez place. (Elle ajouta avec coquetterie :) Tassburg... un nom peu commun...

— Mes parents sont originaires de Livonie. J'ai des ancêtres allemands.

— Moi, mon arrière-grand-mère était comtesse !

Anastasia se gratta l'arête du nez. La conversation languissait.

Mikhaïl Sofronovitch se cala au fond de la chaise et étendit ses longues jambes.

— Je cherche une maison, dit-il. Mon équipe construit un camp derrière le village, mais j'ai besoin d'une habitation pour installer un bureau, une table à dessin et quelques instruments fragiles. La maison d'en face vous appartient-elle ?

— Oui, dit la veuve, l'air fermé. Je m'appelle Anastasia Alexeïevna Morosovskaïa ; d'ailleurs...

— La maison est vide... ?

— Oui.

— Cela m'intéresse. Je désirerais la louer, Anastasia Alexeïevna.

— La maison est vide depuis cent cinquante ans. Mis à part de petites interruptions..., dit-elle, pleine d'effroi.

— Preuve qu'elle est solide ! Puis-je emménager ?

— Non !

Mikhaïl Sofronovitch la regarda, stupéfait. Anastasia lui sembla soudain très énervée. Elle se précipita vers son fourneau, remua la kacha, passa sa main dans ses cheveux grisonnants et tisonna le feu. Ensuite elle versa nerveusement de l'eau sur la kacha.



- C'est impossible ! reprit Anastasia.
- C'est la seule maison libre du village.
- Je vous dis qu'on ne peut pas l'habiter !

Elle goûta la kacha puis se lécha les lèvres et sentit le regard de Mikhaïl dans son dos. Elle savait qu'elle avait des jambes élancées et un postérieur rond et ferme ; et, quoique veuve depuis dix ans, elle n'ignorait pas que ses quarante-neuf ans gardaient quelques attraits.

— La maison croule sous la poussière, reprit-elle.

— Nous la nettoierons si bien qu'elle sera comme neuve, répondit Tassburg. Nous n'avons jamais capitulé devant la poussière.

— Même si vous la repeigniez comme la chapelle du monastère de Zagorsk, c'est impossible ! cria Anastasia. Demandez aux voisins ! Ils vous raconteront !

À ce moment, Tigran Rassoulovitch, le pope, fit son entrée. Il s'engouffra dans la maison comme si Anastasia était possédée par le diable, s'arrêta au milieu de la pièce et, tout en caressant son menton, releva sa longue barbe noire. Il était impressionnant et le savait.

— Bienvenue ! hurla Tigran de sa voix de basse. Que Dieu bénisse votre arrivée et vous donne la paix ! Amen ! Mon nom est Krotov, Tigran Rassoulovitch Krotov !

Il toisa Tassburg de son regard perçant qui glaçait ses ouailles et attendit que Mikhaïl Sofronovitch se présente à son tour.

Anastasia apprit ainsi que l'équipe était composée de géologues et d'ingénieurs en mission à travers la taïga pour y découvrir des gisements de gaz naturel.

Du gaz qui sortirait de terre ? Elle regarda le pope, mais celui-ci semblait prendre l'étranger au sérieux, avec son histoire de gaz.

— Vous ne savez pas où loger, Mikhaïl Sofronovitch ? demanda Tigran en caressant sa barbe. (Il avait en face de lui un homme civilisé, c'était clair.) J'ai une chambre libre chez moi, si elle ne vous paraît pas trop petite...

— Oh ! c'est une grande pièce, dit aussitôt Anastasia. Je la connais. C'est une pièce immense, une salle ! La plus grande des environs ! Acceptez-la, Mikhaïl...

Tassburg s'approcha de la fenêtre et regarda la maison d'en face. Tigran et Anastasia échangèrent un regard.

— Elle refuse de me louer la maison d'en face qui est inhabitée, dit Tassburg en se retournant. Elle me conviendrait pourtant parfaitement.

— Croyez-vous ? (Le pope se planta devant Tassburg.) Trouveriez-vous idéal de vous faire trancher la gorge en pleine nuit ?

— C'est courant à Satovka ? demanda Tassburg avec un petit sourire. Vous avez des mœurs plutôt rudes, ici, Tigran Rassoulovitch.

— C'est une vieille histoire, mon fils.

Le pape s'assit et Tassburg reprit sa place ; Anastasia se précipita à son fourneau, remplit des assiettes en terre et les apporta sur la table. Comme le prêtre avait aussi un faible pour les douceurs, elle posa devant lui un pot de confiture d'airelles, puis retourna se recroqueviller sur le banc près du poêle et commença une longue série de signes de croix. Dieu est parfois vraiment injuste. Était-elle responsable de la conduite de son arrière-grand-mère, la comtesse ? Méritait-elle une malédiction éternelle ?

— La comtesse Albina Igorevna Borodavkina, poursuivit le pape, avait été condamnée par le tsar à vingt ans de déportation en Sibérie pour avoir tué son mari à coups de tisonnier après l'avoir surpris au lit avec sa femme de chambre. (Tigran Rassoullovitch versa des airelles sur sa kacha. Il engloutit à grand bruit deux cuillerées et reprit :) La malheureuse partit donc pour la Sibérie avec d'autres bannis, se déplaçant en calèche et à pied. Alexandre Anatolovitch Kousmine, un officier sévère, un homme vigoureux mais un tantinet détraqué, dirigeait l'expédition. Il se perdit dans la forêt en plein hiver. C'est ainsi que Satovka fut créée.

Tout en racontant cette vieille histoire, Tigran ne cessait pas de manger et il eut bientôt liquidé ses trois assiettes de kacha et la moitié du pot d'airelles. Que Dieu bénisse Anastasia !

— Quand on construit une maison, Mikhaïl Sofronovitch, reprit le pape, le plus souvent on y reste. Les bannis et les soldats fondèrent notre village, le tsar était loin, la taïga et le fleuve nourrissaient tout le monde. Comme il y avait aussi un chirurgien militaire, personne ne craignait ni les maladies, ni les dents cariées, ni les fractures.

» Il y avait parmi les déportés trente-quatre femmes. La vie communautaire pouvait donc s'organiser sans trop d'histoires. Seule la comtesse se tenait à l'écart. Elle était belle, mince, cultivée et fière... Un seul homme semblait digne d'elle : le capitaine Alexandre Anatolovitch. Que fit le gaillard ? À peine la maison de la comtesse achevée, il se saisit de la jeune femme, lui attacha les mains, lui arracha ses vêtements et la culbuta aussi bien qu'un trappeur de Sibérie. Je vous l'ai dit, il n'avait pas toute sa raison. Quand il libéra de ses liens la comtesse Albina, elle n'hésita pas une seconde : avec le propre poignard à lame recourbée d'Alexandre Anatolovitch elle lui trancha la gorge jusqu'à l'os. Puis elle s'enfonça le couteau dans la poitrine. Mais la lame courbe glissa sur les côtes sans atteindre le cœur.

» La comtesse Albina survécut à ses blessures. Le chirurgien la soigna pendant trois mois. Enfin, un tribunal populaire l'acquitta du meurtre d'Alexandre Anatolovitch, car, si passionné soit-on, on n'a pas le droit de traiter une comtesse de la sorte. Neuf mois plus tard une petite fille vint au monde.

— Mon arrière-grand-mère ! s'écria Anastasia du coin de son feu. Que Dieu la bénisse !

— Albina ne survécut que trois jours à cette naissance. Une mauvaise fièvre la gagna, mais, avant de mourir, elle maudit la maison dans laquelle elle avait tranché la gorge d'Alexandre Anatolovitch. C'était il y a cent cinquante ans !

Tigran Rassoulovitch racla son assiette, se lécha les doigts et prit dans sa soutane la pipe qu'il avait sculptée lui-même. Suivit sa blague en cuir contenant un tabac puant qui avait l'avantage, en été, d'exterminer les mouches de l'église.

— Quelques fous ont bien essayé depuis d'habiter cette maison, reprit Tigran en regardant Tassburg avec insistance. La malédiction les a frappés. Quatre ont été assassinés, trois empoisonnés et un autre s'est pendu. Le locataire suivant s'est tranché la main en coupant du bois et s'est vidé de son sang, un autre a succombé à une arête de poisson coincée dans la gorge. Le dernier était le mari d'Anastasia, le bon Morosovski.

— Que Dieu lui soit miséricordieux ! dit Anastasia, près de son poêle. C'était un bon époux.

— Morosovski, installé ici pour se marier, a cru pendant longtemps à la malédiction. Pour lui, la maison n'existait pas. Et lorsqu'il ne pouvait vraiment pas s'empêcher de la voir, en bêchant son jardin par exemple, il crachait sur les murs. C'est la demeure de Satan ! Mais durant la dixième année de son mariage...

— Seigneur, prends pitié ! s'écria Anastasia.

— Durant la dixième année, Morosovski commit une faute. Il aperçut par la fenêtre un banc bien trop beau pour qu'on le laisse pourrir là. Ah ! pensa-t-il, je n'en mourrai pas si je vais le chercher. Je ne veux pas m'y installer, mais seulement récupérer un banc. C'est l'affaire d'une minute... J'ouvre la porte, j'entre, je prends le banc, je ressors et je referme la porte à clé... Ainsi fut fait. Le pauvre !

Tigran alluma sa pipe. Une odeur suffocante emplît la pièce.

— Il rapporta le banc dans la maison, et ce qui arriva ensuite, vous n'allez pas le croire, Mikhaïl Sofronovitch. Une semaine passa... Un jour, le brave Morosovski s'allongea pour faire une petite sieste, tomba du banc et se cassa le cou. J'ai dit une messe à son intention puis j'ai jeté de l'encens sur le banc et l'ai mis sous la protection de la Sainte Croix. Trop tard ! Notre chère Anastasia était veuve. Et le thé, petite mère ?

— Tout de suite, petit père. L'eau bout.

— Vous comprenez maintenant pourquoi il est impossible d'habiter cette maison, cher frère, dit le pope, les mains jointes. Nous ne pouvons prendre la responsabilité de perdre aussi vite un hôte de votre qualité.

Tassburg avait écouté le récit sans piper. D'ailleurs, Tigran ne se laissait pas interrompre facilement. Mais alors que le pope attendait son thé en suçant sa pipe, Tassburg prit la parole :

— Vous croyez aux ensorcellements ?

— Les preuves sont là ! (Tigran haussa la voix.) Assez de morts !

— Un prêtre peut-il croire à ces inepties ?

— Inepties ? (La longue barbe noire de Tigran se releva. Anastasia, qui avait apporté le thé, regagna subitement son coin.) Doutez-vous par hasard que Satan soit l'ennemi de Dieu ?

Mikhail secoua la tête :

— Je vais nettoyer la maison et y aménager mon bureau. Ainsi Satan m'aidera-t-il à trouver les gisements de gaz. C'est son domaine ! Maître de l'enfer, il connaît tout ce qui est sous terre. (Tassburg se leva.) Je vais prendre immédiatement mes dispositions.

— Espèce d'ignorant, gronda le pope.

— Pourquoi mourir si jeune, Mikhail Sofronovitch ? s'écria Anastasia. Personne ne peut vous protéger.

— Je ne vous ai pas tout dit, reprit le pope, l'air sombre. Quatre des habitants de la maison ont raconté, avant de mourir, que la comtesse Albina leur était apparue à plusieurs reprises.

— Des idioties ! dit Tassburg en riant.

— Elle surgissait la nuit près du lit, dans une longue robe blanche, le poignard à la main, renchérit Tigran. Et lorsque, saisis d'effroi, ils appelaient la Vierge Marie à l'aide, elle disparaissait subitement. Ces témoignages ont été certifiés par le doyen du village. Vous avez besoin d'autre chose ?

— Oui, de la maison. Je la prends.

— Dieu protège les mécréants !

Tigran haussa les épaules avec résignation, souffla encore une bouffée de fumée dans la pipe, bénit Anastasia et sortit. Tassburg le suivit des yeux.

Le pope, arrêté devant la maison maudite, priait. Les villageois postés sur le bord de la route hochèrent la tête. Quelle catastrophe cela laissait-il présager ?

— Anastasia Alexeievna, vous avez la radio. Vous connaissez l'existence de la télévision. Vous avez entendu parler des cosmonautes ; vous savez que des hommes se sont posés sur la Lune, et vous croyez encore à de telles balivernes !

— C'est une autre histoire qui n'a rien à voir avec la comtesse Albina Igorevna ! La radio et la télévision existaient déjà lorsque mon mari s'est rompu le cou en tombant de ce banc maudit. Et la chienne Laïka tournait dans son spoutnik ! Mais, après tout, si vous voulez défier les forces du mal, je vous donne la clé !

Elle la prit dans son armoire et la posa sur la table du bout des

doigts. Tassburg s'en saisit et donna trois roubles à la veuve pour le loyer.

— Je vais les garder, dit Anastasia en rangeant l'argent dans un tiroir de l'armoire, pour vous acheter une belle couronne, Mikhaïl Sofronovitch. Combien de temps pensez-vous rester à Satovka ?

— Tout dépend du résultat des forages. Au moins jusqu'au printemps prochain.

— Ah ! si longtemps ! Vous devriez mettre une grande croix à la tête de votre lit et y faire brûler en permanence une bougie. Ce n'est pas vraiment efficace – la comtesse, elle aussi, était une fervente croyante – mais cela réconforte.

— Je préfère me coucher avec mon pistolet, répondit Tassburg ; c'est plus sûr.

Il prit congé d'Anastasia.

Elle attendit que la jeep ait démarré et courut au village. À l'annonce de la nouvelle, une délégation de quatre hommes conduits par le président du Soviet du village et fermement décidés, dans l'intérêt des habitants, à éviter une nouvelle mort qui troublerait les esprits, se rendit chez le pope.

La réponse de Tigran se résuma à un grondement sourd ; les quatre délégués décidèrent alors de s'adresser directement au géologue qui les accueillit au camp en souriant.

Un camion chargé de meubles était déjà prêt à rejoindre « la Maison vide ».

— Je suppose, dit Tassburg aimablement, que vous êtes venus, camarades, me parler du bois de chauffage et des réparations qui s'imposent. Inutile, nous nous chargeons de tout. Notre équipe est très entraînée, nous avons tous les outils nécessaires. Mais je vous remercie de vos propositions.

Désespéré, le dirigeant du Parti proposa à Tassburg une grande pièce dans ses locaux. C'était la salle de conférences, mais le Parti étant là pour tout le monde, on accomplissait en la lui prêtant une bonne action de solidarité collective.

Sept ans plus tôt, un fonctionnaire était apparu, ayant appris par hasard l'existence de Satovka. Il était reparti aussi vite en exigeant la construction d'une salle de réunion destinée à accueillir des séances de formation communiste.

On bâtit donc une sorte de salle en rondins, on y accrocha des portraits de Lénine et de Brejnev et on n'en parla plus. Satovka retomba dans l'oubli administratif et le pope put s'annexer la salle de conférences pour la célébration de Noël et le grand repas de Pâques.

Pourquoi ne pas transformer cette pièce en bureau pour des chercheurs de gaz ?

— J'emménage chez Anastasia, dit Tassburg d'un ton définitif. Je

vais vous prouver qu'il n'y a ni malédiction ni esprits.

— Il emménage ! annonça un paysan qui avait monté la garde à proximité de la maison. Ils ont défoncé la porte ; la serrure était complètement rouillée. Maintenant la poussière s'envole par les fenêtres ouvertes !

— Nous ne pouvons plus rien y changer, camarades, dit le président du Soviet d'un air accablé et solennel. Il ne nous reste plus qu'à deviner de quelle façon il va mourir : d'un coup de poignard, d'un choc sur la tête ou d'un accès de folie à la vue du fantôme d'Albina Igorevna.

Pendant ce temps, Tassburg et quatre hommes de son équipe nettoyaient la maison, lavaient les murs et vérifiaient que le poêle n'était pas encrassé – il tirait comme s'il était neuf. Alors qu'ils apportaient les meubles et faisaient chauffer de l'eau pour le thé sur le réchaud à propane, le pope cherchait un crucifix à prêter à Tassburg. Anastasia, recroquevillée près de son poêle, méditait avec désespoir sur le mauvais sort jeté sur sa propriété.

La maison donnait le soir même une telle impression de confort que Tassburg parcourut ses quatre pièces avec une réelle satisfaction.

Tigran avait apporté une croix qu'il avait remise à Tassburg sur le pas de la porte.

— Il faut l'accrocher à la tête de votre lit, Mikhaïl Sofronovitch, assura-t-il. La présence du Seigneur vous protégera comme une armure.

La nuit était tombée et, au contraire des autres maisons éclairées au pétrole, des lampes à gaz brûlaient dans la salle de séjour et dans la chambre à coucher. Tassburg avait mangé des œufs au lard avec des pommes de terre et buvait une tasse de thé, assis sur le banc fatidique, son pistolet chargé posé à côté de lui.

Il éprouvait tout de même une certaine appréhension. Il avait beau se répéter, en homme intelligent, que toutes ces histoires de fantômes étaient absurdes – « la Maison vide », aux épaisses cloisons de bois, l'oppressait un peu.

Tassburg réfléchit jusqu'à minuit puis éteignit la lampe et alla s'étendre sous une couverture sans se déshabiller, le pistolet à portée de la main. Ils vont être étonnés, pensa-t-il, satisfait. Si les gens d'ici croient m'intimider en imaginant Dieu sait quelle histoire de fantômes, ils se sont trompés d'adresse. Un homme sensé se moque bien des esprits.

Sur ce, il s'endormit. Mais au milieu de la nuit, gêné par son pistolet qui lui rentrait dans les côtes, il se tourna sur le dos.

Et alors, glacé de surprise, il fut saisi par un spectacle étrange. Dans la lumière blafarde qui filtrait par la fenêtre et diluait les formes, une femme se tenait près de son lit. Le visage blême, elle le fixait, un long couteau à la main.

Tassburg était un homme courageux. Au cours de sa vie – il avait trente-deux ans – il s'était trouvé très souvent dans des situations difficiles. Une fois, en Sibérie, au bord de l'Amour, il était resté pendant deux jours assis dans un arbre au-dessus d'un couple de tigres prêts à le dévorer. Il était parvenu à les faire reculer en leur donnant des coups de pied sur la gueule. Après cela, il n'y avait pas de quoi trembler devant un fantôme. Mais le long couteau le gênait. D'après les récits, il avait affaire, à coup sûr, à la comtesse Albina Igorevna : c'est toujours sous cette forme qu'elle apparaissait.

Mikhaïl Sofronovitch posa lentement la main sur la crosse de son pistolet et se sentit rassuré. À vrai dire, allongé calmement sous la

couverture remontée jusqu'à la poitrine, il contemplait l'apparition avec un plaisir grandissant. C'était une belle jeune fille aux longs cheveux bruns et au visage délicat. Elle portait une blouse paysanne – et non une longue robe blanche, comme le racontaient unanimement les témoins des précédentes apparitions –, une vieille jupe qui lui arrivait aux genoux, et de hautes bottes. Un accoutrement assez moderne, pensa Tassburg, mais qui sait si les fantômes ne suivent pas la mode !

Il réfléchit aussi que la femme épanouie qui avait fait perdre la tête au capitaine Alexandre Anatolovitch devait avoir, d'après le récit du pope, trente ans au moins. Celle qu'il contemplait actuellement ne devait pas dépasser la vingtaine. À part ces détails, tout correspondait : le couteau à la main, l'heure et le lieu, le regard fixe et impitoyable.

Je devrais lui adresser la parole, pensa Tassburg. C'est ennuyeux à la longue de se regarder sans rien dire.

Il respira profondément et crispa la main sur son pistolet.

— Je vous souhaite la bienvenue, Albina Igorevna, dit Tassburg, furieux de sa voix rauque. Je sais que c'est votre maison mais, vous pouvez le constater, je l'ai fait aménager plus confortablement. Votre couteau me déconcerte. Ne me rendez pas responsable des exploits amoureux du comte avec votre femme de chambre, ni de la violence d'Alexandre Anatolovitch à l'assaut de votre vertu...

— Qui êtes-vous ? interrogea le fantôme.

Un moment interdit, Tassburg finit par répondre :

— Je m'appelle Mikhaïl Sofronovitch Tassburg, ingénieur à Omsk. Je cherche du gaz naturel.

— Vous mentez !

L'apparition leva son grand couteau. Il a l'air vrai, aucun doute, pensa l'ingénieur ; le tranchant luisait.

— Vous êtes envoyé par Rostislav Alimovitch Kassougai.

— Tiens, un nouveau ! Le pope Tigran ne m'a pas mentionné son existence, répondit Tassburg. Qui est ce Kassougai, comtesse ?

— Comment cela, comtesse ?

La silhouette ne bougeait pas ; la pointe du couteau effleurait presque la gorge de Tassburg.

— On m'a dit, Albina Igorevna...

— Vous savez bien que je m'appelle Natalia Nikolaïevna Miranski. Vous êtes un mauvais comédien !

— Natalia Nikolaïevna ! On voit qu'en cent cinquante ans, les récits se transforment ! (Mikhaïl fit mine de s'asseoir mais le couteau le renvoya sur le dos.) C'est une situation pour le moins insolite, non ? demanda-t-il. Pouvons-nous nous mettre d'accord ? J'oublie votre apparition et, en échange, vous rangez votre couteau et vous faites



momentanément abstraction de votre haine des hommes.

Qu'est-ce qui me prend ? songea-t-il. Voilà encore quelques heures je me moquais d'eux et de leur fantôme et maintenant je marchande avec lui !

— J'aurais pu vous tuer, dit doucement Natalia. (Sa voix était claire et limpide. Elle doit savoir chanter, pensa Tassburg tout à fait hors de propos. Soprano léger, peut-être...) Vous dormiez à poings fermés. Vous ne m'avez pas entendue. J'aurais pu vous trancher la gorge et vous seriez mort sans vous en apercevoir.

— Une de vos spécialités ! Ça et le tisonnier...

Elle le dévisageait avec étonnement et dégoût.

— Vous avez bu ?

— Seulement du thé, Natalia Nikolaïevna.

Il lâcha son pistolet qui ne servait plus à rien et posa ses mains sur la couverture. Ce geste sembla la calmer. La pointe du couteau s'éloigna.

— Et maintenant ? demanda Tassburg, satisfait de l'évolution de la situation. Racontez-moi un peu ce qui se passe au paradis ou en enfer. Où vous situez-vous ?

— En enfer.

— Un endroit pittoresque. Qu'y avez-vous rencontré ?

Le fantôme nommé Natalia Nikolaïevna recula d'un pas. Tassburg respira, le danger immédiat était passé.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas tué pendant que je dormais ?

— Je ne sais pas. Je vous ai regardé longtemps. Après, je ne pouvais plus.

— Vous reniez vos principes, comtesse !

— Pourquoi m'appellez-vous comtesse ?

— Vous n'êtes pas comtesse non plus ? Tigran va être terriblement déçu. Vous venez bien de Saint-Pétersbourg ?

— Je n'ai jamais été à Leningrad. (Elle abaissa le couteau et le regarda d'un œil un peu moins hostile.) Vous êtes vraiment Mikhaïl Sofronovitch Tassburg, d'Omsk ? Vous n'êtes pas un envoyé de Kassougai ?

— Je vous le jure. (Tassburg n'osait pas s'asseoir sur son lit.) Mais d'où venez-vous donc, sinon de Pétersbourg ?

— De Mutorei. Vous connaissez ?

— Bien sûr ! C'est au bord de la Tchounia ; nous avons chargé du matériel et des vivres, il y a dix semaines, au sovkhose.

— Alors vous avez rencontré Kassougai ! Rostislav Alimovitch dirige la scierie. Je travaillais à la réserve de planches...

Une sorte de décharge électrique traversa Tassburg.

— Minute ! cria-t-il. Minute, fillette !

D'un bond il fut debout, se précipita sur elle et lui arracha le

couteau. Elle se débattait, mordant et griffant, mais, d'une secousse, il la coucha sur le lit, la maintenant de tout le poids de son corps.

Lorsqu'elle essaya de le frapper du poing à nouveau, entre les deux yeux, il para le coup et lui rejeta le bras en arrière. Ce faisant, il effleura sa poitrine.

— Et moi, espèce de fou, qui pensais parler à un fantôme ! dit-il, haletant.

Elle luttait avec violence pour se dégager et essayait de lui donner des coups de genou dans le bas-ventre, de le mordre comme une bête furieuse.

— Tu es bien vivante ! Quel imbécile je suis !

— Lâchez-moi ! cria-t-elle. Pourquoi ne vous ai-je pas tué ?

Il la libéra. Elle s'échappa, rampa sur le sol et se redressa contre le mur. Ses cheveux lui cachaient le visage, son beau corps tremblait et sa blouse paysanne s'était ouverte. Dans la lutte, deux boutons avaient sauté.

— N'ayez pas peur, Natalia Nikolaïevna, dit Tassburg en s'asseyant au bord du lit. Je suis complètement idiot. Je me suis laissé influencer par les histoires insensées du pape ! Avant de poursuivre, savez-vous où vous êtes ?

— La maison était vide, dit-elle d'une voix tremblante.

— Et c'est tout ?

— Oui. J'étais ici depuis une semaine et soudain vous êtes arrivé avec vos hommes ; je me suis cachée dans la cave.

— La maison a une cave ? Je ne le savais pas. Vous ignorez tout à fait où vous vous trouvez ?

— Dans un village. Son nom ? Je n'en ai aucune idée. Je suis en route depuis des semaines.

— De Mutorei ? À pied à travers la taïga ?

— Oui.

— Et où vouliez-vous aller ?

— Je ne sais pas. Cela m'est égal. N'importe où. Seulement fuir Mutorei et Kassougai. Le monde est grand, n'est-ce pas ?

— Immense.

— J'ai dormi le long du fleuve et dans des grottes. Je marchais toute la journée jusqu'à l'épuisement. Ici, j'ai enfin pu me reposer dans cette maison abandonnée. Et puis tout d'un coup, vous voilà...

Elle rejeta ses cheveux en arrière et rajusta sa blouse.

— Vous pouvez me livrer, dit-elle à voix basse. Je ne retournerai jamais à Mutorei. On peut mourir de bien des façons.

— Pourquoi croyez-vous que je vous ramènerai à Kassougai ? demanda Tassburg, étonné.

— Il a promis mille roubles à celui qui me retrouvera.

— Un petit animal de prix ! Mille roubles, c'est une belle somme.

Peu de gens d'ici en ont vu autant à la fois. Mais pourquoi une telle récompense ? Qu'avez-vous fait ?

— Je me suis enfuie..., répondit-elle d'une voix éteinte.

— Et vous valez mille roubles ?

— Je suis la propriété de Kassougai.

— Comment ? demanda Mikhaïl, époustouflé. J'ai bien entendu, vous avez dit : propriété ?

— Rostislav Alimovitch m'a achetée.

Natalia quitta sa place et se laissa tomber sur un tabouret.

— À mes parents. Pas pour de l'argent ! Il leur a promis une place dans une fabrique de matelas, à quarante roubles par mois ! C'était une bonne affaire pour eux. « Rostislav Alimovitch ou un autre, quelle différence ? a dit mon père. Et je vais gagner quarante roubles de plus par mois ! Les autres, on ne sait pas ce qu'ils donnent ; ça, c'est du sûr. Je n'aurai plus besoin de me crever, je vivrai plus vieux et ta mère sera heureuse. On mangera si bien qu'elle cuisinera en chantant ! Fillette, sois gentille, prends Kassougai, fais-le pour nous ! » Mon propre père ! Il a signé un contrat avec Kassougai et m'a vendue.

— Ton père, il faudrait l'assommer ! s'écria Tassburg. (Il se leva d'un bond et alla tirer le rideau, un tissu en lin que son équipe avait fixé à une barre en bois.) Dois-je allumer la lampe ?

— Non ! s'il vous plaît, non !

Elle se colla contre le mur.

— Il ne faut plus avoir peur. Personne ne viendra te chercher ici.

Il la tutoyait spontanément et elle l'imita.

— Comment peux-tu l'empêcher, Mikhaïl Sofronovitch ?

— Je t'expliquerai cela demain, Natalia. (Il s'approcha d'elle et elle se fit toute petite lorsque, d'un geste rapide, il écarta la longue mèche de cheveux qui lui barrait le visage. Il la distinguait à peine dans l'obscurité.) Quand as-tu mangé pour la dernière fois ?

— Il y a trois jours. Je voulais me glisser cette nuit dans le jardin pour aller chercher des fruits et des légumes. Je peux vivre d'eau et de fruits. Je l'ai déjà fait.

— C'est fini, maintenant, dit-il avec autorité. Je vais te préparer un plat en boîte, un goulasch avec des pâtes ; en dix minutes c'est prêt, il faut seulement faire chauffer.

Natalia ne répondit pas, mais elle lui prit la main et, avant qu'il ait pu la retirer, la lui baisa. Il se dégagea vivement.

— Ne recommence jamais, dit-il avec rudesse. Tu n'es pas une chienne qui lèche les doigts de son maître. Tu es une citoyenne libre d'Union soviétique, avec ses droits inaliénables. Kassougai va l'apprendre !

— Dans la taïga, en Sibérie, c'est la loi du plus fort. Et Kassougai est le plus fort. Il est « héros du peuple ». On ne peut rien contre lui. Dans

les grandes villes, ce n'est pas la même chose. Mais qui se préoccupe de ce qui se passe dans la forêt ?

— À partir d'aujourd'hui, et dans ton cas, c'est moi, Natalia !

— Toi ? Es-tu si puissant ?

— Je connais beaucoup de gens qui pourraient être dangereux pour ton Kassougai !

— Il a de nombreux protecteurs. Il les achète avec de belles planches bien rabotées dont on fait des meubles. Je le sais, j'ai travaillé au camp. Kassougai est puissant !

— Nous verrons, Natalia.

Il ouvrit le poêle, le feu n'était pas éteint ; une toute petite flamme brillait encore.

— J'ai remis du bois, dit-elle à voix basse. Du feu ! Depuis douze semaines je n'en avais pas vu ! La fumée m'aurait trahie. Le feu, c'est si beau !

Elle s'approcha du poêle, se tapit sur le sol et regarda la flamme. Tassburg put l'observer enfin. Ses cheveux brillaient comme de l'acajou et accentuaient la pâleur de son long visage mince.

— N'allumons pas la lumière, dit Mikhaïl ; le feu éclaire suffisamment. Dans une minute le goulasch va embaumer.

Il ouvrit la boîte, mit une casserole cabossée sur le fourneau et y versa la viande et les nouilles.

Natalia Nikolaïevna le regardait.

— J'aurais pu le faire, dit-elle.

— Prends garde que cela n'attache pas.

— À la maison, je faisais souvent la cuisine. À la maison... (Elle se leva, prit la cuillère de bois et souleva le couvercle. La viande grésillait déjà et la sauce frémissait.) Il faut allonger avec de l'eau...

— Seulement un peu, pour éviter que cela brûle.

Tassburg la regarda verser l'eau dans la casserole et remuer le contenu en silence.

— À quoi penses-tu ? demanda-t-il.

— À ce qui va se passer maintenant. Tu m'as découverte...

— Veux-tu continuer à fuir dans la taïga ? Ici, tu es en sécurité.

— Non ! c'est trop près de Mutorei. Kassougai peut venir me chercher.

— Il n'entrera pas dans cette maison aussi longtemps que j'y serai.

— Mais tu ne seras pas toujours là. Tu as ton travail.

Elle a raison, pensa Tassburg. Il se pourrait que nous partions trois ou quatre jours dans la taïga pour repérer les lieux où, d'après les hypothèses des géologues, nous avons une chance de trouver du gaz. Alors, il faudra monter le petit derrick et attendre les résultats de la prospection. Il peut se passer beaucoup de choses à Satovka pendant ce temps-là...

— C'est une maison un peu particulière, expliqua-t-il. Tout le monde au village, y compris le pope, est persuadé qu'il va m'arriver malheur. Une comtesse lui aurait jeté un sort il y a cent cinquante ans.

— Voilà pourquoi tu m'appelais comtesse...

Tassburg sourit, gêné. Il n'avait pas encore oublié ces longues minutes où, couché dans son lit, il se trouvait sous la menace d'une femme au teint blafard.

— Je pensais que tu étais le fantôme de la comtesse. Tu vois comme les hommes sont influençables ! C'est stupide !

— Ai-je l'air d'un fantôme ?

Elle virevolta devant le feu ; ses longs cheveux volaient autour de sa tête, sa jupe de paysanne laissait apparaître bien au-dessus du genou ses longues jambes fuselées. Sa blouse déchirée s'était ouverte à nouveau et Mikhail voyait sa poitrine ferme retenue par un simple soutien-gorge en coton... Rien, pas même les vêtements les plus misérables, ne pouvait enlaidir sa jeune et vigoureuse beauté.

Un curieux attendrissement envahit Tassburg. Il souhaita soudain que Natalia Nikolaïevna reste à Satovka sous sa protection. Si ce fameux Kassougai se manifestait, il lui administrerait une correction comme il n'en avait jamais encore reçu. Tassburg n'avait pas peur de ces commissaires de districts qui étaient ses amis parce qu'il les corrompait. Il avait derrière lui, à Moscou, le tout-puissant ministère de la Recherche scientifique. Un simple appel au ministère et Kassougai, qui jouait au petit roi dans son coin de taïga, pouvait être envoyé dans les mines du Nagadan...

— Tu es jolie, dit Mikhail la gorge sèche. Non ! tu es belle, Natalia Nikolaïevna.

Elle recommença aussitôt à remuer activement le goulasch dont l'odeur emplissait toute la pièce. Elle porta la cuillère en bois à sa bouche et goûta prudemment.

— Merveilleux ! déclara-t-elle. Je ne me souviens pas d'avoir mangé quelque chose d'aussi bon. De temps en temps, on tuait un lapin ou Kassougai nous apportait un morceau de viande. Mais la viande n'était jamais grillée, seulement bouillie... Pour que la soupe dure une semaine, Mikhail Sofronovitch. On la faisait cuire et recuire jusqu'à ce qu'elle tombe en morceaux. (Elle se retourna et le regarda de ses grands yeux pensifs qui donnaient à son visage une expression particulière.) Quelle est la différence entre joli et beau ?

— Une poupée peut être jolie, par exemple. Joli, c'est superficiel... La beauté est harmonieuse, c'est elle qui rend un être rayonnant. Tu comprends ?

— Non. (Elle s'adossa au poêle construit en grosses pierres de la Tugunska.) Un coucher de soleil est beau ou joli ?

— Infiniment beau...

— Et les broderies sur une robe de fête ?

— Jolies...

— Maintenant je comprends.

Elle eut un timide sourire mais qui éclaira son visage si intensément que la respiration de Tassburg s'accéléra.

— Je mets la table, dit-il brusquement.

Il prit sur une étagère deux assiettes en grès et des cuillères en métal, tordues et rayées. Puis il s'assit sur le banc maudit. Natalia apporta la casserole fumante et remplit les deux assiettes jusqu'au bord.

— Je meurs de faim, dit-elle en s'asseyant en face de Tassburg. C'est mon premier repas chaud depuis des semaines...

— À partir d'aujourd'hui tu ne mangeras plus que des plats chauds, dit Tassburg. J'ai assez de provisions. En plus, nous chasserons du gibier dans la taïga et nous irons chercher des légumes frais chez les paysans. Tu veux cuisiner pour moi ?

— Non, dit-elle en mâchant le premier morceau de viande. (Son visage s'illumina comme si elle nageait dans le bonheur.) C'est impossible, Mikhaïl Sofronovitch. Je ne peux pas rester ici. Kassougai...

— Il faut chasser Kassougai de ton esprit quand tu es avec moi.

— Comment est-ce possible ? Il existe toujours ! Pour avoir la paix, il faudrait que mille verstes nous séparent.

Elle mangeait avec précipitation, le goulasch avait refroidi. Tassburg n'avalait que quelques cuillerées et lui donna le reste de sa part qu'elle accepta avec reconnaissance.

— Tu ne seras pas plus en sécurité à mille verstes qu'ici, dit Tassburg. Justement, en mon absence, personne n'osera entrer.

— À cause de la comtesse ? (Elle lui sourit.) Qui croit à ces balivernes ?

— Tout le monde ! Le pape en tête !

— C'est impossible, répondit-elle d'un ton catégorique. Je repars demain ou après-demain dans la nuit. Si tu me donnes quelques boîtes de conserve, je peux subsister pendant longtemps. On peut les manger froides, non ?

— Tu resteras, dit Tassburg avec autorité, et qu'il n'en soit plus question. On ne sait pas ce qui peut arriver en deux jours.

— Dans la taïga, rien ne change.

— Mais nous sommes là pour transformer la taïga ! Tu vis dans un pays d'une richesse illimitée !

— Cette forêt...

— Cette forêt cache de l'or, des diamants, du nickel, de l'uranium, du pétrole, du gaz, du cuivre, du manganèse et du charbon !

— Et tu cherches tout ça ?

— Seulement une partie. Quand nous aurons trouvé, des villes naîtront, des centrales électriques, des barrages dont les turbines fourniront du courant aux régions les plus reculées de la taïga. Des centaines de milliers de gens viendront s'installer dans ce pays riche et neuf, l'Union soviétique deviendra l'État le plus puissant du monde...

— Mais il y aura toujours quelque part un Kassougai qui achètera des filles en promettant une meilleure situation à leurs parents. Peux-tu éviter ça ?

Elle a raison, songea Tassburg. Seules les apparences changent mais le fond reste le même. Aujourd'hui on ne vend plus les filles, mais quand le responsable du Plan aime sa secrétaire, il fait obtenir la gérance de la cantine à ses parents...

— Si tu veux, reprit Tassburg en jetant un coup d'œil à Natalia Nikolaïevna, nous en reparlerons dans deux jours. Je saurai empêcher les gens d'approcher de la maison. Ils croient aux fantômes, ils vont en avoir...

Il se leva et aussitôt Natalia quitta son tabouret pour se réfugier près du poêle.

— Je ne vais pas te toucher, dit Tassburg d'une voix voilée.

— Tous les hommes ont la même arrière-pensée.

— Tu es bien amère.

— Un bon repas bien arrosé... et ils veulent être récompensés.

— Tu m'en crois capable ?

— C'est ainsi que toutes mes amies se sont fait avoir à Mutorei. Toutes ! Elles me l'ont raconté : une bouteille de vin blanc et on leur déchirait leur robe.

Elle est profondément blessée, pensa Tassburg. La vie pour elle est une lutte sans merci. Il faut très prudemment l'apprivoiser et lui rendre confiance, lui redonner la joie de vivre, d'aimer et d'être aimée !

— Je ne te toucherai pas.

Il se détourna et gagna la chambre. Une douce chaleur l'envahissait quand il pensait aux yeux de Natalia. Quelle bêtise ! pensa-t-il. Tu es ici pour chercher du gaz, rien de plus ! Oui mais..., un être humain est en danger. Sa liberté est menacée. Il faut d'abord mettre cette jeune fille en sûreté. Mais ensevelis au fond de toi, Mikhaïl Sofronovitch, ce sentiment qui t'habite !

Il revint dans la salle de séjour où Natalia était toujours adossée au poêle.

— Est-ce que Kassougai est gros ? demanda-t-il.

— Non, il n'est pas plus grand que moi, et mince. Mais il a des cheveux noirs et gras, et une barbe de Tartare. Lorsqu'il rit, tout le monde tremble. Il rit toujours quand il fait une méchanceté.

— Un cœur tendre ! dit Tassburg. Où veux-tu dormir ?

— Dans la chambre du fond, il y a un vieux lit.

— Je sais ; mais il n'a pas de sommier, seulement un matelas posé sur des planches.

— C'est moins dur que les pierres. J'ai un toit pour dormir, que demander de plus !

— Tu peux dormir dans mon lit.

— Et toi ?

— Je m'allongerai sur le banc.

— Le vieux lit me suffit...

— Cinq hommes ont été assassinés dans ce lit, tu sais.

— C'étaient des hommes, je suis une fille !

— Réponse logique. Allez ! dit Tassburg en se rasseyant sur le banc. (Natalia sursauta et ses yeux prirent une expression effrayée.) Tu dors dans mon lit ! Pas de discussion ! Je te jure que je ne te violerai pas !

— Puisque tu le dis... (Elle se dirigea vers la chambre.) Et demain matin ?

— On va d'abord être étonné de me voir encore en vie. Je vais raconter une histoire terrible : je vais dire que cette nuit, une femme blême avec un grand couteau est apparue au chevet de mon lit et qu'elle s'est volatilisée lorsque j'ai voulu l'attraper, mais qu'il est resté sur mes mains comme des traînées de sang.

— Personne ne te croira, Mikhail.

— Tu veux parier qu'ils vont mourir de peur ?

— Parier quoi ? (Elle souriait timidement.)

— Que tu restes deux jours de plus avec moi.

— Je ne parie pas, répondit-elle avec brusquerie.

Elle se glissa dans la chambre et claqua la porte derrière elle. Tassburg entendit qu'elle la bloquait avec une chaise et une des cantines en fer.

Elle n'a toujours pas confiance en moi, pensa-t-il. J'ai eu tort de lui proposer ce pari ; elle l'a mal interprété... Sois sérieux maintenant, Mikhail Sofronovitch. Ne désires-tu pas la garder près de toi parce que tu la trouves belle ? N'es-tu pas amer à l'idée qu'elle pourrait disparaître aussi vite qu'elle a surgi ? Repartir dans l'immense taïga où se perdent toutes les pistes ?

Il se coucha sur le banc, posa sa veste pliée sous sa nuque et songea que le bon Morosovski s'était rompu le cou dans une position analogue. Un pur hasard !

Il s'endormit rapidement malgré son désir de rester éveillé pour guetter les bruits de la pièce voisine. C'est le soleil qui le réveilla. Il ouvrit les yeux et découvrit Natalia assise près du poêle, et qui le regardait. Elle rejeta ses cheveux sur ses épaules. De jour, ils lui apparurent plus clairs, d'un brun aux reflets roux, une couleur particulière qu'il avait rarement vue chez une femme. Mais Natalia



avait d'autres attraits : un corps mince, de grands yeux verts et une bouche aux lèvres charnues ; une bouche attirante, sensuelle. Il comprenait qu'un homme comme Kassougai offrît monts et merveilles pour avoir cette jeune fille à sa merci.

— Tu dormais à poings fermés, tu n'as rien entendu, lui dit-elle.

— Non, absolument rien. (Il se leva et secoua la veste chiffonnée qui lui avait servi d'oreiller.) Tu es aussi silencieuse qu'un fantôme.

— Le thé est prêt. J'ai jeté un coup d'œil aux provisions. Je peux te préparer des œufs au jambon ou au fromage.

— Tu as bien dormi ? demanda-t-il.

Il entra dans la chambre et se plongea la tête dans la cuvette en émail. Le lit était aussi impeccable que si elle n'y avait pas couché. Elle le rejoignit sans dépasser le pas de la porte.

— Le matelas est trop mou ; je suis habituée à coucher à la dure.

— Moi, en tout cas, je suis tout courbatu, dit-il en s'étirant.

Il enleva sa chemise pour se laver. Elle admira ses muscles, sa poitrine velue, ses larges épaules.

— Tu es beau, dit-elle soudain.

Il se redressa :

— Merci ! C'est la première fois qu'une femme me le dit.

— Que te disent-elles d'habitude ?

— Eh bien... « Tu es un trésor ! Tu es fort comme un ours ! Tu me plais ! Tu es un adorable gredin ! » Et d'autres choses du même acabit, mais aucune femme ne m'a jamais dit que j'étais beau.

— Tu m'as bien fait le même compliment !

— Mais je le pensais vraiment, Natalia.

— Moi aussi. (Elle s'adossa à la porte et tressa une petite natte dans ses cheveux.) Tu as connu beaucoup de femmes ?

— Beaucoup ? Non, quelques-unes au fil des ans.

— Et tu n'en as aimé aucune ?

— Si, je crois.

— Mais alors, pourquoi les as-tu quittées ?

Oui, pourquoi ? songea Tassburg. Pourquoi ne me suis-je jamais marié ? À cause de mon travail, bien sûr. On ne peut pas parcourir la taïga et mener en même temps une vie bourgeoise. Une femme et des enfants ne peuvent admettre d'avoir un mari et un père qui vit dans la forêt et n'apparaît qu'un mois par an. Qui accepterait de telles conditions ? Une épouse désire un appartement, une vie bien réglée, un nid douillet pour abriter sa famille. Je ne peux rien offrir de tout cela.

— Peut-être n'ai-je jamais vraiment aimé, répondit-il pour simplifier. La taïga a toujours été la plus forte.

— Elle est la plus forte, mais une femme peut y vivre.

— Des mois entiers dans ce désert ?

— Si elle est amoureuse...

— Je n'y ai jamais pensé parce que je suis persuadé que c'est impossible.

Tassburg se frictionna.

— Nous commettons tous des erreurs dans la vie, des petites et des grosses. (Il prit dans une caisse une chemise en coton et l'enfila.) Ton lard brûle, Natalia. Je le sens !

— Oh ! mon Dieu !

Elle courut dans la salle de séjour et il l'entendit s'affairer devant le fourneau. Il se peigna avec soin et jeta un coup d'œil dehors.

Tassés sur un banc comme des oiseaux sur un fil, le pope Tigran, la veuve Morosovskaia et un de ses contremaîtres venu le chercher guettaient la maison ; un peu à l'écart, l'idiot du village Jefim Aronovitch mangeait une pomme.

Tassburg retourna dans la salle de séjour et fit signe à Natalia qui allait servir d'attendre un peu. Le couvert était mis, le pain coupé et le thé fumait dans la théière.

— Encore deux minutes, petite fille, dit-il. Ils attendent dehors pour savoir s'ils doivent sonner le glas. Il faut que je leur montre que je suis en vie.

— Mais ils vont vouloir entrer, dit Natalia, dont l'angoisse envahit le regard.

— Ils ne bougeront pas ; fais-moi confiance.

Il allait sortir, quand un sentiment de bonheur l'envahit :

— J'essaie, Mikhaïl ! Mais c'est si difficile de croire en quelqu'un ! lui cria-t-elle...

Le pope Tigran, Anastasia, le contremaître et Jefim se levèrent comme un seul homme lorsque Tassburg apparut sur le pas de la porte.

— Dieu soit loué, il est vivant ! s'écria Tigran de sa voix profonde. Il a survécu ! Mikhaïl Sofronovitch, nous allions prier pour le repos de votre âme.

— C'est inutile, mes bons amis, dit Tassburg en souriant. Mais j'ai d'abord dû enlever les traînées rouges que j'avais sur les mains.

— Qu'avez-vous fait ? demanda Tigran, épouvanté. Des traînées rouges ? (Sa longue barbe en tremblait.)

— Eh bien voilà : je me suis éveillé en pleine nuit et j'ai vu près de mon lit une femme blafarde avec un couteau !

— Sainte Mère de Kazan ! gémit Anastasia tombée à genoux, les mains jointes ; ça recommence !

— Mais je n'ai peur de rien, reprit Tassburg sans s'émouvoir. Je me suis levé, j'ai essayé de l'attraper mais il ne restait plus qu'un brouillard qui disparut aussitôt. Seules mes mains étaient devenues rouges.

— Du sang ! cria Jefim en prenant ses jambes à son cou. Du sang ! Du sang !

Il fallait que tout Satovka l'apprenne.

— Demain, si elle revient, je ne nettoierai pas mes mains, poursuivit Tassburg calmement. Pour que tout le monde puisse voir.

— La croix t'a protégé, mon frère, dit Tigran solennellement. La croix que je t'ai prêtée. Viens avec moi que je t'aspérge d'encens. Et réfléchis bien, tu peux encore venir habiter chez moi.

— Jamais ! répondit Tassburg fermement. Le fantôme ne me gêne pas. Au contraire, il est merveilleusement beau...

Le pope dévisagea Tassburg. Le premier signe de la folie, pensa-t-il avec consternation. Tassburg dut se soumettre : il accompagna donc le pope Tigran Rassoulovitch à l'église pour qu'il efface par l'encens et la prière le sortilège de la nuit.

Tout le village les suivit. L'idiot Jefim dansait au-devant du cortège, tel un ours dressé. Il hurlait, se servant de ses mains comme d'un haut-parleur : « Il est vivant ! Avec du sang sur les mains ! » Tout Satovka en émoi les rejoignit à l'église. Et pas seulement quelques vieilles femmes ; même les paysans les moins pieux ôtèrent leurs casquettes et pénétrèrent dans l'église, curieux de voir ce que le pope allait manigancer avec l'ingénieur de la ville.

Tigran fit signe aux hommes qui chantaient dans la chorale le dimanche. Parmi eux se trouvait le premier chantre, Ostap Leonidovitch, un type à l'allure sinistre qui attrapait des zibelines, des hermines, des visons et des castors ; il construisait lui-même des pièges élaborés qui ne laissaient aucune chance aux animaux.

Sa mine patibulaire effrayait les étrangers qui le rencontraient dans la forêt. Mais lorsqu'il était à l'église, on était fasciné par sa voix mélodieuse de ténor qui rendait les psaumes plus émouvants encore.

— Ostap surpasse, et de loin, tous les chanteurs qu'on entend à la radio, avait dit un jour le pope, pourtant avare de compliments. Quelle malchance qu'il n'habite ni à Moscou ni à Leningrad ! Il serait un chanteur d'opéra de classe internationale ! Mais qui s'intéresse à lui à Satovka ? Il n'a pas les moyens d'aller auditionner à Moscou. Soyons donc satisfaits. Ostap chante pour nous à la gloire de Dieu et le ciel le lui rendra.

Les habitants de Satovka écoutaient avec scepticisme ce genre de prédictions à défaut de mieux. Mais de là à voir Ostap, avec son physique ingrat, faire carrière à l'Opéra !... Il n'aurait jamais pu chanter Siegfried. À la rigueur le dragon... mais un amoureux ? Jamais ! Toutes ses partenaires auraient défailli d'horreur dans ses bras.

Ce jour-là, personne ne fit de commentaires lorsqu'Ostap Leonidovitch bomba le torse et chanta « Seigneur, veille sur nous », d'une voix à tirer des larmes à l'assistance.

Tigran Rassoulovitch posa une croix sur la tête de Tassburg, brûla de l'encens dont l'odeur incommoda fort Mikhaïl et gagna la sacristie dans laquelle personne n'était jamais entré. Non que ce fût une pièce particulièrement sainte mais il y entassait les plus belles peaux de martre et de vison qu'il allait lever dans les pièges d'Ostap. Le premier chantre s'étonnait depuis belle lurette que le nombre de ses prises diminue. Il attribuait ce phénomène à l'intelligence des animaux qui avaient sans doute déjoué l'astuce de ses pièges. Personne ne surveillait le pope lorsque, une fois par an, il se rendait à Batkit, plus lourdement chargé à l'aller qu'au retour. Tigran Rassoulovitch rapportait les bougies et les objets du culte dont on avait besoin. Qui se serait soucié des quelques centaines de roubles qui alourdissaient ses poches ?

Ostap chantait toujours, les villageois reprenaient en chœur et Tassburg attendait la suite des événements, planté devant l'icône, en pensant à Natalia Nikolaïevna. Elle était en sécurité, personne n'entrerait dans la maison : l'histoire de ses mains teintées de rouge était une fameuse idée.

Je resterai à Satovka aussi longtemps que cela semblera plausible, pensa-t-il. D'après les calculs des géologues, les chances de trouver du

gaz sont assez réduites, mais il y a tant d'accrocs imprévus qui peuvent nous contraindre à passer l'hiver ici ! D'ici le printemps, Natalia réussira bien à gagner la grande ville la plus proche, Krasnoïarsk, par exemple, où elle disparaîtra facilement. Kassougai ne pourra l'y retrouver.

À cette pensée, troublé par les chants des fidèles, il ressentit une étrange tristesse. Il comprit que dans cette hypothèse lui non plus ne reverrait jamais Natalia. Ils ne se connaissaient que depuis quelques heures mais la nuit précédente avait fait naître entre eux une brusque intimité.

Tassburg se mordit la lèvre. Kassougai pouvait chercher Natalia pendant longtemps encore. Comment lui assurer la sécurité ?

Le chancre se tut. Tigran sortit de la sacristie, solennel, portant comme un calice une casserole en aluminium qui contenait une bouillie jaunâtre. Les habitants de Satovka se signèrent.

— Prends, mon fils, marmonna Tigran, cela te protégera des assauts de l'enfer !

Tassburg observa le contenu de la casserole. La bouillie était inodore.

— Dois-je manger cette mixture ? demanda Mikhaïl en rompant le silence.

— Que Dieu vous en garde ! s'écria le pope. Le diable se sert pour vous attirer d'une femme morte il y a cent cinquante ans ! Enduisez chaque soir avec ce mélange votre front et les pieds de votre lit, et plus aucun démon n'osera vous attaquer.

— Amen ! scanda Ostop.

— Vous avez une idée sur la composition de cette pâte ? demanda Tigran.

— Aucune.

— C'est un mélange de trois cents hosties et d'un quart de litre de vin de messe : une muraille invincible contre l'enfer ! J'en ai eu l'idée cette nuit en priant pour vous !

— Génial ! Que dois-je faire d'autre ?

— C'est suffisant !

Le pope regarda ses ouailles, satisfait. L'effet provoqué par sa « géniale inspiration » dépassait ses espérances. L'idiot Jefim Aronovitch, accroupi par terre, fixait le pope, bouche bée, les yeux exorbités.

— Décrivez-moi exactement la femme, Mikhaïl Sofronovitch, demanda Tigran.

— Elle portait une longue robe blanche, ses cheveux châtons tombaient sur ses épaules...

— Châtons ? (Tigran maltraitait sa longue barbe.) La comtesse Albina Igorevna Borodavkina avait les cheveux noirs ! C'est écrit !

Tassburg se retourna. Les habitants de Satovka étaient agenouillés tout autour de lui : au premier rang, la veuve Anastasia ; à côté d'elle, le contremaître de son équipe qui lui souriait d'un air entendu.

— Nous savons maintenant que les descriptions sont fausses, répondit Tassburg. Elle a les cheveux châtain clair ! Mais peut-être que quelqu'un ici a déjà vu la comtesse Albina, qu'il a essayé de l'attraper et a découvert des traces rouges sur ses mains !

— Du sang, gémit Tigran.

Les yeux de Jefim se révoltèrent. Soudain, il se laissa tomber en gémissant, les genoux repliés sous le menton. La mousse lui vint aux lèvres. Mais personne ne s'occupa de lui, on était habitué : une crise de Jefim était aussi banale qu'une quinte de toux chez quelqu'un d'autre. En général, il disait des choses beaucoup plus intelligentes que ce qu'on lit dans les livres et les journaux, et personne ne s'en étonnait. Depuis des siècles, en Russie, on reconnaît aux déments une auréole de sainteté. Jadis, les gens riches s'offraient un fou ; ainsi le tsar Nicolas II, qui accueillait à la cour un certain nombre d'épileptiques chargés de révéler la Vérité.

Jefim Aronovitch était donc couché par terre dans l'église et émettait des sons incompréhensibles. De temps à autre son corps sursautait et retombait comme une masse sur les dalles.

— Pourquoi ne l'aidez-vous pas ? demanda Tassburg en faisant mine de se pencher sur Jefim.

Tigran le retint.

— Il n'aura pas un bleu, lui répondit-il calmement. Moi non plus, au début, je ne voulais pas le croire, mais je l'ai constaté moi-même : pas la moindre égratignure, pas une bosse ! Les fous sont des êtres à part, Mikhaïl Sofronovitch ! Il a été tellement bouleversé par votre récit qu'il a une crise ! Écoutez-le donc !

Jefim Aronovitch poussa un cri effroyable, et resta sur le dos, fixant le plafond de l'église.

— Vous pouvez l'apaiser, l'apaiser... l'apaiser..., cria-t-il en levant ses mains crispées. Elle dit qu'elle a faim et rien à se mettre sur le dos. Elle a faim ! Et elle grelotte. Il fait si froid, si froid ! (Jefim claquait des dents comme s'il était couché à même la glace.) Pourquoi personne ne s'occupe de moi ? Ne suis-je pas au milieu de vous ?

— C'est Albina Igorevna qui parle à travers lui, expliqua Tigran, impressionné. Vous entendez ! Vous ne vouliez pas me croire... Albina se plaint du manque d'attention à son égard ! Je l'avais bien pressenti ! Depuis cent cinquante ans qu'elle est seule...

— Mais c'est de la bêtise, murmura Tassburg. Jefim est malade et ne dit que des inepties...

— Vous ne comprendrez jamais, Mikhaïl Sofronovitch, homme moderne à l'esprit trop rationnel ! L'au-delà est présent mais vous le

niez. Écoutez donc...

— Je vais vous tuer ! cria Jefim dans un nouveau sursaut. (Puis sa voix devint de moins en moins audible.) Vous m'avez abandonnée... Comment puis-je trouver le repos... Je dois vous tuer pour graver mon souvenir dans vos mémoires... Écoutez-moi... Écoutez...

La voix de Jefim se cassa, puis il s'immobilisa, comme mort.

— Vous avez tous entendu, mes frères, dit Tigran en ménageant son effet. Quel événement ! Nous savons enfin pourquoi Albina Igorevna ne trouve pas le repos. Prions pour elle...

Personne ne se souciait plus de Tassburg. Il en profita pour quitter l'église, accompagné de son contremaître. Il emportait la casserole contenant le fameux mélange. Alors qu'il fermait la porte, le ténor Ostap reprit son chant.

— Et toi, espèce d'imbécile, tu participes à cette mascarade ! dit Tassburg ; si je le raconte aux autres...

— Je suis un bon communiste, camarade ingénieur, protesta le contremaître en essayant de suivre Tassburg qui se hâtait vers le camp où toute l'équipe attendait le départ pour la taïga... Je sais bien, camarade, poursuivit-il, que Dieu est une sale invention capitaliste, mais nous avons dans la famille une vieille tante de quatre-vingt-dix-sept ans qui avait toutes les semaines une crise comme cet idiot. Elle les sentait venir et prévenait toujours son entourage. « C'est pour demain matin ! » Alors tous les voisins se réunissaient et attendaient qu'elle entre en transe pour l'interroger sur leur avenir. On pouvait s'y fier, camarade ! Elle ne se trompait jamais. La preuve, elle m'a dit quand j'avais onze ans que je deviendrais un jour contremaître !

Tassburg soupira, satisfait de se mettre enfin au travail. Consultante sa carte, il s'apprêta à inspecter les secteurs où les géologues pensaient trouver des gisements de gaz. Il délimita le futur périmètre de forage et le défrichage commença. On abattit des arbres et on fit sauter les racines afin d'aplanir le terrain.

Sous sa tente, Tassburg commença le journal du camp : « Début du nouveau forage à 9 h 45. Plan 1416. Défrichage. »

Puis il s'assit et calcula mentalement combien de temps dureraient les recherches à cet endroit. Il fallait compter trois mois. D'ici là la neige serait tombée, la taïga gelée et Satovka coupée du reste du monde. Nous avons le temps, Natalia, pensa Tassburg avec une joie soudaine. Beaucoup de temps ! Inutile de nous presser.

Tout le village était désormais au courant des divagations de Jefim. Partout on fouillait les greniers et on mettait de côté les provisions superflues. Une voix qui vient de l'enfer, il faut l'écouter. Même si la menace de mort ne pesait directement que sur les proches de la maison vide, c'est-à-dire pour le moment sur l'ingénieur ou sur

Anastasia, le village se sentait solidaire des futures victimes.

Une heure après la crise de Jefim qui, tout ragaillard, ne conservait aucun souvenir de la scène de l'église, les paysans apportaient déjà leurs offrandes sur des brouettes : des casseroles de choucroute, des betteraves en salade, des cornichons ou de la viande séchée de renne, de lièvre, des pots d'airelles, des paquets de semoule et de gruau, et même quelques bouteilles de vin de bouleau – car qui sait si en enfer la comtesse Albina Igorevna n'avait pas envie de se désaltérer ?

Les paysans entassaient toutes ces provisions devant la maison hantée, restant à distance et n'oubliant pas de se signer avant de déguerpir. Assise sur son banc, Anastasia contemplait les offrandes et remerciait les généreux donateurs.

— Le ciel vous le rendra ! Mais c'est bien dommage que tout cela soit destiné à un fantôme ! Mon mari et moi aurions pu en vivre ! Et c'est l'enfer qui va tout engloutir !

Puis elle se tut, examinant les cadeaux et se demandant comment la comtesse pourrait les transporter. Allait-elle sortir elle-même ou demander l'aide du diable ? Anastasia l'apercevrait-elle la nuit derrière sa fenêtre ? Ou serait-elle foudroyée sur le coup ?

Vers midi, Tigran la trouva préoccupée par ce problème.

— Ne mets pas Dieu à l'épreuve, lui dit-il sévèrement. Espionner Satan ! Tu n'y penses pas, Anastasia. Tu tomberais raide morte, ton âme serait maudite à jamais ; est-ce ce que tu souhaites ?

Anastasia songea que c'était payer bien cher un moment de curiosité et accompagna le pope pour l'inventaire des cadeaux.

— J'ai de bons paroissiens qui ont le cœur sur la main, conclut-il. Dieu s'en réjouit !

Puis il rentra chez lui, se frotta les mains et, caressant sa longue barbe, il attendit la nuit avec impatience. La journée lui sembla interminable.

Tassburg ne rentra qu'à la tombée de la nuit. Il arrêta sa jeep devant la porte de la maison et resta stupéfait devant le monceau de cadeaux. Un coup d'œil vers la demeure d'Anastasia lui apprit qu'elle guettait derrière sa fenêtre.

Tassburg prit dans la voiture un sac à dos bien rempli et le traîna jusqu'à la porte qu'il ouvrit et referma d'un coup de pied.

Natalia était blottie dans le fond de la pièce faiblement éclairée, prête à bondir.

— C'est moi ! lui cria Tassburg.

— Je vois. (Elle se leva sans quitter l'ombre.) C'est bon de te sentir là ! Je meurs de peur...

— Personne n'entrera ici, je te l'ai promis !

— Tout le village est venu ! Tu as vu ce qu'ils ont apporté !

Elle s'adossa au mur et rejeta ses cheveux en arrière. Tassburg



s'approcha si près qu'il reconnut chaque trait de son visage dans la pénombre et il ressentit à nouveau un profond bonheur de la savoir près de lui.

— C'est Jefim qui a déclenché cette vague d'offrandes. Je te raconterai plus tard en détail. La comtesse a faim...

Il caressa doucement les cheveux de Natalia qui resta un moment immobile puis se détourna.

— Tu ne veux toujours pas que j'allume ? demanda Mikhail à voix basse.

Natalia secoua la tête. Elle paraissait angoissée.

— On peut voir tout ce qui se passe à l'intérieur, Mikhail Sofronovitch.

— Je peux accrocher un tissu à la fenêtre.

— Il attirera tous les regards.

— Ils vont en voir de toutes les couleurs cette nuit, Natalia, dit Tassburg en riant. (Il lui montra le sac à dos, posé au milieu de la pièce.) J'ai apporté tout un attirail pour que le fantôme apparaisse aux yeux de tous. Tu vas être étonnée ! À partir de demain cette maison sera aussi sûre qu'une forteresse ! Qu'est-ce qu'on mange ce soir, Natalia ?

— J'ai tout préparé, répondit-elle, mais je n'ai rien mis à cuire pour qu'on ne sente pas d'odeur. J'ai fait dessaler de la viande et l'ai assaisonnée ; il reste à la griller !

— Mais d'abord, on allume ! dit-il en rapportant de la pièce voisine une couverture, des clous et un marteau.

Une fois la tenture installée devant la fenêtre, il alluma la lampe à propane dont la lumière éblouit Natalia.

— Personne ne nous voit plus, dit Tassburg. Attise le feu et fais cuire la viande ; pendant ce temps, je vais regarder les cadeaux.

— Ils ne nous sont pas destinés !

— Non, mais ils peuvent nous servir. Surtout à toi, d'ailleurs ! (Il s'arrêta devant elle sans la toucher.) J'ai raconté à tout le monde que mon fantôme était beau, qu'il avait de longs cheveux châtain clair, des yeux de chat...

— Tu es fou, dit-elle tout bas. Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— Est-ce faux ?

Elle eut un mouvement brusque et se dirigea vers le poêle, quelle ranima en soufflant sur les braises. Il la regardait faire, luttant pour s'empêcher de l'enlacer. Qu'est-ce qui m'arrive ? pensait-il. Voilà une fille qui court la taïga, se cache comme un animal traqué, et à peine l'as-tu aperçue, que tu deviens un autre homme. Ne sois pas idiot, n'imité pas Jefim Aronovitch ! À trente-deux ans tu n'es pour Natalia qu'un grand-père. Essaie de la prendre dans tes bras et de l'embrasser,

elle te fuira aussi sûrement que Kassougai ! Ne te fais pas d'illusions...

— Demain soir, je repars, dit-elle soudain, alors qu'elle posait la poêle sur le feu.

— Demain ? dit-il d'une voix nouée. Et pourquoi ?

— Je dois poursuivre ma route, Mikhail.

— Tu n'es pas obligée ! Je vais rendre notre maison invincible. Tu vas m'y aider !

— Cela n'arrêtera pas quelqu'un comme Kassougai. (Elle mit la viande dans la poêle et une délicieuse odeur se répandit aussitôt dans la pièce.) Tu n'es pas là de la journée. Tu ne peux pas me protéger. Tu as ton travail. Je reste seule tout le temps. Qui aurait retenu Kassougai s'il était venu ?

— Tout le village !

— Il leur aurait ri au nez et craché au visage. Au contraire, le défi l'aurait excité. Il est invinciblement attiré par les endroits interdits. Il faut que je parte aussi loin que possible !

— Réfléchissons calmement, Natalia, répondit Tassburg, oppressé. Le monde est grand, c'est vrai... Mais le danger guette à chaque tournant. (Il tenta de cacher son émoi derrière un sourire.) Quels cadeaux dois-je déposer aux pieds de mon beau fantôme ? Des concombres ? des betteraves ? des aïelles ? Je vais revenir les bras chargés...

Anastasia, assise à sa fenêtre, eut un haut-le-corps en voyant Tassburg éclairer les nombreux présents avec une lampe de poche et choisir quelques pots, boîtes et paquets ficelés. Elle était malade à l'idée de toutes ces bonnes choses destinées à une comtesse morte voilà cent cinquante ans. Et soudain, la révélation de l'idéologie marxiste éclata dans son esprit : « Ces maudits capitalistes et aristocrates sont notre ruine ! Ils prennent tout pour eux et nous nous contentons de regarder ! »

Anastasia remarqua que le camarade Tassburg rentrait avec quelques cadeaux destinés, pensa-t-elle, à se concilier vers minuit les faveurs du méchant fantôme. Intention louable ! La comtesse Albina Igorevna se déciderait peut-être ainsi à revenir sur sa malédiction et à disparaître de Satovka à tout jamais.

Peu avant minuit, le diable en personne fit son entrée. Plus exactement, deux diables apparurent simultanément, venant de deux directions différentes. Bien sûr, c'était contraire aux écritures mais c'est pourtant bien ce qui arriva.

L'un portait une longue robe noire semblable à celle d'un prêtre et l'autre un sac en lambeaux en guise de vêtement. Comme ils marchaient sur la pointe des pieds chacun de son côté, ils parvinrent en même temps au milieu du tas de cadeaux qui les empêchait d'aller plus loin.

— Ah ! s'écria le premier en dissimulant sa puissante voix de basse. Vaurien ! Chenapan ! Tu profanes le bien d'autrui !

Le second, revêtu d'un sac, répondit d'une voix criarde :

— Qui a communiqué avec l'enfer ? À qui êtes-vous redevable de toutes ces offrandes ?

— C'est incroyable ! reprit le diable noir. Tu n'as pas eu d'attaque ?

— Tu me prends pour un idiot ? Tu crois que toutes ces bonnes choses seraient sorties toutes seules de chez nos frères ? Allons-nous les laisser pourrir sur place ?

— Deux tiers pour moi, un tiers pour toi, décréta la voix de basse, et plus de discussion !

— Tu crois que je me fais avoir comme ça ! On partage en frères ! Prenons chacun ce qui nous plaît et il n'y aura pas de jaloux.

— Pour un idiot, tu te défends plutôt bien !

— On vit plus tranquillement quand les autres se croient plus intelligents que vous ! Un coup de pied de temps en temps, ça ne fait pas de mal ! Je ne suis pas le seul à en recevoir, d'ailleurs ! On me fiche la paix. Mais vous... Vous devez prouver votre intelligence tous les jours ! Quelle contrainte ! Bon, on se sert ?

— C'est à devenir fou ! dit le diable noir. Comment discuter avec un idiot ? Allons-y !

Mais ils n'en eurent pas le temps.

Une détonation provenant du lieu maudit retentit avec une telle force qu'on aurait pu croire à un tremblement de terre. Des éclairs rouges, verts et bleus illuminèrent aussitôt la maison. La terre crachait du feu.

Les deux diables sautèrent en l'air, remontèrent leur longue robe et prirent leurs jambes à leur cou, s'enfuyant chacun dans sa direction.

Dans la maison voisine, Anastasia eut la présence d'esprit de se mettre à l'abri sous son lit, une couverture sur la tête.

Il était minuit tapant.

Ils avaient aussi bien mangé que dans un grand restaurant. La viande était cuite à point, accompagnée d'airelles et de vin de bouleau. Qu'on ne vienne pas dire qu'on vit mal dans la taïga !

Ils étaient toujours assis à la grande table, Tassburg sur le banc, Natalia sur un tabouret. De temps en temps elle se levait pour aller chercher du vin et le servait, en bonne maîtresse de maison. À chaque fois qu'elle passait devant le feu, ses cheveux captaient l'éclat des flammes.

— Je ne te laisse pas repartir demain matin, dit soudain Mikhaïl. Je suis malade à l'idée que tu vas errer seule dans la taïga.

— Je connais bien la forêt, répondit-elle, avec calme, et tout ce qui peut m'arriver n'est rien comparé à Kassougai.

— Reste ici, c'est mieux !

— Rester avec toi ? (Elle hochait la tête en le dévisageant.) Ton regard me déplaît.

— Mon regard ? (Il tombait des nues.) Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu me regardes comme si tu voulais me violer...

— Natalia, je te jure...

— Ne jure pas ! (Elle s'accouda à la table et cacha son visage dans ses mains.) Sois sincère, Mikhaïl, que penses-tu de moi ? Un petit renard en perdition que je vais attraper... Ai-je tort ?

— Oui !

— Tes yeux...

— Mais que diable, je t'aime ! (Il se sentit soudain libéré de lui avoir fait cet aveu.) Est-ce si terrible ?

— Mais moi je ne t'aime pas, répondit-elle sèchement.

— De qui es-tu amoureuse ? D'un garçon de Mutorei ?

— Je n'ai pas d'amoureux.

— On ne t'a jamais embrassée ?

— Oh ! si, bien sûr ! (Elle regardait le mur en rassemblant ses souvenirs.) Nous formions une joyeuse bande. Nous nous baignions dans le fleuve, cherchions des baies dans les bois, dansions le dimanche dans la salle des fêtes, et à Pâques, et le premier jour de l'hiver ; j'ai même participé au ballet de Mutorei. Nous nous amusions bien et nous nous embrassions aussi ! (Soudain ses yeux se remplirent de haine.) Puis vint Kassougai ! Il riait. Nous étions ce jour-là au bord du fleuve et je portais un maillot de bain. Il me transmit le bonjour de mes parents et me fit savoir que désormais je lui appartenais. Ensuite il m'arracha mon maillot de bain et personne n'est venu à mon

secours. Tous mes amis nous entouraient et lorsque Kassougai lança un juron parce que je l'avais griffé, ils ont tous détalé comme des lapins. (Elle se tut, lissa ses cheveux et regarda Tassburg d'un air interrogateur.) Que vas-tu faire ?

— Rien, répondit-il en se levant. J'attendrai que tu fasses les premiers pas...

— Tu crois vraiment...

— Je n'en sais rien.

Il commença à défaire le sac à dos et en sortit des étuis en carton, deux boîtes en bois et un paquet de petites baguettes qu'il avait taillées lui-même dans du bouleau. Natalia ne perdait pas un de ses gestes.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Avec cet attirail nous allons fabriquer le plus impressionnant des scénarios. Dans une heure nous allumerons un feu d'artifice à leur couper le souffle, un feu multicolore pétaradant et joyeux ; de fausses étoiles, une pluie dorée, des cascades qui crépitent...

— Tu peux réaliser ça à toi tout seul, Mikhaïl ?

— C'est très facile avec des balles traçantes blanches, vertes et rouges et de la poudre noire. Je vais tout répartir en petites quantités sur des assiettes dans toute la maison et mettre le feu. L'effet va être magique.

— Et si notre maison brûle ?

— Aucun risque. Les quantités sont trop faibles. Allez, viens m'aider...

Ils bricolèrent pendant près d'une heure. Tassburg posa au centre de la grande pièce, sur un tabouret, l'assiette contenant la poudre noire. Les fines mèches parcouraient toute la maison d'une assiette à l'autre pour aboutir dans un coin de la chambre à coucher.

— À minuit tapant, on déclenche tout, dit Tassburg quand ils eurent terminé. (Il regarda sa montre.) Encore dix minutes. Après, personne ne franchira plus le seuil de cette maison.

Ils portèrent deux chaises dans la chambre et s'assirent ; Tassburg alluma son briquet et vérifia l'heure. Son pistolet d'alarme posé à côté de lui était chargé d'une cartouche à blanc.

— Encore trois minutes, Natalia, annonça-t-il.

— Tu es sûr qu'il ne peut rien arriver ? Le toit ne va pas s'envoler ? demanda-t-elle timidement.

— Il a tenu le coup cent cinquante ans. Il peut bien supporter cette petite explosion. Plus que deux minutes...

L'aiguille avançait lentement sur le cadran. Juste avant minuit, Tassburg s'empara de son pistolet et dirigea le canon vers le plafond.

— La détonation va être épouvantable ! Tu ferais mieux de te boucher les oreilles.

Natalia hochait la tête, effarée, sans quitter des yeux les mains de Mikhaïl. Son doigt appuya sur la détente et une étincelle sortit du canon. La déflagration fut si violente qu'on aurait pu croire que le plafond s'effondrait.

Tassburg abandonna aussitôt le pistolet d'alarme et approcha son briquet de la mèche. Les petites flammèches coururent à la vitesse de l'éclair et quelques secondes plus tard le premier feu de Bengale rouge s'alluma, suivi d'un vert et d'un blanc, le tout au milieu d'horribles sifflements et craquements.

Les yeux de Natalia étaient agrandis par la peur. Incapable de crier, elle se vit soudain cernée par le feu ; des flammes et une épaisse fumée asphyxiante envahissaient toutes les pièces. Elle ne pouvait plus respirer.

— Mikhaïl, Mikhaïl ! s'écria-t-elle, nous allons mourir ! Nous allons brûler ! Oh ! Mikhaïl !

Brutalement, elle se précipita sur Tassburg, l'enlaça et l'embrassa avec une telle fougue qu'elle fit tomber sa chaise et qu'ils roulèrent sur le plancher où ils restèrent blottis l'un contre l'autre, cernés par des cascades de feu qui dégageaient une fumée étouffante.

— Ne meurs pas ! lui cria-t-elle alors que dans la pièce voisine une grosse quantité de poudre explosait. Je t'aime, Mikhaïl ! Nous n'allons pas mourir maintenant !

Puis elle l'embrassa encore, se serra contre lui en tremblant si fort que ses paroles étaient incompréhensibles.

Quelqu'un qui aurait, cette nuit-là, regardé de l'extérieur la maison d'Anastasia, aurait pu croire à l'éruption d'un volcan qui crachait des langues de feu à travers toutes les pièces.

On entendait derrière les fenêtres des sifflements et des grondements de tonnerre au milieu des éclairs, et une fumée rougeâtre sortait par la cheminée en dégageant une odeur de soufre.

Tous les habitants, accourus sur-le-champ, firent cercle autour de la maison diabolique. Le chantre Ostap s'engouffra chez Anastasia et l'extirpa de dessous son lit. Elle se débattait dans sa couverture, gesticulait, donnait des coups de pied et poussait des cris déchirants, croyant que Satan l'attaquait. Elle mit longtemps à se calmer même après avoir reconnu Ostap, car les pétards et les sifflements retentissaient toujours.

— On n'a jamais vu une chose pareille ! gémit Anastasia, couchée sur le dos comme un scarabée. L'enfer est descendu à Satovka.

Le pope Tigran partageait son avis. Il venait de se coucher lorsqu'on l'avait réveillé. Une longue pèlerine noire, quelques boîtes de conserve et des pots de confitures étaient cachés sous son grand lit, mais personne ne les vit car on n'a pas pour habitude de regarder sous le lit des prêtres.

— La maison ! s'écria en bafouillant le brave homme venu le réveiller, blanc de peur. Tout va être détruit ! Tout ! L'ingénieur Tassburg sort par la cheminée en petits morceaux !

— Par tous les saints ! gémit Tigran. (Il enfila sa soutane en rejetant sa couverture.) Vous êtes sûr ?

— Ostap affirme qu'il a vu un bras s'envoler dans un tourbillon de fumée...

— La grande croix ! hurla Tigran. Aidez-moi à sortir la grande croix !

Ils s'élancèrent dans l'église pour y chercher la grande croix en chêne qu'ils traînèrent derrière eux. L'idiot Jefim les attendait dehors avec une brouette et souriait à Tigran d'un air malin.

— Sale vaurien ! lui cria celui-ci dans un accès de colère. Avec une brouette, en plus ! (Mais il se reprit, porta la croix dans la brouette et s'y assit.) Allez, au trot ! Il reste peut-être quelque chose à sauver !

Le paysan et Jefim Aronovitch empoignèrent les brancards de la brouette et s'élancèrent en courant dans la rue qui menait à la maison d'Anastasia. La fumée les prit à la gorge bien avant d'y parvenir. Quelques vieilles femmes à la traîne suivaient la croix en trotinant sur les pavés aux côtés du pope. Elles portaient à la main des torches faites de bâtons enduits de résine.

— Quel malheur ! Quel malheur ! geignaient-elles.

Lorsque Tigran arriva sur les lieux, les paysans entouraient la maison sans quitter des yeux le flamboiement multicolore qui illuminait les fenêtres. Ils se découvrirent devant la grande croix que Tigran avait posée sur la brouette. La voix claire d'Ostap retentit :

— Un pied vient juste de s'envoler par la cheminée ! L'ingénieur est déchiqueté.

Des gémissements s'élevaient de toutes parts, les femmes se signaient.

— Courez tout autour de la maison sans vous arrêter ! hurla Tigran. Nous allons encercler le diable ! Si nous délimitons son territoire, il ne pourra jamais entrer dans le village, car une bande de terre sacrée le séparera de nous !

Les habitants de Satovka s'écartèrent. Tigran fit trois fois de suite le tour de la maison dans la brouette en tenant bien haut la croix. Ce stratagème sembla efficace. Le feu s'apaisa, les craquements se turent, seule demeura une lueur rougeâtre aux fenêtres. Puis tout fut terminé et la maison redevint sombre et silencieuse.

Le cercle formé par les torches brillait toujours. Tigran fit arrêter la brouette et en descendit. Il était pleinement satisfait.

— Voilà comment il faut s'y prendre pour chasser le Malin, expliqua Tigran Rassoulovitch avec fierté. Il ne peut rien contre la véritable foi !

Il s'avança seul vers la montagne de cadeaux, le reste des villageois se tenant à bonne distance, et constata avec amertume que Jefim s'était mieux servi que lui. Se retournant, il interpella les paysans, la barbe en bataille :

— Qu'avez-vous vu ?

— Le... feu ! répondit l'un d'entre eux en hésitant.

— Non ! Vous n'avez rien vu ! Regardez vos présents ! Il en manque une bonne partie ! Si vous ne les avez pas volés vous-mêmes, c'est Satan qui est venu prendre les plus beaux. Et aucun d'entre vous ne l'a aperçu. Vous êtes tous contaminés ! Préparez des sacrifices pour demain afin de vous purifier !

Les pertes seront compensées, pensa le pope, qui tolérât mal de s'être fait avoir par l'idiot.

Rien ne bougeait dans la maison. Seule une fumée âcre s'échappait encore de la cheminée.

Tigran voulait conclure son coup de maître par une prière collective, mais il en fut empêché par Vitali Jakovlevitch Gasisouline. C'était un petit homme maladif aux yeux de chien battu qui parlait à voix basse et mélancolique et rendait visite tous les mois aux vieux du village ; il les observait longuement et rentrait chez lui, encore plus déprimé.

Il avait ses raisons : Vitali Jakovlevitch avait appris l'honorable métier de confectionneur de cercueils. Son père, venu de Batkit, l'y avait contraint et, depuis, il le maudissait, car en vingt-neuf ans, il avait tout juste pu, mis à part ce père précisément, coucher pour l'éternité trente-deux braves citoyens de Satovka. Trente-deux en vingt-neuf ans, ça ne permet pas de vivre ! Les villageois éprouvaient de la pitié pour Vitali mais, malgré toute leur sympathie, ils ne se bousculaient pas pour l'aider.

Après plusieurs séances houleuses du Soviet du village, il avait donc été décidé de confier deux autres fonctions au camarade Gasisouline : en tant que bedeau, il aurait à entretenir les abords de l'église, et il devrait veiller aux tombes en tant que jardinier du cimetière. Il avait également été nommé croque-mort, mais cela ne lui rapportait rien, puisque fabriquer un cercueil et creuser une tombe vont de pair.

Gasisouline gagnait tout juste assez pour ne pas mourir de faim. Quand son estomac le tenaillait trop, il savait où le pope Tigran rangeait ses réserves. C'était le bon côté de son rôle de bedeau.

Vitali Jakovlevitch s'approcha donc de Tigran en désignant la maison. Le pope, qui ne présageait rien de bon, fronça les sourcils.

— Est-il exact, demanda Gasisouline de son air modeste, que le camarade ingénieur est mort ?

— On peut le supposer, répondit Tigran, affligé.



— Il lui faut donc un cercueil !

— Comme à tous les chrétiens !

— Même s'il lui manque un bras et une jambe ! C'est entendu, petit père, je vais lui faire un beau cercueil. Qui va payer ? Où peut-on joindre ses parents ?

— Est-ce là ton seul souci ? s'écria Tigran hors de lui. Nous ferons une collecte pour le cercueil. Es-tu satisfait, Vitali ?

— Non, un problème subsiste. Qui va sortir le camarade, ou ce qu'il en reste, de la maison ?

— C'est ton affaire, Vitali ! cria Ostap dans la foule. Mets-toi une hostie dans la bouche et va le chercher !

— Comment peut-on me confier une pareille tâche ? reprit Vitali de plus belle. Je suis un artisan honnête, je livre des planches bien rabotées et pas un mort ne risque d'échardes... Mais seul notre petit père Tigran est de taille à se mesurer aux forces de l'enfer !

— Tais-toi ! (Tigran Rassoulovitch posa la main sur la tête de Vitali, qui trébucha.) La tradition dit que les morts sont toujours sortis tout seuls de leur maison.

— Debout ? demanda Gasisouline.

— Est-ce que je sais ! On les trouvait couchés devant la porte le lendemain matin et personne n'a jamais su comment c'était possible. Ils étaient là, tout simplement. Alors arme-toi de patience.

Vitali se fit tout petit pour échapper à Tigran. Que faire d'autre qu'attendre le lendemain matin ? La foule se dispersa peu à peu et chacun rentra chez soi. Seuls restèrent face à face Tigran et Jefim.

— Reconduis-moi à l'église en brouette, vaurien ! ordonna Tigran.

— Petit père, mes genoux vacillent.

— Je vois bien le regard que tu jettes aux cadeaux ! Allez, chenapan, en route ! Et ce soir, tu restes coucher chez moi !

— Mais, petit père, nous nous étions mis d'accord...

— Il n'y avait pas encore eu d'apparitions... En route ! À l'église !

Tigran se rassit dans la brouette, tenant la lourde croix, et Jefim tira lentement le pope sur la route cabossée.

À mi-chemin, il s'arrêta pour éponger la sueur de son visage avec sa manche et se retourna.

— Réfléchis, petit père, dit-il à bout de souffle : la situation a changé. Tu as tracé un cercle magique autour de la maison... Le Malin ne peut donc plus approcher des cadeaux ! Doit-on laisser pourrir sur place toutes ces bonnes choses ?

— Je me le demande, Jefim Aronovitch, répondit le pope. C'est péché de laisser perdre sciemment les dons du ciel.

— Je ne voudrais pas commettre de péché, petit père...

— Tu es un bon fils, dit Tigran en maintenant la croix avec les pieds pour plus de sûreté. Tire !

Ils étaient toujours enlacés sur le plancher au milieu des chaises renversées lorsque le feu d'artifice s'éteignit. D'épaisses volutes de fumée traversaient les pièces et s'échappaient par la large cheminée au-dessus du poêle. Natalia, la tête sur l'épaule de Tassburg, gardait les yeux fermés et tremblait toujours.

Tassburg se dégagea prudemment, glissa sa main sous le menton de Natalia et lui releva la tête. Il l'embrassa sur la bouche puis sur les yeux et caressa tout son visage avec ses lèvres. Il débordait d'une immense tendresse qu'il n'aurait jamais cru pouvoir éprouver.

L'amour ? Qu'avait-il connu de l'amour jusqu'à ce jour ? L'ivresse de la possession, immédiatement suivie d'un retour à la grise réalité. Il avait étreint de nombreuses femmes qui lui avaient toujours assuré qu'il était un parfait amant. C'était mettre l'amour sur le même plan que le manger et le boire ; il le dégustait comme une coupe de champagne de Crimée ou de caviar de la Caspienne et, lorsqu'il était rassasié, il n'aspirait plus qu'à la solitude et éprouvait de la gêne, parfois même du dégoût, pour les câlineries de sa compagne de passage...

— Nous sommes vivants, Natalia, dit-il tout bas en l'embrassant à nouveau. Tout est fini. Nous sommes aussi en sécurité que dans la main de Dieu...

Elle se leva d'un bond et s'assit sur le lit, son grand couteau posé sur ses genoux.

Tassburg voulut s'approcher mais elle le menaça.

— Ne bouge pas, dit-elle d'un ton sans réplique.

— Tu viens de m'embrasser, dit-il stupéfait, et tu m'as embrassé la première !

— J'avais peur.

— Tu m'as dit que tu m'aimais !

— C'était la peur, seulement la peur ! N'approche pas...

— C'est faux. Ton aveu venait du fond du cœur. Tu craignais pour ma vie, c'est un sentiment que l'on éprouve seulement pour quelqu'un que l'on chérit, Natalia...

— Pouvons-nous aller dormir ? demanda-t-elle froidement.

— Oui, mais je pensais que nous allions fêter notre victoire.

— Il est préférable de dormir ! Tu couches sur le banc ? demanda-t-elle en désignant la porte avec la pointe du couteau.

— Bien sûr ! (Il se dirigea vers la porte et regarda dans la grande pièce. Le dernier souffle de fumée avait disparu mais l'odeur avait tout imprégné.) Si tu veux dormir maintenant...

Il leva les bras d'un air résigné. Natalia le regarda prendre une couverture dans une grande caisse et la mettre sous son bras. Il la lança sur le banc dans la pièce voisine et dit :

— Tu peux partir ; demain, après-demain, cette nuit, quand tu

voudras ! Emmène tout ce que tu désires, choisis dans les valises et les caisses ce qui peut t'être utile. (Il s'arrêta dans l'encadrement de la porte, la main sur la poignée.) Es-tu décidée à partir cette nuit ?

— Je ne sais pas, Mikhaïl.

— Ce serait le moment opportun. Personne ne viendra plus fureter autour de la maison jusqu'à demain. Tu peux parcourir plusieurs verstes avant le lever du jour !

— C'est juste. (Elle posa le couteau à côté d'elle.) Je vais réfléchir. Bonne nuit, Mikhaïl.

— Je te souhaite beaucoup de bonheur, Natalia.

Il ferma la porte, mais la rouvrit aussitôt, car elle l'avait appelé :

— Tu m'en veux beaucoup de ne pas avoir été ta maîtresse ? demanda-t-elle.

— Je ne t'aurais jamais forcée à le devenir. Je t'aime, c'est différent.

— Quel avenir aurait eu notre liaison ? Quelques jours, quelques semaines. On s'amuse avec une petite oie blanche de la taïga et puis monsieur l'ingénieur repart, s'éloignant de plus en plus de la jeune fille à qui il a dit un jour « je t'aime ». Que reste-t-il ? Un souvenir ! Est-ce cela, la vie ?

— Mais tu m'aimes aussi.

— Je veux devenir une femme, tu comprends ? (Elle s'assit sur le lit, les genoux repliés.) Une femme à l'ancienne mode, avec un mari qui l'aime et des enfants ; je veux me consacrer à eux entièrement. Je veux avoir un jardin et pouvoir regarder le ciel, y penser tous les jours et sentir que la vie est belle parce que j'ai un mari, des enfants, un jardin et un coin de ciel bleu. C'est ainsi que cela doit être. Mais toi, Mikhaïl, tu seras toujours au loin...

— Hier encore tu m'as dit qu'une femme qui aimait son mari le suivait partout ; dans les marais, dans les forêts de la taïga, au bord des fleuves tumultueux, dans la steppe immense, car l'amour tient lieu de patrie. N'est-ce pas toi qui m'as dit cela ?

— Si, dit-elle, mais je ne pensais pas à toi.

— Alors, nous n'avons plus rien à nous dire.

Il la regarda encore une fois et entra dans la chambre. Il l'entendit traîner une lourde caisse devant la porte et se coucher.

Cela ne peut pas être vrai, pensa Tassburg, à moins d'être idiot et d'interpréter tout de travers : un regard, un sourire, un geste... Suis-je devenu fou ?

Il s'allongea sur le banc et, fixant le plafond, se demanda ce qu'il ferait si Natalia partait vraiment cette nuit-là pour disparaître à jamais dans la taïga. Est-ce qu'il réussirait à rester couché sans bouger en faisant semblant de dormir ? Pouvait-il la laisser partir vers l'inconnu, n'importe où, comme elle disait, à travers la campagne, espérant

arriver un beau jour en un lieu où elle pourrait vivre en sécurité ?

Mikhail étreignit sa poitrine ; son cœur le faisait souffrir. Cela n'a pas de sens de se ronger les sangs, on ne peut pas la retenir par des paroles, et encore moins par la force. C'est une femme libre et elle ne m'aime pas. Voilà les faits ! Et pourquoi m'aimerait-elle, d'ailleurs ? Pour quelle raison ai-je considéré comme un fait acquis que Natalia Nikolaïevna céderait à l'ingénieur Tassburg ? Pourquoi cette certitude ? Mes succès auprès d'autres femmes ? J'ai trop connu de caresses et de bouches offertes. Et l'on s'imagine qu'il en sera toujours ainsi ! Sois reconnaissant à Natalia de la gifle qu'elle t'a donnée, Mikhail Sofronovitch.

Il sursauta en entendant la porte grincer. Un frisson le parcourut : elle s'en va, pensa-t-il. Elle quitte la maison et je ne la reverrai jamais !

Il leva la tête.

C'était bien Natalia mais elle n'était pas en tenue de voyage ; elle avait enfilé la sortie de bain de Mikhail, une vieille chose en éponge à rayures bleues et blanches raccommodée à plusieurs endroits. Elle se pencha sur lui, ses cheveux effleuraient son visage et il les caressa.

— Ce banc est bien dur, non ? demanda Natalia.

— C'est une question d'habitude.

— Pourquoi ne dors-tu pas encore ?

— J'attendais que tu partes.

— Et qu'aurais-tu fait ?

— J'aurais feint de dormir.

— Tu m'aurais laissée partir sans un mot, sans un geste ?

— Oui !

— Tu m'en veux donc tellement ?

— Il faut savoir reconnaître ses erreurs et en supporter les conséquences.

— Grand idiot, dit-elle à voix basse en caressant son visage. Tu as un lit et tu dors sur un banc en bois ! Viens...

— Natalia !...

Il ne faisait pas un geste, comme paralysé par ses caresses.

Elle rit doucement :

— Je serai bien avancée si je suis obligée de te masser demain pour que tu puisses marcher ! Viens dans ton lit.

Mikhail se leva. Natalia le prit par la main comme un enfant et l'entraîna. Lorsqu'elle se coucha à l'extrême bord du lit, il ne bougea pas.

— Il y a assez de place pour deux. Je vais me faire toute petite. Tu ne t'apercevras même pas de ma présence.

Il s'allongea à côté d'elle ; il restait vraiment beaucoup de place entre eux et il ne l'effleura même pas. Il entendait seulement sa voix

dans la pénombre :

— Tu es bien, Mikhail ?

— Oui..., répondit-il, la gorge nouée.

— Tu me promets de ne pas... tu sais ce que je veux dire...

— Je te le jure, Natalia.

— Puis-je mettre ma tête sur ton épaule ?

— Oui...

Elle se rapprocha de lui. Il osait à peine respirer.

— Je pose mon bras sur ta poitrine, dit-elle après un silence. Je suis mieux comme ça.

Elle fut bientôt couchée tout contre lui, comme un chaton qui cherche la chaleur.

Combien de minutes, combien d'heures s'écoulèrent ainsi ? On perd toute notion du temps en de tels moments.

Natalia dit soudain doucement :

— Tu dors, Mikhail ?

— Non, répondit-il. Le bonheur m'empêche de dormir.

— Moi aussi. C'est bon d'être heureux.

Tassburg fut réveillé comme la veille par le cliquetis des couverts. L'eau du thé bouillait sur le feu et il montait une odeur de blinis.

Des blinis ! quel régal ! Le bortsch ukrainien ou les pirojki de Smolensk sont inimitables, bien sûr, mais ces petites crêpes surpassent ce qu'il y a de meilleur !

Natalia les avait farcis de champignons offerts à Tassburg par un paysan. Elle avait mis une nappe blanche et fleuri la table de gros soleils qui poussaient derrière la maison.

— Je les ai cueillis au petit matin, expliqua Natalia lorsque Mikhail prit le broc pour les admirer de plus près. On dit que les fleurs cueillies au lever du soleil sont plus belles...

— C'est vrai, dit Mikhail en les reposant sur la table. Natalia...

— Dépêche-toi, Mikhail ! Ils t'attendent déjà dehors. Tu ne peux pas laisser tomber ton travail.

Par la fenêtre, il vit son contremaître Grégori et la veuve Anastasia assis sur le banc. Le pope Tigran faisait le guet, devant la maison, les mains derrière le dos. Gasisouline le suivait pas à pas.

— Je fais un saut dehors, dit Tassburg. Ils vont en tomber des nues, regarde bien !

Il trempa ses mains dans la bassine qu'il avait remplie la veille d'un liquide rouge ; lorsqu'il les ressortit, elles semblaient couvertes de sang.

— C'est horrible ! dit Natalia en frissonnant. Il ne faut pas jouer avec ces choses-là, Mikhail ! Il pourrait arriver malheur un jour !

— Tu es superstitieuse !

— Qui ne l'est pas ? La taïga est pleine de mystère et tous ses habitants sont superstitieux.

Ce n'est pas faux, pensa Tassburg. On ne peut supporter ces immensités que si on croit encore aux miracles.

Tigran Rassoulovitch s'arrêta si brusquement que le petit fabricant de cercueils le bouscula.

— Ma parole ! gronda le pope. Mon nez ne me trompe pas : des blinis frais ! Je sens une odeur de blinis !

— C'est impossible ! gémit Gasisouline en se tordant les mains. Un mort ne peut pas faire cuire des blinis. À moins, petit père, qu'il soit encore en vie.

— L'odeur laisse à penser...

— Quel désastre ! Quel malheur ! J'avais un beau cercueil en route ! Petit père, est-ce qu'un homme dont les membres se sont envolés par la cheminée peut encore préparer des blinis ? Nous avons tous été témoins de la catastrophe !

— Peut-être une hallucination collective, Vitali Jakovlevitch ! s'écria Tigran. C'est un des tours favoris de Satan ! (Il releva la tête en reniflant.) Aucun doute : ce sont bien des blinis frais !

— Je suis ruiné, bredouilla Gasisouline. J'ai déjà raboté quatre planches au petit jour ! Qui va m'acheter mon cercueil ? Personne ne veut mourir à Satovka ! (Puis il demanda plus calmement :) Est-ce que le diable peut faire cuire des blinis ?

— Il peut tout faire mais pas à 8 h 30 du matin...

Tigran s'interrompit car la porte de la maison hantée venait de s'ouvrir, et Tassburg apparut dans le soleil matinal.

Gasisouline gémit à fendre l'âme et se cacha le visage dans les mains. Pas de cadavre ! Pas de tombe ! Une affaire perdue !

— Mon fils ! s'écria Tigran. Mon cher fils, vous êtes vivant ! Quel miracle ! Mais comment avez-vous échappé à cet enfer ?

— Quel enfer ? demanda Tassburg en s'approchant calmement. J'ai merveilleusement dormi...

— Vous avez... ? reprit Tigran, éberlué.

— Dormi. Mais en me réveillant ce matin, mes mains étaient rouges. (Il montra ses paumes et Tigran se signa. Gasisouline dévisageait Tassburg comme s'il voyait Satan en personne.) Je ne me suis pas lavé les mains pour vous les montrer.

— Racontez ! demanda Tigran.

— C'est tout. Il s'est passé quelque chose ?

— Quelle question ! Mon fils, la maison craquait et crépitait de partout ! Des flammes léchaient les murs, vos membres s'envolaient par la cheminée ; tout le village en est témoin, vous...

À bout de souffle, le pope s'appuya sur le pauvre Gasisouline qui faillit tomber.

— Je n'ai rien entendu, répondit Tassburg d'un air étonné. Le feu chez moi ?

— Le toit s'est soulevé ! s'écria Anastasia, les murs tremblaient !

— Je n'ai rien remarqué. J'ai dormi à poings fermés du sommeil du juste.

— La preuve ! Voilà l'ultime preuve de l'efficacité de mon remède sacré. Il arrive à dormir au milieu d'un brasier ! Vous vous en êtes enduit ?

— De votre purée d'hosties ? Non, je l'ai posée à côté de mon lit.

— Alléluia ! Vous devriez quand même déménager, camarade. Si un tel vacarme se reproduit toutes les nuits...

— Je reste, répondit Tassburg à haute et intelligible voix. Et je vais de ce pas manger mes blinis. Nous partons dans une demi-heure, Grégori.

Le contremaître acquiesça et regagna la jeep.

— Des blinis, dit Tigran, rêveur. J'aime les blinis...

— Puis-je vous inviter, Tigran Rassoulovitch ?

Le pope lança les bras au ciel.

— Dans cette maison ? Jamais de la vie ! Même s'ils étaient fourrés de caviar ! Mais si vous m'en apportez, je ne dis pas non !

Une demi-heure plus tard, Tassburg reprenait la direction de la taïga pour prospecter. Le pope était attablé chez Anastasia et mangeait ses blinis avec une satisfaction apparente.

— Ils sont meilleurs que les tiens, Anastasia ! L'ingénieur cuisine bien !

— Si Satan lui sert de marmiton, rien d'étonnant ! rétorqua aigrement Anastasia.

Tigran avala de travers et toussa.

— Tu n'aurais pas dû dire ça ! Tout ce qu'un prêtre a mangé est sacré ! Même cuisiné par le diable. Et puis, c'est délicieux !

Quatre jours et quatre nuits passèrent en travail et repos réparateur alternés.

Mikhail et Natalia dormaient toujours ensemble dans le grand lit. Natalia posait sa tête sur l'épaule de Mikhail, son bras sur sa poitrine, et lui respectait sa promesse. Mais quand il était certain qu'elle dormait profondément, il embrassait ses yeux et sa bouche entrouverte et lui murmurait des mots tendres. Il avait parfois l'impression quelle faisait semblant de dormir et l'écoutait, consentait et savourait cet amour silencieux. Ils étaient heureux ensemble et se sentaient liés l'un à l'autre depuis ces quatre jours, même s'ils ne l'avaient pas.

Natalia se sentait désormais en sécurité dans la maison hantée. Personne à Satovka n'osait s'en approcher à plus de dix pas. La plupart des villageois faisaient un détour et se signaient en passant dans les parages. Tout le monde trouvait miraculeux que Mikhail soit encore en vie et se rende tous les matins joyeusement à son travail. Mais le feu d'artifice infernal ne s'était pas reproduit.

Le cinquième jour, Tassburg partit dans la taïga en prévenant Natalia qu'il passerait la nuit en forêt. Et ce jour-là, tout changea.

Une vieille Volga traversa le village en brinquebalant pour s'arrêter devant la maison du Soviet. Un homme mince, de taille moyenne, au visage blême et à la barbe de Tartare sortit de la voiture, regarda autour de lui et, s'adressant à son compagnon assis au volant :

— Nous allons être fixés tout de suite, Nicolas ! dit-il. Ce n'est ni un oiseau ni un lévrier. Elle a dû s'arrêter ici !

Rostislav Alimovitch Kassougai était à Satovka.

Le village avait perdu son habituelle tranquillité. Il fallait vraiment des événements hors du commun pour que tant d'étrangers se succèdent ainsi dans la forêt au nord de la Tugunska pierreuse. Les géologues et leur équipe de forage étaient arrivés les premiers dans le village isolé, suivis à présent par deux nouveaux visiteurs, élégants dans leurs costumes de lainage cosu ; leurs mocassins et leurs pull-overs annonçaient l'automne.

Les paysans ne s'y trompaient pas ; on sentait venir l'arrière-saison, comme si la terre prenait une large inspiration, une grande bouffée d'air pour avoir la force de surmonter l'hiver long et glacial. Les arbres à feuilles caduques offraient une fête de couleurs ; certains prenaient des teintes rouges si magnifiques que lorsque leurs feuilles se balançaient dans le vent on les aurait crues incandescentes.

Le fonctionnaire du Soviet de Satovka, le camarade Jakov



Mikhailovitch Petrov, reçut les nouveaux venus dans son bureau. Le terme de bureau est exagéré. On y voyait en tout et pour tout une antique table de travail, propriété du Parti de Batkit, le portrait de Lénine accroché au-dessus d'un petit drapeau rouge marqué de la faucille et du marteau, et dans un coin une bibliothèque pleine de classeurs dont les chemises étaient vides. Qui aurait été assez désœuvré pour écrire à Satovka ? Deux fois par mois le facteur apportait des tracts du Parti. Petrov les montrait au pope qui, après les avoir lus en faisant la moue, affirmait : « On n'a pas besoin de ça pour vivre ! » Et les tracts servaient à allumer le feu.

Quoi qu'il en fût, c'était plus convenable de recevoir les visiteurs dans le bureau. Petrov se trouvait d'ailleurs là tout à fait par hasard, non pour accomplir son devoir de secrétaire du Parti mais parce que sa chatte avait mis bas dans son bureau et que quatre adorables chatons se roulaient dans la paille. Les paysans avaient persuadé Petrov d'accepter la fonction de président du Soviet en lui disant : « Quelqu'un doit assumer la paperasserie du Parti, Jakov Mikhailovitch ! C'est toi l'homme idéal. Comme tu louches, personne ne peut lire dans tes pensées. C'est capital quand il s'agit de négocier ! »

Kassougai trouva le premier secrétaire de Satovka agenouillé devant une caisse, murmurant des « Brave petit cœur ! » à la chatte toute ronronnante. Kassougai avait bien frappé à la porte mais n'obtenant pas de réponse – Petrov était dur d'oreille, aussi – il était entré et tapait contre la cloison de bois. Petrov se redressa.

— De la visite ! cria-t-il comme un sourd. Qu'est-ce qui se passe ? Il y a autant d'agitation ici que sur la place Rouge ! Que d'étrangers ! Soyez les bienvenus, camarades !

— Des étrangers, dites-vous ? (Kassougai donna un coup de coude à son chauffeur Nicolas.) Des étrangers sont donc passés par ici ?

Petrov pencha la tête en avant et porta sa main droite à son oreille.

— Parlez plus fort, camarade !

— Où est l'étrangère ? hurla Kassougai.

— Ils cherchent du gaz...

— Nous sommes tombés sur un idiot ! dit Kassougai à Nicolas. Mais je suis sûr qu'elle est ici ! Je le sens ! Elle avait peu d'avance sur nous et elle doit manquer d'endurance.

Petrov entendait mal, mais un mot ne lui avait pas échappé : « idiot ! » Un mot qu'il entendait souvent dans le village ! Mais que le premier étranger venu se permette d'en user, il ne le tolérerait pas ! Lorsqu'un de ses amis lui disait : « Jakov Mikhailovitch, mon petit idiot, si tu comprends tout de travers, c'est parce que tes yeux ne peuvent pas voir la réalité en face », c'était une remarque presque amicale. Mais quand quelqu'un vous hurlait tout de go « idiot ! », on

pouvait être vexé.

Petrov était d'un naturel généreux. Preuve en était la tendresse avec laquelle il parlait à sa chatte. Mais qu'on le blesse, et il devenait violent comme un fauve. Kassougai eut un sursaut quand il vit le vieux se précipiter soudain derrière son bureau, ouvrir un tiroir et en sortir un pistolet, comme par un tour de passe-passe.

— Vous vous trouvez au siège du Parti de Satovka ! hurla Petrov. Fermez votre gueule ! Contre le mur ! Un type qui entre et m'insulte, moi le président du Soviet, Jakov Mikhaïlovitch Petrov ! Nous vous aimons bien, les petits messieurs de la ville ! Avec vos grands airs, vous nous considérez tous comme des minables. Je vais prendre mes renseignements. Vous êtes peut-être recherchés et vous espérez vous cacher dans la taïga ? Escrocs ! Faussaires ! Meurtriers, peut-être ! Ah ! vous êtes pris au piège. Je tire sur le premier qui bouge !

Il marcha à reculons jusqu'à la fenêtre qu'il ouvrit du coude, et hurla dans le silence de midi :

— À l'aide, camarades ! Tous au siège du Parti ! J'ai deux vauriens en joue !

Personne ne se précipita à l'appel de Petrov, à part l'idiot Jefim Aronovitch qui sourit bizarrement aux deux visiteurs et attendit dans un coin la suite des événements. Sous le ciel bleu, le village semblait mort. On avait bien entendu le hurlement de Petrov mais c'était l'heure du repas et rien ne justifie, à Satovka, d'abandonner son assiette pleine.

— Encore un idiot ! marmonna Nicolas, effrayé. Rostislav Alimovitch, où sommes-nous tombés ?

— Écoutez ! cria Kassougai à Petrov, vous faites erreur, vous avez mal entendu...

— Monstrueux Tartare ! Vous m'avez traité d'idiot, oui ou non ? répondit Petrov avec tellement de virulence qu'il déclencha un énorme éclat de rire de Jefim.

« L'idiot » en titre dansait sur le pas de la porte comme un ours dressé. Nicolas fit mine de sortir, mais Jefim le frappa si fort qu'il recula en trébuchant.

— Qui c'est celui-là ? demanda Kassougai, à cran.

— C'est un idiot et lui il le sait ! Mais moi je représente le Soviet et en m'insultant vous insultez l'État tout entier et le Parti ! Vous êtes en état d'arrestation jusqu'à plus ample informé.

— Comment ? s'écria Kassougai, incrédule.

— En prison ! cria Petrov. Je vais envoyer un messenger à Batkit pour savoir quel crime vous avez commis. Et à Batkit, on se renseignera sur votre compte à Mutorei ! C'est le bout du monde ici, mais nous ne sommes pas tombés de la dernière pluie ! Souvenez-vous-en, vauriens !

— Nous venons de Mutorei, dit Kassougai avec impatience.

— Ah ! Ah ! Un demi-aveu ! Qu'avez-vous trafiqué là-bas ?

— Nous cherchons une jeune fille...

Kassougai ne quittait pas le pistolet des yeux... Le canon était dirigé sur son estomac. Cet imbécile qui louchait si fort savait se servir d'une arme, c'était certain.

Petrov regarda Jefim.

— Tu entends ? Ils avouent ! Ce sont des criminels sadiques !

Jefim riait et dansait, mais ses yeux gardaient une expression glaciale.

— De jolies jambes blanches, des petits seins blancs et puis... hi ! hi ! hi ! chantait-il en tapant dans ses mains. Tire-leur une balle dans la tête, mon frère...

— Il faut s'y prendre autrement, chuchota Kassougai à son compagnon. Quand je l'aurai ceinturé, planque-toi derrière moi ! Il n'y a pas d'autre moyen.

Il attrapa Jefim juste au moment où l'idiot arrivait en sautillant devant lui. Il le colla contre lui et s'en servit comme bouclier. À la même seconde, Nicolas se laissa tomber. Jefim poussa des cris, se débattit à coups de pied, mais Kassougai avait une force de taureau.

Il avait mis les mains autour de la gorge de Jefim et serrait ; après quelques sursauts, l'idiot perdit connaissance et s'affaissa dans les bras de Kassougai comme un pantin. Petrov s'était mis à couvert derrière son bureau et braquait toujours son arme. Mais il ne pouvait pas tirer sans atteindre Jefim que Kassougai maintenait fermement.

— Pouvons-nous discuter sérieusement maintenant ? cria-t-il à Petrov. Je suis Rostislav Alimovitch Kassougai, dirigeant du sovkhوزه « Révolution d'Octobre ».

— Ah ! hurla Petrov en agitant son arme de plus belle. Il ment comme un mari infidèle. Lâche Jefim, chenapan ! Je vais vous tuer tous les trois. Jefim compte pour du beurre.

— Nous parcourons la taïga en tous sens depuis des semaines, camarade !

— Voilà qui est mieux ! (Petrov se calma et Kassougai poussa un soupir de soulagement.) Depuis des semaines ? Pourquoi donc ? Vous étiez perdus ?

— Nous cherchons une jeune fille qui s'est échappée. (Kassougai laissa tomber Jefim, toujours inconscient, sur le plancher. Le danger immédiat était passé. Petrov l'écoutait, la chaudière ne risquait plus d'exploser.) C'est une fille de taille moyenne, au visage allongé, aux longs cheveux bruns. Elle s'appelle Natalia Nikolaïevna Miranski.

— Jamais vue, dit Petrov en fixant Kassougai. Qu'a-t-elle fait ?

— Elle est recherchée pour meurtre.

— Ah ! une si jolie fille ?

— Comment savez-vous qu'elle est belle ? Elle est donc passée par ici ?

— Camarade Rostislav, vous venez de décrire la jeune fille et vos yeux brillaient de désir. Elle doit être belle ! Nous autres dans la taïga savons reconnaître un regard ! Qui a-t-elle assassiné ?

— Son amant.

— Oh ! Était-il trop paresseux ou trop empressé ?

Kassougai ne répondit pas. À ses pieds, Jefim reprenait ses esprits. Il gémissait doucement et se frottait le cou.

— Vous pouvez gagner mille roubles, Jakov Mikhailovitch, dit Kassougai.

Les yeux de Petrov s'arrondirent.

— Mille roubles ? Comme ça ? Mille roubles ! Vous avez déjà vu autant d'argent à la fois ?

— Non. Mais c'est la récompense promise à celui qui arrêtera Natalia Nikolaïevna. Vous pourriez être cet heureux homme.

— Moi ? Ne me tournez pas la tête, camarade...

— Avez-vous Natalia au village, mon cher Jakov ?

— Aucune jeune fille étrangère n'est passée par ici ! Jamais ! On l'aurait vue. Une souris qui traverse le village ne passe pas inaperçue. Alors un être humain ! Impossible, dit Petrov avec regret. Même pour mille roubles, je ne peux pas vous être utile !

Kassougai s'avança avec prudence jusqu'au bureau. Il avait bien calculé son coup. L'allusion aux mille roubles avait désarçonné le pauvre homme qui n'opposa aucune résistance lorsque Kassougai lui prit prudemment le pistolet des mains et le lança à Nicolas qui le braqua à son tour sur Petrov. Jakov Mikhailovitch comprit illico que la situation n'était plus à son avantage. Il sourit timidement et loucha plus fort.

— Le pistolet appartient au Parti, dit Petrov aimablement. J'ai peut-être été un peu brusque à votre arrivée ; on ne sait jamais à qui on a affaire...

Kassougai s'était approché de la fenêtre et regardait au-dehors. La paresse de midi avait engourdi le village. Les chiens eux-mêmes étaient couchés à l'ombre et somnolaient.

Entre-temps Jefim s'était levé et adossé au mur. Il lançait des regards pleins de haine à Kassougai et à Nicolas, pensant que le moment de montrer sa force était venu. Si seulement il était aussi grand et vigoureux que le camarade ingénieur ou le pope Tigran... Il aurait fallu avoir le courage d'un loup solitaire en hiver...

— Nous avons suivi la trace de Natalia, reprit Kassougai en revenant au centre de la pièce. On l'a vue à Proskoïovnié, il y a deux semaines. Elle y a bu du thé, mangé un demi-pain avec des cornichons et des oignons et a disparu dans la taïga deux heures après. Elle s'est

renseignée à Proskoioivnié sur le prochain village. Il se trouve que c'est Satovka !

— Je ne connais pas Proskoioivnié, dit Petrov. Je n'y suis jamais allé, ni personne de chez nous d'ailleurs. Comment se fait-il qu'eux nous connaissent ?

— Je n'en sais rien. (Kassougai fit signe à Nicolas ; c'est maintenant que débutait le scénario qu'il avait préparé en arrivant à Satovka.) Est-ce qu'un paysan pourrait la cacher chez lui ?

— C'est impossible ! Ici, chacun sait ce qui se passe chez le voisin ! Et puis il y a les femmes, les pipelettes ! Cela se saurait tout de suite, camarades ! Quelle femme accueillerait chez elle une jolie jeune fille ? Un mari ne peut être surveillé du matin au soir ! Les hommes ici se comportent comme de vrais boucs lorsqu'ils rencontrent une jeune fille ! Voilà quatre ans environ, une infirmière et une jeune doctoresse, envoyées de Batkit par le Parti pour une auscultation générale, s'étaient installées dans mon bureau avec leurs instruments, un lit pliant et toutes sortes d'appareils. Ce fut d'abord le tour des femmes. Valentina Agafonovna fit bien quelques difficultés, mais dans l'ensemble, les visites se passèrent bien.

Petrov reprit son souffle. Ce souvenir semblait vraiment l'accabler.

— Ensuite ce fut le tour des hommes ! Imaginez les problèmes quand la doctoresse s'intéressa aux...

— Nous allons fouiller toutes les maisons, coupa Kassougai.

— Fouiller les maisons ? Vous êtes de la Milice ?

— La jeune fille est ici !

— Elle n'y est pas !

— C'est ce que nous allons voir !

— Comme président du Soviet, je vous dis...

Kassougai fit signe à Nicolas qui pointa le pistolet sur Petrov.

— Inutile de discuter plus longtemps. Allons-y ! Passez le premier, Jakov Mikhailovitch. Tâchez de faire comprendre à tous qu'ils n'ont pas intérêt à résister.

— Nous nous défendrons ! hurla Jefim. Nous tirerons, nous aussi !

— En avant !

Kassougai montra la porte. Petrov eut du mal à se contenir et décida d'obéir pour ne pas mettre en péril la tranquillité du village. Il se dirigea vers la cabane la plus proche, d'où sortait une odeur de chou aigre.

Le maître de maison, Vassili, était en train de digérer, assis sur un banc de bouleau devant sa porte. Il faut savoir jouir de la fin de l'été en Sibérie, au bord de la Tugunska, et faire des réserves de soleil, car le vent glacial arrive sans crier gare, gelant le sol et les arbres, et le dessus du poêle reste le seul endroit où il fait bon vivre.

Vassili regardait les trois hommes approcher en tirant sur la pipe

qu'il avait taillée lui-même. Tout le monde savait déjà qu'une seconde voiture était arrivée à Satovka. Maintenant on allait faire connaissance avec ses occupants. Vassili venait d'être alerté par Jefim qui hurlait :

— Ils viennent fouiller ! Fouiller le village de bout en bout ! Vous avez caché une jeune fille, camarades ? Faites-la sortir !

— Il faudrait l'abattre, marmonna Nicolas. Si Natalia est vraiment ici, ses cris vont la prévenir.

— Où pourrait-elle aller ? répliqua Kassougai avec un sourire cruel. Nous la verrions aussitôt. Je suis sûr qu'elle se cache dans ce village !

En bref, Kassougai ne s'embarrassa d'aucun scrupule et ne demanda ni à Vassili ni aux autres leur consentement. Ils avaient beau protester que c'était là une violation des droits de la personne humaine pourtant garantie par le Parti, menacer de porter plainte à la Milice de Batkit, Kassougai les écartait avec un éclat de rire et Nicolas agitait son pistolet.

À la quatrième fouille, Jefim prit ses jambes à son cou pour aller prévenir le pope Tigran.

— Il est pire qu'un commissaire, raconta-t-il, il menace les gens avec son pistolet, renverse tout sur son passage. Il faut faire quelque chose, petit père.

Tigran, en train de nettoyer un grand bougeoir, regarda Jefim en fronçant les sourcils et demanda, la barbe en avant :

— Il vient de Mutorei ?

— Il prétend être un dirigeant du sovkhoze « Révolution d'Octobre ».

— Ah !

Tigran Rassoulovitch était de plus en plus songeur. Il ne désirait pas entrer en conflit avec ces gens-là. Il se réjouissait qu'on tolère son église, ou plus exactement qu'on l'ignore. Si un personnage influent allait raconter qu'à Satovka l'église avait plus de poids que la parole de Lénine, une commission se mettrait sans aucun doute en route pour la taïga et viendrait enquêter sur les convictions communistes de la population.

— Il cherche une jeune fille, expliqua Jefim.

— Si ce n'est que ça..., dit Tigran avec soulagement.

— C'est une affaire passionnelle. Une meurtrière...

— Ils sont bien courageux de la rechercher !

— Une récompense de mille roubles a été promise !

— Tu as mal entendu ! (Son cœur se mit à battre plus fort.) Une prime pareille ! Elle a dû commettre un crime odieux...

— Il a bien parlé de mille roubles ! renchérit Jefim. Il les a offerts à Petrov.

— Et pourquoi à lui ?

— Parce que c'est le président du Soviet !

— Le favoritisme ! gémit Tigran dans sa barbe. C'est à Dieu que reviennent les mille roubles !

Il posa le bougeoir et sortit de l'église en courant, songeant à tout ce qu'on pouvait s'offrir avec mille roubles : une cloche neuve, une couche de peinture fraîche sur les murs extérieurs de l'église, une nouvelle aube pour dire la messe, la réparation du toit qui laissait passer la pluie... Il resterait encore assez d'argent pour les coups durs. Il économiserait aussi quelques roubles pour étancher sa soif, car dans les magasins de Batkit, la bonne vodka n'était pas donnée...

Entre-temps Kassougai était parvenu chez la veuve Valentina Agafonovna, celle qui, autrefois, avait refusé l'examen de la jeune doctoresse. Elle avait maintenant soixante-quatorze ans, mais se souvenait parfaitement de cette histoire.

Valentina Agafonovna était en train de prendre un bain dans sa baignoire en bois, pratique qu'elle affectionnait pour se donner du tonus. Le spectacle n'était pas des plus grisants et Kassougai ne se serait même pas préoccupé de la vieille si elle ne l'avait accueilli avec un bâton posé contre la baignoire, et qui lui servait à remuer l'eau du bain.

Kassougai reçut le coup dans les reins, fit volte-face et retourna une gifle cinglante à Valentina. C'était peu courtois.

Valentina Agafonovna dévisagea quelques secondes Kassougai comme le démon, râla sourdement et tomba à la renverse, morte. Morte de peur ou de rage ; ou... par la faute de ces bains répétés, peut-être...

— Elle est morte, bégaya Petrov en retenant Kassougai qui voulait ouvrir une armoire. Vous l'avez assassinée !

Kassougai se retourna, jeta un coup d'œil à Valentina, blanche comme un linge, et haussa les épaules.

— C'est elle qui m'a attaqué ! Il y a des témoins. D'ailleurs on ne meurt pas d'une gifle ! Je ne suis pas responsable ! (C'est alors qu'il remarqua la présence du pope, debout dans l'encadrement de la porte, les mains jointes.) Naturellement ! il ne manquait plus que celui-là ! cria Kassougai, furieux. Vous flairez la mort comme les rapaces, hein ? Espèce de corbeau !

— Il lui a rompu le cou, susurra Jefim. D'une gifle...

— Sortez-le ou je le tue ! hurla Kassougai en serrant les poings. Pope ! Avez-vous vu une jeune fille, une étrangère ?

— Qui vaut mille roubles ? rétorqua Tigran.

— Tiens ! Il est déjà au courant ! Oui, mille roubles. Je suis même prêt à les donner à l'église si vous m'amenez Natalia !

— L'église est un havre de paix, dit Tigran solennellement. Mais mille roubles, c'est mille roubles ! Malheureusement, je n'ai pas vu la moindre jeune fille.

— Alors poursuivons nos recherches !

Kassougai s'élança dehors, tandis que Tigran et Petrov sortaient la morte de la baignoire et la couchaient sur son lit. Ils n'eurent pas le temps de la sécher, car Kassougai s'apprêtait à visiter la maison suivante.

— J'ai un mot à vous dire ! hurla Tigran en le rejoignant. Arrêtez-vous ! Cette maison nécessite quelques explications ! Je vous adjure de ne pas y entrer !

Kassougai et Nicolas s'arrêtèrent dans le pré qui séparait la maison hantée de la cabane d'Anastasia. Une sorte de no man's land entre l'enfer et le ciel...

Tigran étendit les mains pour conjurer le danger :

— N'entrez pas ! dit-il à voix étouffée. Fouillez chaque cabane, le moindre tas de fumier, faites mourir de peur de pauvres vieilles femmes au gré de votre fantaisie... mais n'approchez pas de cette maison !

— La cachette ! souffla Nicolas dans le dos de Kassougai. Nous touchons au but, Rostislav Alimovitch !

— Et pour quelle raison ? demanda Kassougai au pope, en ricanant. (Il contemplait la baraque qui avait un air sinistre malgré le soleil.)

— Aucun de ceux qui y sont entrés n'en est ressorti vivant, répondit Petrov avant que le pope ait pu répliquer. Ou alors, comme le mari d'Anastasia Alexeievna, ils ont succombé à des accidents inexplicables. Tiens, la voilà justement ! Demandez-lui vous-même.

Mais elle n'en laissa pas le temps. Passant la tête par la porte, elle s'écria :

— Cela ne finira donc jamais ! Pourquoi la foudre n'abat-elle pas cette maison ? (Puis elle disparut.)

— La maison est maudite, expliqua sombrement Tigran. Il y a encore quatre jours, l'enfer s'y est déchaîné ! Des flammes s'élevaient de toutes parts et rien n'a brûlé !

— Croyez à ces niaiseries si vous voulez, répondit Kassougai. Vous n'êtes pas pope pour rien ! Moi je suis un communiste rationaliste. Les fantômes, le diable... Vous avez l'esprit fêlé, c'est tout !

Il se dirigea seul vers la maison, Nicolas braquant son pistolet sur Petrov qui voulait le retenir.

— Revenez ! gronda Tigran de sa puissante voix de basse. Vous ne savez pas ce que vous faites, mon fils !

— Je le sais pertinemment ! (Devant la porte il se retourna encore une fois.) Je vais vous prouver que vous n'êtes que des idiots !

— Les saints te protègent ! cria Tigran. N'entre pas...

Kassougai eut un ricanement ; il abaissa la clenche en fer, poussa la lourde porte en planches et s'engouffra dans la maison.

Il régnait un silence de mort.



— Prions ! balbutia Jefim, en joignant les mains. Toi aussi, dit-il en s'adressant à Nicolas qui ne quittait pas la maison des yeux et avait abaissé son pistolet. Tu ne reverras pas ton compagnon vivant !

Tigran avait enfoui les mains dans sa barbe, Jefim priait à voix basse, Petrov tremblait, Nicolas se rongea la lèvre inférieure et Anastasia, réapparue sur le seuil de sa porte, se tordait les mains en silence.

Tout le monde attendait. Kassougai allait-il ressortir indemne ? Le communisme viendrait-il à bout du diable ? Le silence fut troublé par le petit Vitali Jakovlevitch Gasisouline. Il dévalait la rue en courant comme une belette, agitant les bras au-dessus de sa tête. Il était tout essoufflé.

— C'est vrai ! cria-t-il d'une voix claire. Nous avons une morte ! La bonne, gentille et courageuse Valentina Agafonovna est décédée dans sa baignoire. Paix à son âme ! Faisons la quête pour lui offrir un beau cercueil ! Il doit être large, vous la connaissez...

— Silence ! hurla Tigran en montrant les poings. Nous attendons le prochain mort !

— Quelle journée ! bégaya Gasisouline tout ému.

À peine avait-il prononcé ces paroles que tout le monde sursauta. Malgré la chaleur, un frisson traversa l'assistance.

De l'intérieur de « la Maison vide » un horrible cri s'élevait, qui parut interminable. Un cri presque inhumain...

Nicolas, le premier, retrouva son sang-froid.

— J'arrive, Rostislav ! cria-t-il en brandissant son pistolet.

Mais avant qu'il ait pu faire un pas, l'énorme poing de Tigran s'abattit sur son crâne. On avait toujours affirmé à Satovka que le pope pouvait fendre un tronc d'arbre et on venait d'en avoir la preuve. Nicolas tomba foudroyé, du sang coulait de sa bouche et de son nez, et il était déjà mort lorsqu'il s'affaissa de tout son long, le visage dans la poussière.

— Amen, dit Tigran d'une voix sourde. Dieu, lorsqu'il châtie, ne fait pas les choses à moitié.

— Le deuxième cercueil ! bredouilla Gasisouline effaré d'une telle chance.

Mais la porte de la maison hantée s'ouvrait...

Kassougai apparut.

Il chancelait, se retenant au mur, les bras écartés, les jambes chancelantes. Ses yeux exorbités exprimaient une mortelle angoisse. Mais le pire, c'est qu'un flot de sang s'écoulait de sa gorge où on voyait une profonde blessure : on lui avait tranché le cou. Comme les précédents, il avait reçu d'abord un coup de couteau dans la gorge, puis un autre en travers du cou. Kassougai fit quelques pas en titubant, les bras étendus, puis tomba à genoux, serrant ses deux

main sur l'affreuse blessure. Il voulait parler et tenta de ramper vers l'assistance qui le regardait sans lui porter secours... Le sang qui jaillissait de sa gorge tarit. Alors Rostislav Alimovitch Kassougai tomba en avant, raide mort.

— Le diable ! siffla soudain Jefim entre ses dents. (Il sauta en l'air et partit en courant à travers le village.) Le diable a frappé ! Le diable est dans la maison ! Des morts ! Que de morts ! Que de sang !

— Le troisième mort, dit le petit Gasisouline, aussi surpris que s'il avait été embrassé par une fée. (Il prit la main de Tigran et l'embrassa avec ferveur.) Pour Pâques j'offre un grand pain farci au lard...

— Emmenez-les, dit le pope en s'adressant aux paysans qui, alertés par les cris de Jefim, étaient accourus de tout le village.

— Ils se sont moqués de moi ! s'écria Petrov.

À ce moment, Tigran blêmit car la porte de « la Maison vide » venait de se refermer toute seule dans un terrible craquement.

Le pope, la soutane au vent, regagna son église.

La malédiction ayant frappé une fois de plus, il était normal que les paysans de Satovka envoient un messenger à l'ingénieur qui poursuivait ses recherches avec son équipe dans les fins fonds de la taïga. Tassburg pensait d'ailleurs avoir découvert d'immenses grottes souterraines contenant des nappes de gaz. Il affirma même que c'était du gaz combustible, ce qui fit sourire amicalement les gens de Satovka.

La comtesse Albina Igorevna n'avait pas plaisanté en tout cas. Si l'on calculait bien, elle venait de frapper trois fois de suite, quatre jours après le feu d'artifice : en effet, il fallait compter la mort de Valentina dans son baquet. Quant au coup donné par Tigran sur le crâne de Nicolas, c'est la volonté de la comtesse qui l'avait rendu fatal. Kassougai était prévenu... il s'était précipité quand même dans la maison pour s'y faire assassiner. Tous ces événements restaient aussi mystérieux qu'effroyables.

— Il ne peut pas vivre un instant de plus dans cette maison hantée ! disait Petrov qui tournait autour de Tigran en louchant misérablement. Kassougai, ce n'est pas une grosse perte... il arrive chez moi et me traite d'idiot sans même me connaître... Mais le camarade ingénieur est un homme gentil, bien élevé, intelligent ; ce serait vraiment déplorable qu'il ait, lui aussi, la gorge tranchée... Petit père, il peut venir habiter chez moi.

— Chez moi aussi, dit Tigran Rassoulovitch en lissant sa barbe avec les doigts. Mais ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est qu'il ait survécu à ces diableries, qu'il n'entende ni les craquements ni les hurlements, qu'il ne se rende même pas compte que la maison brûle et qu'il dorme comme un loir. Le lendemain matin, il avait bien du sang sur les mains ; nous l'avons tous vu. C'est incompréhensible !

Tigran offrit une chaise à Petrov, qui s'assit avec respect sur le bord en regardant le pope.

— Tu es au courant de la récompense de mille roubles ? demanda Tigran, l'air sombre.

— C'est Kassougai qui l'a offerte.

— Mais maintenant il est mort...

— Ce ne devait pas être son argent personnel. Il cherchait sans doute lui-même à gagner la prime. Il s'agit certainement des deniers de l'État.

— De l'État ? Jakov Mikhailovitch, tu es vraiment idiot ! (Tigran prit sa pipe dans sa soutane et la bourra.) Supposons que nous

trouvions la jeune fille, poursuivait le pape. Il faudrait alors la conduire à Mutorei, d'où venait Kassougai. Moi, je ne peux pas, en tant que pape, emmener une prisonnière, meurtrière de surcroît. Tu t'en chargeras avec deux autres camarades... Mais qui me garantit que vous ne disparaîtrez pas avec les mille roubles, brigands ?

— Il faudrait d'abord savoir à qui reviennent les mille roubles, petit père, rétorqua Petrov avec une témérité inhabituelle.

— À qui donc ? gronda Tigran. À l'Église ! La vraie éternité !

— Petit père, le paradis est un rêve, mais mille roubles, on peut les palper. Voilà la différence. Enfin, inutile de se faire des idées. La jeune fille n'est pas ici. Je l'ai déjà dit à Kassougai qui n'a pas voulu me croire. Comment une étrangère pourrait-elle séjourner au village à l'insu de tout le monde ?

— Tu as raison, malheureusement, dit le pape. Nous ne gagnerons jamais les mille roubles ; à moins que la meurtrière ne fasse irruption à Satovka maintenant !

Au même moment un cavalier montant un petit cheval particulièrement résistant suivait les traces laissées sur les chemins forestiers de la taïga par les lourds véhicules des géologues. Il ne raterait pas l'équipe de forage, d'autant que le seul homme resté au camp, un ouvrier qui s'était blessé à la main, lui avait indiqué sur une carte le lieu où elle opérait.

Le cavalier avait regardé la carte avec étonnement, surpris que la taïga ait pour les ingénieurs un aspect aussi singulier. Il avait acquiescé à deux ou trois reprises d'un air de comprendre avant de partir au galop.

Même le meilleur des cavaliers ne pouvant rivaliser avec un camion moderne, le messenger s'était préparé à chevaucher toute la nuit. Pendant ce temps, l'ouvrier blessé à la main, assis devant le poste émetteur du camp, appelait sans discontinuer le contremaître Grégori, à l'autre bout de la taïga :

— Ici la base, répondez !

— Ferme-la ! dit Grégori amicalement. Nous n'avons pas le temps de bavarder. Si tu t'ennuies, va au village chercher une femme ! Au n° 14, à gauche dans la grande rue, habitent trois sœurs. Le père est sourd et la mère rhumatisante. Mais méfie-toi, les trois sœurs sont inséparables !

— Il y a eu trois morts au village, dit Constantin, tout agité. Un messenger est en route vers vous.

— En quoi cela nous regarde-t-il ? demanda Grégori. (Il était assis sous une petite tente verte, un bol de goulasch chaud calé entre les genoux.) De quoi sont-ils morts ?

— Ils sont morts dans la maison de Mikhaïl Sofronovitch ! Sans

doute la fichue malédiction... L'un d'eux a eu la gorge tranchée !

— Mon Dieu ! J'avertis tout de suite le camarade ingénieur. Connaît-on l'identité des morts ?

— Deux étrangers et une femme. L'un s'appelle quelque chose comme Kassomes ou Koussolai ! Je n'ai pas bien compris. Je vais aller me renseigner au village.

— Compris. Je te rappellerai. Terminé !

— Terminé, Grégori !

Tout homme a un jour dans sa vie une crise de conscience. L'un hésite entre la fille et la mère encore jeune, un autre qui craint pour sa place n'ose pas parler franchement à son chef et continue à chanter ses louanges. Pour Grégori, le conflit était plus tangible : allait-il courir prévenir tout de suite le camarade ingénieur et laisser refroidir son goulasch ou manger d'abord et partir ensuite ? Il choisit son repas. Les nouvelles ne refroidissent pas... Il vida donc sa gamelle, mâcha le dernier morceau d'un air soucieux et sortit de sa tente à la recherche de Tassburg.

Il faut ouvrir ici une parenthèse : Grégori était un ouvrier dur à la peine, un homme qui ne se laissait pas émouvoir pour un rien et qui avait déjà passé de son plein gré douze hivers épouvantables dans la taïga. De son plein gré... Ni dans une maison ni à l'abri d'une grotte, mais sous des tentes ou dans des trous à même le sol, avec un simple feu de camp pour tout poêle.

Un dur à cuire en somme, qui crachait dans le vent sans se mouiller.

Mais la réaction de Tassburg à l'annonce des nouvelles de Satovka le bouleversa démesurément.

— Qui est mort à Satovka ? demanda Tassburg en blêmissant. Kassougai ? Chez moi ? Mon Dieu ! Je pars sur-le-champ !

Il courut à la grande tente qui servait d'atelier, constata que sa jeep était en service et fit alors remplir le réservoir d'un des camions.

— Mais ils sont tous morts ! lui cria Grégori qui ne comprenait pas cette précipitation. Tous...

— Qui tous ? s'écria à son tour Tassburg. (Il avait l'air d'un fou.) Qui l'a tuée ? Grégori, je te défonce le crâne si tu ne parles pas. Qui est mort ?

— Deux hommes et une femme, a dit Constantin. Je n'en sais pas plus. On le comprenait mal...

— Une femme ! marmonna Tassburg. Oh ! c'est épouvantable ! (Il donnait des coups de poing contre un tronc de sapin.) Que sais-tu de plus ? Quand cela s'est-il passé ?

— Mais je l'ignore ! Il y a une heure peut-être. (Grégori s'écarta de Tassburg, dont le visage était tordu par l'angoisse.) Vous connaissez ce Kasoumai ou je ne sais qui ?

— Kassougai ? Si je le connais ! Il a donc réussi... Il est parvenu à ses fins et je suis là impuissant, incapable de secourir...

— Secourir qui ?

Par chance la jeep rentrait. Tassburg s'y précipita comme un fou, arracha les deux géologues de leurs sièges, se propulsa derrière le volant et démarra en trombe. Les deux ouvriers qui avaient été chercher de l'essence pour faire le plein du camion y jetèrent les deux jerricans qui atterrirent avec un bruit de ferraille sur les sièges arrière.

— Qu'est-ce qui lui prend ? demanda l'un des géologues. Il est devenu fou ? Où part-il ainsi ? Dans une heure il fera nuit...

— Trois personnes ont été tuées à Satovka, expliqua Grégori. Il veut y aller !

— Pour leur rendre une dernière visite ? Drôle de plaisir !

— Elles ont été assassinées dans sa maison !

Grégori mesura alors la portée de l'événement et ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

Les géologues, épouvantés, regardèrent la voiture de Tassburg qui s'éloignait à un train d'enfer.

— L'un d'entre eux a eu la gorge tranchée, comme cela arrive régulièrement depuis cent cinquante ans dans la maison d'Anastasia...

Il y avait du sang partout... Sur le sol, sur les murs, sur la table.

Au milieu de la pièce gisait le grand couteau de boucher, à l'endroit même où Natalia Nikolaïevna l'avait jeté au moment où Kassougai poussait son cri de mort, perdant tout son sang qui giclait de la carotide.

Si elle n'avait pas vu de la fenêtre la scène qui se déroulait dehors, Natalia aurait été perdue. Mais lorsque Kassougai était entré dans la maison, l'effet de surprise n'avait pas joué. Elle s'attendait à son arrivée. La puissante voix de basse de Tigran et les braillements de Jefim l'avaient alertée ; elle avait aussitôt compris la situation. Si Tigran et les autres n'arrivaient pas à retenir Kassougai et Nicolas à l'extérieur, il ne lui restait plus que deux solutions : se tuer ou se défendre jusqu'à ce que les habitants de Satovka viennent la délivrer.

Derrière la fenêtre, le souffle coupé, elle avait vu Kassougai en chair et en os s'approcher, suivi de son ami Nicolas, la terreur du Mutorei. Sous la protection du tout-puissant Kassougai, il contrôlait le rendement réel et le rendement théorique du sovkhoe, fonction qui l'autorisait à exploiter les travailleurs jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que l'ombre d'eux-mêmes.

Ses privautés avec toutes les femmes qui passaient à sa portée lui avaient attiré les foudres des maris fous de colère en voyant leurs femmes rentrer des champs avec de l'herbe dans les cheveux. Un jour, ainsi, un mari trompé avait guetté Nicolas, lui avait jeté un sac sur la

tête et l'avait bourré de coups de poing. Une autre fois, il avait échappé de justesse à la noyade car les poids dont on avait lesté ses jambes s'étaient détachés juste à temps. Kassougai, quant à lui, ne risquait pas de tels déboires ; il était trop bien placé dans la hiérarchie du Parti.

Et maintenant ils étaient là tous les deux ! Natalia, debout à la fenêtre, le grand couteau à la main, ne quittait pas Kassougai des yeux. Elle le vit rire, de ce rire moqueur qui lui était particulier, et se diriger vers la maison.

Comment impressionner quelqu'un comme Kassougai avec des histoires de fantômes ? Elles l'auraient plutôt stimulé.

Natalia recula à l'abri du poêle, entre le fourneau et la réserve à bois, le couteau entre ses doigts serrés. Les muscles tendus, elle était prête à sauter sur Kassougai dès qu'il pousserait la porte.

Tout à coup, Natalia reconnut le pas lourd, elle l'entendit ouvrir brutalement l'armoire de l'entrée, pénétrer dans la pièce mitoyenne qui était vide. Ses pas retentissaient dans la maison silencieuse.

Subitement, plus rien. Natalia gardait les yeux fixés sur la porte de la salle de séjour. Il allait entrer par là. Il allait la trouver...

Un coup de pied résonna contre le bois et Kassougai apparut, mains dans les poches, visage tendu. Un rapide regard autour de la pièce lui fit découvrir Natalia blottie près du poêle. Avec un sourire, il commença lentement d'approcher, sans un mot. Qu'avait-il à dire ? Il avait retrouvé son bien, acheté au père de la fille en échange d'un travail mieux rémunéré. C'était un marché juste, pas spécialement chrétien, mais ici le Christ ne compte guère et la Sibérie est un pays à part. On achète un cheval d'une tape dans la main, on peut aussi bien acheter une fille de la même manière si le père est d'accord. Et c'est ce qu'avait fait le père de Natalia, conducteur de tracteurs au sovkhoze, pour obtenir une meilleure situation.

Natalia crispait les doigts sur le grand couteau que Kassougai ne pouvait voir. Elle donnait l'impression de se tasser sur elle-même, paralysée par la peur.

Doucement, il avançait vers Natalia en riant silencieusement. On lisait dans son regard un désir si brutal que Natalia tressaillit.

Ensuite, elle ne se souvenait plus de ce qui s'était passé. En tout cas, elle avait bondi sur Kassougai, sans une parole, le couteau à la main, et la lame d'acier avait tranché le cou de l'homme avant qu'il comprenne ce qui lui arrivait. Il chancela en poussant un hurlement mais ne tomba pas. La surprise se peignit sur son visage, suivie d'une expression de haine indescriptible ; on aurait pu croire qu'il ne sentait pas la blessure. Il tenta même d'attaquer Natalia, qui l'évita et se réfugia dans l'angle. Elle entendit que Kassougai sortait, que Jefim criait, qu'une autre voix annonçait le troisième mort et songea : Trois

morts ? Qui sont les deux autres ? Mikhaïl Sofronovitch était-il rentré plus tôt ? Était-ce lui que Kassougai aurait tué ?

Elle se recroquevilla sur elle-même en pleurant et souhaita mourir aussi.

« Qu'ils entrent, pensait-elle, qu'ils voient mon forfait, qu'ils me battent à mort, je ne me défendrai pas. Le couteau est là et je suis prête à mourir. Quelle délivrance ! Comment vivrais-je sans Mikhaïl ? Je l'aime, je l'aime ! Il ne l'a jamais su, il est mort sans le savoir. Je le lui aurais dit aujourd'hui ou demain ! Mon premier amour... Jamais je n'ai eu envie d'attendre quelqu'un, de reconnaître son pas, d'écouter sa voix, de chercher l'éclat de son regard, de regarder ses cheveux voler au vent. Je ne veux plus vivre ! Qu'on me tue... »

Mais personne ne se montra.

Dehors on s'occupait de transporter les morts ; Anastasia était étendue sur son lit, l'horreur de la scène lui avait coupé le souffle ; l'idiot Jefim clamait à la ronde les nouvelles, le pope Tigran faisait le tour de la maison à bonne distance, la bénissant de tous côtés afin que Satan s'y cantonne.

La nuit tomba et Natalia était toujours blottie dans son coin. La tension et l'horreur firent place à une grande lassitude. Son corps était tout ankylosé lorsqu'elle essaya de faire un pas dans la pièce. Elle s'appuya au bord du poêle et jeta un coup d'œil dans la chambre et sur le lit.

Mais elle ne put l'atteindre. Une large trace de sang traversait la salle et Natalia se sentait incapable d'y poser le pied. Elle resta donc adossée au poêle et s'aperçut alors que ses mains étaient couvertes de sang. Avec le coude elle poussa la bassine d'eau sur les braises et souffla sur le feu. Dès que l'eau fut chaude, elle y trempa ses mains, et ferma un instant les yeux.

« Même si ma chair devait se détacher de mes os, pensait-elle, que l'eau chaude efface le sang de Kassougai, qu'elle me purifie ! J'ai tué un homme ! Que l'eau me débarrasse de ce sang... »

Elle s'assit ensuite sur le banc, la peau de ses mains était meurtrie, mais elle ne souffrait pas. Elle se sentait glacée, comme si son sang se refroidissait à chaque battement de cœur. « Voilà donc la mort, pensait-elle. On n'a plus envie de vivre et un grand froid vous envahit jusqu'à la moelle. C'est la mort solitaire. »

Elle fixait les traces de sang sur le sol.

« Il a tué Mikhaïl, pensa-t-elle, et je l'ai tué ensuite. Si Dieu existe, il aura pitié de moi. »

Pour la première fois de sa vie, Vitali Jakovlevitch Gasissouline, le menuisier, se trouva dans un profond embarras. Il n'avait pas de cercueils en réserve, la santé des citoyens de Satovka étant



implacablement solide, et il se retrouvait tout d'un coup avec trois morts sur les bras à enterrer selon les convenances.

Il devait donc construire trois cercueils et creuser trois tombes. Gémissant sans discontinuer, il se rendit à la salle de réunion pour y mesurer les corps. Le cas de Valentina Agafonovna lui posait un problème particulier.

— Je suis un homme perdu, dit-il à Petrov qui se rongait les sangs dans son bureau sans savoir s'il devait informer les autorités des derniers événements.

Légalement, il devait rendre compte très précisément du moindre incident à Batkit, qui faisait suivre au chef-lieu de district. Si la Milice attachait de l'importance à l'événement – ce qui n'était pas prouvé, car que représente la mort de deux hommes en Sibérie ? – une commission viendrait en voiture à Satovka mener l'enquête. Les fonctionnaires du district hésiteraient-ils à parcourir tout ce chemin à travers la taïga le long de la Tugunska pour venir examiner deux morts inconnus ?

S'ils se décidaient, le pope risquait des ennuis. Pourquoi aussi Dieu l'avait-il doté d'une force capable d'éliminer un homme d'un seul coup de poing ?

— Laisse-moi tranquille ! grogna donc Petrov. J'ai d'autres soucis !

— Des soucis ? Qui a des soucis, à part moi ? s'écria Vitali Jakovlevitch. Il faut que je creuse trois tombes en même temps dans cette damnée rocaille. Il faut que je coupe des planches, que je les rabote, que je les perce, que je les cheville, que je les polisse, que je les cloue et que je les colle. Pour trois cercueils à la fois !

— Dehors ! hurla Petrov. Et que les morts soient enterrés demain ! Compris ?

— Impossible ! rétorqua Gasisouline. Pourquoi tant de hâte, d'ailleurs ? En général, on enterre les morts au bout de trois jours...

— Tigran Rassoulovitch en a décidé ainsi ! Et d'ailleurs, Vitali Jakovlevitch, voilà vingt ans que tu te plains à qui veut t'entendre que nous sommes tous trop bien portants. Nous avons eu pitié de toi, nous t'avons nommé fossoyeur, bedeau, jardinier du cimetière et tu es nourri par tout le village, surtout par ceux qui ont des arrière-grands-parents encore guillerets. Tu as bien vécu sans faire beaucoup d'efforts en échange et maintenant tu as du travail, hurla Petrov. Si d'ici demain soir les morts ne sont pas tous enterrés, tes fonctions te seront retirées !

Gasisouline comprit qu'il était inutile de discuter avec Petrov et quitta le siège du Parti en soupirant. Mais voilà qu'une idée soudaine le fit changer de chemin. Il se dirigea vers le camp des géologues. Constantin, le blessé, était en train de manger une omelette au lard.

— J'ai un problème, camarade, dit Gasisouline poliment en

s'asseyant devant la tente à côté de Constantin. Je me présente : Vitali Jakovlevitch, menuisier et fossoyeur !

— Enchanté, fit Constantin, en avalant une bouchée d'omelette. C'est le coup de feu, pour toi, hein ?

— Justement, c'est ce qui me tracasse. Il est impossible en l'espace de vingt-quatre heures de construire trois cercueils et de creuser trois tombes, pas vrai ?

— En quoi puis-je t'aider ?

Gasisouline regarda autour de lui sans trouver ce qu'il cherchait.

— Vous avez bien un camion-pelleteuse. Si vous pouviez me le prêter, j'aurai creusé mes trois tombes en une heure.

— Il est dans la taïga.

— Et quand revient-il ?

— Pas avant trois jours...

— Malheur ! dit Gasisouline au bord des larmes. Je dois creuser un mètre cinquante dans le rocher, trois fois de suite !

— Chaque métier a ses inconvénients, camarade. Chercher du gaz, ce n'est pas drôle tous les jours non plus ! Quelquefois on a froid jusqu'à l'os ! Mais je peux te donner une chose : de la dynamite...

— Tu en as ? demanda Gasisouline, qui reprit espoir.

— Largement ! Combien de barres veux-tu ?

— Combien en faut-il pour une tombe ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Je ne suis pas fossoyeur.

— Je n'ai encore jamais fait sauter de rocher à la dynamite. Mais il me faut des trous de un mètre cinquante de profondeur, répéta Gasisouline en regardant Constantin d'un air pitoyable. Toi, tu as l'expérience de la dynamite, camarade.

— Trois barres par tombe, ça suffit sûrement !

— Il n'y a pas de danger ?

— Aucun, si tu t'éloignes au moment de l'explosion.

— Merci, mon ami, dit Gasisouline tout joyeux. J'aurai fini demain ! Allez ! va me chercher les bâtons !

Il rentra à son atelier en sifflotant. Qui aurait pu imaginer ce qu'il préparait ? Le village entier se serait porté à son aide, Petrov lui-même l'aurait arrêté sur-le-champ...

Hélas ! les événements suivirent leur cours fatal...

Le lendemain matin, Tassburg traversa le village à un train d'enfer. Dès qu'il l'aperçut, Jefim courut à l'église annoncer son retour au pape.

Tassburg écrasa deux oies et un chat qui ne s'étaient pas écartés assez vite et il évita de justesse un paysan qui sortait de la salle de réunion.

— Il est là ! cria Jefim en arrivant sous le porche. Il va entrer dans

la maison ! Sauve-le, petit père ! Un homme si gentil...

Le pope ne posa pas de question. Il retroussa sa soutane et suivit Jefim.

Tassburg traversait le petit jardin en courant. Assise à sa fenêtre, Anastasia poussa un cri d'épouvante.

— Arrière ! Pour l'amour de la Vierge Marie... Mikhail Sofronovitch, je vous en supplie...

Comme l'ingénieur ne répondait pas, elle rabattit son tablier sur sa tête et se mit à prier. La porte de la maison claqua. Anastasia retint sa respiration, guettant le cri que Tassburg allait sûrement pousser.

Mikhail eut une défaillance en voyant sur le sol la trace de sang et le couteau. Une bassine d'eau rougie était posée sur le fourneau froid. Tassburg s'élança dans la chambre. Tout y était intact. Il revint dans la salle de séjour, hypnotisé par le sang. En même temps, il se demandait où étaient les trois morts annoncés. Il étouffait.

Sur la table, les soleils que Natalia avait cueillis pour lui la veille resplendissaient dans le broc en fer... Il allait s'asseoir, quand il aperçut Natalia couchée de tout son long sur le banc. Elle reposait sur le côté, les cheveux ramenés sur le visage, un bras pendant.

— Natalia... bégaya Mikhail. Les chiens ! Les maudits chiens ! Ils t'ont laissée ici...

Il repoussa la table, s'agenouilla près de la jeune fille et dégagea son visage blême. Natalia respirait encore.

Tassburg eut tout à coup envie de remercier Dieu à genoux. Il retourna prudemment Natalia sur le dos et commença de l'examiner. Du sang avait séché sur son front. Mikhail remarqua ses mains rouges et gonflées et comprit pourquoi l'eau de la bassine ressemblait à du sang.

Il se précipita vers le fourneau, vida la bassine dans un seau et la remplit d'eau fraîche. Il revint avec un torchon humide et nettoya soigneusement le visage de Natalia. « Que s'est-il passé ? se demandait-il. Qui a tué Kassougai ? Natalia est vivante, indemne, et la maison vide. C'est incompréhensible ! Elle dort et personne ne se soucie d'elle... »

Natalia remua. Elle ouvrit les yeux, vit Tassburg penché sur elle et sourit.

— Oh ! Mikhail ! Tu es ici ! Je savais que je te retrouverais. Maintenant nous sommes ensemble pour l'éternité.

— Pour toujours, Natalia, dit-il d'une voix tremblante.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle. Ah ! Mikhail ! que c'est bon d'être mort...

Il la prit dans ses bras et l'embrassa.

— Tu es vivante, Natalia ! s'écria-t-il en la secouant. Bien vivante ! Réveille-toi ! Nous sommes tous les deux vivants !

Elle se laissait aller dans ses bras, les yeux clos, secouant la tête, et il continuait de l'embrasser.

— Mais non, dit-elle d'une toute petite voix d'enfant. A-t-on le droit de mentir au ciel, Mikhaïl ? J'ai assassiné Kassougai, je lui ai tranché la gorge, il a perdu tout son sang... Mais mon amour, Dieu m'a pardonné, puisque tu m'as rejointe...

Une sueur froide parcourut Tassburg. Il secoua Natalia, prit sa tête dans ses mains, l'appela par son nom et la regarda droit dans les yeux... Elle avait l'air d'un ange, d'une statue. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, son regard était brillant et complètement vide. Des yeux de verre sans aucune étincelle de vie...

— Natalia, bégaya-t-il en la serrant contre lui. Réveille-toi, réveille-toi donc ! Tu es avec moi dans notre maison... Natalia ! Oh ! non ! mon Dieu, ne fais pas ça ! suppliait Tassburg. Rends-lui sa raison, fais qu'elle ne sombre pas dans la folie. Mon Dieu ! Fais qu'elle recouvre sa conscience...

Il lui embrassa la bouche, les yeux, le front, le cou, mais ses lèvres ne rencontraient qu'un froid de marbre.

Agrippée au bras de Tassburg, elle respirait à peine et tout d'un coup elle se mit à trembler, tout son corps secoué de convulsions.

Mikhaïl la transporta sur le lit et s'installa à son chevet. Il n'avait pour la soigner que ses mains nues et son amour. Dans l'état de la jeune fille, c'était peu de chose... De temps à autre, elle sursautait, son corps se contractait convulsivement et ses membres se relâchaient par à-coups. Elle poussait de petits gémissements. Tassburg se penchait sur elle, la prenait dans ses bras, incapable d'atteindre son esprit. Elle se cabrait et il peinait à la maintenir tant elle se déchaînait.

Elle ne se calma qu'après plusieurs heures ; allongée sur le lit, muette et pâle, les yeux fermés, elle respirait plus régulièrement, mais tremblait toujours.

Tassburg fit du thé et essaya sans succès de lui en faire boire. Ses mâchoires se serraient et plus Mikhaïl essayait de les entrouvrir, plus les muscles de son visage se contractaient.

Il la frictionna alternativement à l'eau chaude et froide, espérant provoquer une réaction bienfaisante. Pour la première fois, il put admirer son corps nu, mais son désir s'effaçait devant l'angoisse qu'il éprouvait. Il craignait que le choc nerveux ne dérangerait son esprit à jamais, si même il ne la tuait pas.

Beaucoup plus tard, lorsqu'elle s'endormit enfin, épuisée, il entra en chancelant dans la salle de séjour, but une gorgée de vodka et sortit.

Le pope Tigran, la veuve Anastasia, Jefim et Jakov Mikhaïlovitch Petrov le guettaient depuis des heures sans comprendre pourquoi tout était si calme. Ils s'attendaient au pire, mais la situation n'évoluait pas.

Vitali Jakovlevitch Gasisouline, le menuisier, était déjà passé trois fois.

— S'il y a un quatrième mort, avertissez-moi tout de suite, mes frères ! Maintenant que je suis au travail, quelques planches de plus ou de moins...

Mais impossible de renseigner Gasisouline !

— Réfléchissons, camarades ! dit Petrov, le président du Soviet, en louchant d'une manière atroce. Nous sommes de pauvres êtres sans défense. Nulle part il n'est écrit que l'on doive se mesurer au diable. Avec l'Église...

— Jakov Mikhailovitch ! s'exclama Tigran en bondissant.

Petrov leva les mains.

— Laissez-moi finir, Tigran Rassoulovitch ! Face à l'Église, il faut conserver sa lucidité. Si quelqu'un de l'assistance doit pénétrer dans la maison, c'est bien vous, petit père, sous la protection de la Croix. Jefim, à la rigueur...

— Laissez-moi tranquille ! geignait l'idiot en s'accrochant au tablier d'Anastasia.

— Un idiot est protégé par le Tout-Puissant, dit Tigran avec sagesse. Petrov a raison. L'auréole de l'Éternel plane sur un idiot...

Personne ne jugea bon de protester.

— Il va falloir tirer au sort, reprit Tigran. L'incorrigible Mikhaïl Sofronovitch est sûrement étendu près du poêle, le cou tranché. Mes frères, l'un de nous doit jeter un coup d'œil à l'intérieur ! Nous allons tirer au sort !

Le secrétaire du Parti répliqua vertement qu'il n'était pas concerné par de telles pratiques. Il était garant du communisme, non des fantômes et de leurs méfaits. D'ailleurs ce genre de tirage au sort faisait partie des jeux de hasard interdits par le Parti !

C'est à cet instant que la porte de la maison maudite s'ouvrit brusquement et que Tassburg apparut. Il vacillait et ses cheveux blonds tombaient sur son front. Sa chemise était déchirée jusqu'à la ceinture. Il s'appuya au mur, épuisé, et s'essuya le visage.

— Il est vivant..., murmura Petrov.

— Sainte Mère de Dieu, il respire ! fit Anastasia en se signant.

— Mais voyez comme il marche ! Souvenez-vous de ce qu'il était hier ! Aujourd'hui c'est un fantôme ambulant ! D'une minute à l'autre il va s'écrouler, marmotta Tigran. (il se leva, les bras écartés, et respira profondément.) Dieu t'accepte en son royaume ! s'écria-t-il. N'aie pas peur du paradis, mon fils ! Le soleil éternel...

— J'ai besoin d'un remède pour la fièvre ! dit Tassburg. Pour apaiser une crise de nerfs. Où habite le médecin le plus proche ?

Question qui se posait rarement à Satovka où personne n'était jamais malade. Mais un médecin avait son cabinet dans la petite ville

de Batkit et, si l'on devait aller à l'hôpital, il vous faisait transporter à Mutorei. Que par malchance on y parvienne vivant, et les malheurs commençaient. Sur un bâtiment en ruine de l'époque tsariste, régnait un médecin-chef, une grosse femme sans âge, qui préconisait la manière forte et l'effort personnel pour recouvrer la santé.

Quant au vieux médecin de Batkit, il avait eu besoin d'une loupe pour voir le furoncle géant du camarade Lepinski.

— Le médecin le plus proche ? répéta Tigran, l'air absent. (Il n'osait s'approcher de Tassburg, préférant éviter son contact. On voyait bien qu'il était malade. Aucun médecin ne pouvait lui venir en aide, ni la grossière doctoresse ni les autres.) Fais confiance à Dieu, mon fils. C'est plus sûr que les médecins !

— J'ai besoin d'un médicament, rétorqua Tassburg. Que quelqu'un aille au camp chercher la trousse de secours. Petrov ! je vous en prie, dérangez-vous. Je ne peux partir d'ici...

— Il ne peut pas partir car Satan le retient prisonnier, murmura Jefim. Jakov Mikhaïlovitch, cours ! Apporte-lui ce qu'il demande.

Petrov resta un moment à regarder Tassburg, indécis, mais comme il était préférable d'aller chercher un médicament que de transporter un quatrième mort, il se mit en route pour rejoindre le camp.

Il rencontra en chemin Gasisouline qui sifflait joyeusement, tirant derrière lui sur une brouette, une pelle et une hache. Il se rendait au cimetière pour creuser les tombes. Les bâtons de dynamite étaient dissimulés dans un sac.

— Et notre numéro quatre ? demanda-t-il à Petrov.

— L'ingénieur vit toujours, répondit Petrov, mais il est mal en point.

— Par mesure de sécurité, je vais préparer la quatrième tombe !

— Pas bête ! Mon Dieu ! On n'a pas vu autant d'animation à Satovka depuis cinquante ans !

Petrov poursuivit son chemin et Gasisouline bifurqua vers le cimetière situé sur le flanc de l'église. Il choisit l'emplacement des tombes, cracha dans ses mains, empoigna la pelle et commença à piocher. Au bout de trente centimètres, il atteignit la roche.

Impossible de parler raisonnablement à Tigran Rassoulovitch ou à la veuve Anastasia. Tassburg avait l'impression de parler à des murs.

Il supplia à plusieurs reprises les villageois d'envoyer un cavalier chercher le médecin à Batkit. Il n'osait pas partir lui-même, ne pouvant deviner comment la dépression de Natalia allait évoluer dans les heures suivantes. Mais personne ne réagit. Massés autour de Tigran comme un troupeau de moutons, ils regardaient en silence la maison hantée.

Découragé, il rentra. La pharmacie de secours, que Constantin apporterait peut-être, constituait son dernier espoir. Lorsqu'il pénétra dans la chambre, Natalia était couchée sur le lit, les yeux grands ouverts. Elle tourna la tête et lui sourit timidement. Mikhaïl sentit une onde de joie l'envahir. En quelques pas il fut près d'elle, s'agenouilla au bord du lit, embrassa ses lèvres froides et passa un bras sous ses épaules.

— Maintenant tout va bien, lui murmura-t-il. Comment te sens-tu ?

— Je suis triste, dit-elle tout bas.

— Pourquoi ?

— De vivre...

— Tu es avec moi, mon amour.

— On était si bien tous les deux, loin de tout. Nous seuls, quelque part dans l'espace... Je ne voulais pas revoir cette terre maudite ! Et m'y revoilà...

— La terre est belle, Natalia ! Les noires forêts de la taïga, les lacs qui scintillent sous le soleil, les fleuves argentés et les rapides, le ciel d'un bleu infini, les champs de tournesols, la steppe qui fleurit au printemps, les gorges dans les montagnes, les roseaux à perte de vue dans les marais... tout porte l'empreinte divine. Natalia, la Russie est un poème indicible...

— Si seulement il n'y avait pas les hommes, Mikhaïl.

— Mais nous sommes des êtres comme les autres, Natalia ! Nous bâtissons notre propre monde à notre image.

— Les autres ne l'admettront pas et lorsque nous l'aurons construit, ils viendront le détruire. Je le sais bien.

— Parce que tu es très vieille et très sage, répondit-il d'un air moqueur.

— J'ai tué Kassougai, Mikhaïl.

— N'y pense plus. Kassougai n'a jamais existé ! Il va disparaître à Satovka sans laisser de traces.

— On viendra à sa recherche...

— Il n'est jamais venu ici !

— Comment ai-je pu tuer un homme ? Quel être suis-je donc, Mikhail ?

Un nouveau malaise l'envahit. Ses yeux devinrent fixes, son corps nu sous la couverture se convulsa et se raidit. Une sueur froide perlait à son front.

Tassburg lui passa à nouveau une serviette humide sur le visage, rabattit la couverture et posa la serviette sur son corps. Son regard avait perdu toute expression. Se rendait-elle compte qu'elle était allongée, nue, devant lui ? Peut-être la peur d'être à sa merci s'ajoutait-elle au terrible choc nerveux qu'elle avait subi.

— Il faut boire quelque chose, lui dit-il en se penchant sur elle. Du thé chaud avec de la vodka. Je ne sais pas si c'est bon pour toi mais essayons toujours ! Natalia, ma chérie, je ne te quitterai plus jamais ! Je t'aime plus que tout au monde...

Il alla chercher la tasse et la fit boire précautionneusement. Non sans peine, elle avala quelques gorgées.

La boisson lui fit l'effet d'un torrent de feu.

— Non ! bégaya-t-elle en essayant de repousser la tasse. Ça me brûle !

Puis elle s'affaissa dans les bras de Mikhail et retomba sur l'oreiller.

Mikhail remonta la couverture et courut à la fenêtre.

Les paysans attendaient toujours, debout ou assis, autour du pope. Pourquoi Petrov ne revient-il pas ? se demandait Tassburg, paniqué. Pourquoi Constantin n'apporte-t-il pas la trousse de secours ? Le camp n'est pas si loin ! Je trouverai bien dans la trousse un remède contre la fièvre, ou un calmant. Demain ou après-demain, si Natalia va mieux, j'irai moi-même à Batkit chercher le médecin... Et après...

Il revint vers le lit. Natalia respirait en haletant.

Tassburg réfléchissait. Dans moins de quatre semaines l'hiver serait là. Non seulement on le voyait, mais on le sentait. La nuit, le froid soufflait de l'est et du nord, les feuilles jaunes ou rousses tombaient en pluie, la « taïga flamboyante », comme on appelait l'automne ici, ne durerait pas longtemps cette année-là.

Quelques jours de froid, un vent violent qui balaie tout sur son passage et, une nuit, la première neige tomberait. Le météorologiste de l'équipe de Tassburg affirmait que les pluies qui, en général, transformaient le paysage en marécage, ne tomberaient pas cette année-là. C'était un des rares météorologues que Tassburg connaissait dont les prévisions se révélaient justes. Quand ses pronostics étaient exacts, il lui offrait une bouteille de vodka, cadeau que l'autre considérait non comme un hommage mais comme une insulte. « Attendez donc ! disait-il furieux en buvant sa vodka. Moquez-vous



donc de moi ! Lorsque le premier frimas vous gèlera le derrière, vous ne rirez plus. L'hiver sera là plus tôt que d'habitude ! »

L'hiver !... Des mois de radieuse solitude avec Natalia, pensait Tassburg, qui doutait pourtant que le bureau central accepte une si longue interruption des recherches. Les inspecteurs viendraient avec des hélicoptères pour voir s'il était vraiment impossible de poursuivre le travail. Quant aux hommes de l'équipe, ils protesteraient de devoir passer tout l'hiver dans la taïga.

Je trouverai bien une solution, pensa Mikhaïl en se rasseyant près de Natalia. Il scrutait son visage blafard. Elle a transformé ma vie, songeait-il. Tout a pris pour moi une autre dimension. À part elle, rien n'a plus d'importance. Il se pencha vers elle et embrassa ses paupières glacées.

Vitali Jakovlevitch Gasisouline avait creusé quatre trous superficiellement dans le sol et se reposait, adossé à sa brouette. Il avait l'intention de les dynamiter l'un après l'autre.

Il pourrait ainsi entendre quatre explosions successives comme un feu d'artifice. Vitali n'avait jamais eu l'occasion de manier de la dynamite et l'événement ne se reproduirait pas de sitôt ! De plus, il serait sans doute le premier fossoyeur de Sibérie à avoir creusé ses tombes de cette manière. Il n'en était pas peu fier.

Après avoir grignoté un croûton de pain, il enterra les bâtons de dynamite dans les trous préparés à cet effet : trois par tombe...

Puis il installa consciencieusement la mèche et la déroula jusqu'au coin de l'église où il avait l'intention de se mettre à couvert. Il s'assit sur le timon de la brouette qu'il avait prise avec lui et alluma la première mèche. La petite flamme bleue courait lentement en crépitant ; puis vinrent la deuxième et la troisième. Gasisouline se réjouissait comme un enfant, son visage rayonnait de bonheur. Il mit le feu à la dernière mèche en souhaitant qu'elle provoque une belle explosion.

Comme il avait raison !

La première flamme atteignit les trois bâtons plus rapidement que prévu.

Ne croyez pas que les habitants de la taïga se laissent facilement impressionner par les catastrophes naturelles. Éclairs ou roulements de tonnerre, torrents d'eau, inondations, gel ou fournaise estivale, incendies de forêt, on y est habitué. Tout le monde admet ces phénomènes en sachant que la nature rétablira l'harmonie.

Mais ce jour-là, Gasisouline, qui attendait impatiemment l'explosion, se sentit soudain happé par une main invisible et projeté au-dessus de sa brouette. Il poussa un cri et retomba brutalement par terre. La détonation fut si violente qu'il eut l'impression que l'église

chancelait derrière lui et que la terre tremblait.

— Oh ! Très Sainte Vierge noire ! bégaya Vitali Jakovlevitch en restant couché par terre, la tête dans les mains, attendant la suite.

Nous avons dû nous tromper en calculant le nombre de bâtons, pensa-t-il anxieusement.

De fait, la première tombe était devenue un trou énorme d'au moins trois mètres de profondeur. Tout ce que la dynamite avait fait sauter retombait en une pluie de pierres et de poussière. Mais la deuxième charge explosait déjà. Apparemment, la matière première était de qualité...

Nouvelle explosion. Tout trembla, la fumée envahit le ciel, les vitraux de l'église volèrent en éclats derrière le dos de Gasisouline qui frissonna :

— Que les saints me pardonnent ! s'écria Vitali Jakovlevitch. Je suis un néophyte ! Je ne pouvais pas savoir !

La troisième charge fut la plus violente. Renversé par une secousse épouvantable, Gasisouline retomba sur le dos et vit le ciel bleu de cette fin d'été s'obscurcir de nuages de fumée. À bout de force, il gémit :

— Maudit soit Constantin ! C'est lui qui l'a dit : trois bâtons ! Seigneur, j'ai été trompé, empêche la quatrième charge d'exploser !

Mais ce jour-là, Dieu ne veillait pas sur Satovka. La quatrième charge fit son devoir, creusa un trou dans lequel on aurait pu enterrer toute une compagnie de soldats et recouvrit Gasisouline de pierres, de morceaux de rocher, de terre et de poussière. Il ne respirait plus guère, jurant qu'à l'avenir il creuserait ses tombes de ses mains.

Le cataclysme passé, Vitali resta couché par terre sans oser lever la tête ni regarder l'église : elle avait dû être balayée. Les propos de Jefim lui parvinrent comme à travers un épais rideau :

— Le monde s'écroule ! Nous sommes tous maudits ! L'enfer va nous engloutir !

À la maison du Soviet retentit la sirène à air comprimé – il n'y avait pas d'électricité à Satovka. Les câbles venant de Batkit attendaient depuis deux ans dans la forêt, à trente verstes. C'est là qu'on avait planté le dernier pylône, roulé les fils et apparemment tout oublié. Des fonctionnaires de Batkit faisaient de temps à autre courir le bruit que la ligne allait être montée, mais l'électrification de Satovka ne devait sans doute pas figurer dans les impératifs du Gosplan.

La sirène retentit donc, et les paysans accoururent tandis que l'énorme nuage de poussière se dissipait progressivement au-dessus de l'église.

— Le diable, a frappé ! s'écria la veuve Anastasia. Il a détruit l'église ! Priez, bonnes gens, priez ! C'est la fin !

Tigran arriva à la sainte demeure et constata que la moitié du toit

manquait. Mis à part le cimetière saccagé par quatre cratères géants, tous les vitraux de l'église étaient détruits ; le presbytère n'avait plus ni portes ni fenêtres et l'explosion des douze barres de dynamite avait même tordu l'immense peuplier qui se dressait devant l'église. Jusqu'à ce jour, il avait résisté à toutes les tempêtes de la taïga. Gasisouline, lui, en jouant avec ses petites flammes bleutées, en était venu à bout.

— Arrière, Satan ! hurla Tigran lorsqu'il eut fait le tour des dégâts. Arrière !

Il vit les quatre cratères dans le cimetière et comprit rapidement.

— Ma belle église ! s'écria-t-il d'un ton tragique en ébouriffant sa longue barbe. Détruite ! Mutilée, sans toit ! Et ma maison ! Croyants, soyez généreux !

« Ils vont m'achever, pensa Gasisouline angoissé. Ils vont me pendre ! Mon Dieu ! qu'ai-je fait ? Tout le village va devoir payer les dégâts que j'ai causés. Un coup de pied pour chaque kopeck... Est-ce que je pourrai le supporter ? »

Personne n'avait encore fait attention à lui, car tout le monde était massé devant l'église. Il essaya donc de ramper par-derrière puis il roula sous la haie de haricots dont Tigran récoltait fièrement tous les ans de pleins sacs, ce qui lui permettait d'en manger en hiver deux fois par semaine.

Il put enfin se relever, épousseter la terre de son costume. Il s'éloigna d'abord en courant puis, obliquant, il se joignit à un groupe qui approchait et s'écria aussitôt :

— Notre belle église ! Notre église ! Que s'est-il passé, camarades ?

Le pope Tigran mit fin à l'émoi général en envoyant tout le monde chercher des outils pour commencer les travaux de réfection. Puis il saisit le pauvre Gasisouline par le col et le conduisit à l'intérieur de la sainte demeure. Il l'assit sans douceur sur un tabouret derrière l'icône et lui donna pour commencer une gifle retentissante.

— J'avoue, petit père..., bégaya Vitali Jakovlevitch. Mais personne ne m'a mis en garde ! Trois petits bâtons de rien du tout... et un tel résultat ! Comment aurais-je pu savoir que tant de violence pouvait se loger dans ces petits morceaux ?

— C'était de la dynamite, hein ? demanda Tigran menaçant. Quel écervelé ! Trois barres, c'est de la folie !

— Il y en avait douze, petit père, bredouilla Gasisouline, trois par tombe...

— Alors c'est un miracle ! dit Tigran solennel. L'église est encore debout, ma maison aussi, le village n'a pas été soufflé ! Vitali Jakovlevitch, sais-tu ce qu'on peut faire sauter avec douze barres de dynamite ?

— Non, petit père...

— Et voilà ! Dieu est avec les idiots ! Je ne me fais plus de souci

pour Satovka !

Un enterrement étrange eut lieu cet après-midi-là. Tandis que quelques paysans clouaient des planches, à califourchon sur le toit de l'église, Gasisouline, aidé de trois volontaires, descendit les cercueils dans les trois fosses géantes ; contrairement à l'usage qui veut qu'en Russie on pleure les morts jusqu'à la mise en terre en laissant le cercueil ouvert, les couvercles étaient déjà scellés.

Personne n'avait envie de pleurer Kassougai ni son ami Nicolas, même pas les pleureuses professionnelles qui étaient chargées de suivre le convoi en s'arrachant les cheveux, le visage défait. Quant à la veuve Valentina Agafonovna, on se contenta de la pleurer pendant une heure chez elle, lors de la mise en bière. Il faisait orageux et les pleurs fatiguent.

— Bien chers frères, commença le pope devant les tombes, nous rendons à la terre le corps de notre chère Valentina Agafonovna, convaincus qu'elle trouvera place aux pieds de Dieu. Les deux autres morts n'ont jamais existé ; je bourrerai de coups de poing le premier d'entre vous qui parlera d'eux, qui prononcera ne serait-ce qu'un mot à leur sujet. Nous nous sommes bien compris, chers enfants dans le Très Saint-Père ?

Les citoyens de Satovka acquiescèrent respectueusement. Ils étaient habitués aux prêches peu conformistes de Tigran, alors pourquoi s'étonner de celui-là ? Si le pope affirmait que l'on avait enterré un seul mort, Valentina Agafonovna, il savait ce qu'il disait. Plus grave était de savoir ce qu'il allait advenir de la vieille Volga que les deux étrangers avaient garée devant le siège du Parti. Le bruit courait qu'on allait la mettre aux enchères pour que chacun ait l'occasion au moins une fois dans sa vie d'acquérir une voiture. Petrov appelait ce système du « socialisme appliqué ».

L'enterrement fut donc rapidement terminé et les trois tombes sommairement comblées. Restait à savoir ce qu'on allait faire de la quatrième.

— Le camarade ingénieur est encore en vie, dit Tigran, indécis. Mais d'ici demain tout peut changer. Laissons-la ouverte. Les événements se précipitent à Satovka...

On se réunit donc au siège du Parti pour la vente aux enchères.

Personne n'étant à même d'estimer la valeur de la Volga, le soin en incombait au pope :

— Cette voiture roule encore ! s'écria-t-il. Kassougai a parcouru avec elle la taïga en tous sens. C'est un véhicule robuste, camarades ! Plus une beauté, certes, mais une voiture, c'est fait pour rouler, pas pour gagner des concours de beauté ! Je l'estime à trente roubles !

Un murmure traversa l'assistance. Trente roubles ? On n'est pas

millionnaire ! On se dévisageait du coin de l'œil en attendant la suite des événements. Qui pouvait avoir trente roubles serrés dans quelque cachette ? Allez, petits frères ! Le moment d'avouer est venu !

— Je suis un partisan du progrès ! dit Petrov, l'enthousiasme le faisant loucher plus fort que de coutume. Le Parti propose trente et un roubles !

— Trente-deux pour l'Église ! hurla Tigran. Dieu passe avant tout !

— Trente-trois pour le socialisme ! s'écria Petrov.

— Trente-cinq ! gronda Tigran.

L'assistance retenait son souffle. Les sommes annoncées entraient dans le domaine de l'utopie. Trente-cinq roubles, ce n'est pas le Pérou, mais raisonnons différemment : à quoi sert une voiture sans essence et sans huile ? Et si, pour les réparations, il fallait se rendre à Mutorei remorqué par des chevaux, autant économiser la voiture et aller à cheval directement...

Mais on n'en resta pas là. Une voix limpide s'éleva dans le silence :

— Quarante roubles !

Le pope dévisagea l'enchérisseur et resta bouche bée. Les yeux de Petrov lui sortaient de la tête. L'assistance se taisait. Celui qui offrait quarante roubles n'était autre que l'idiot Jefim Aronovitch.

— Emmenez-le, dit Tigran gentiment. Ce n'est pas sa faute.

— La voiture est à moi ! J'ai proposé quarante roubles ! s'écria Jefim, se cramponnant comme si on voulait le faire sortir. Je paie comptant ! Vous voulez les voir ? Je les ai économisés kopeck après kopeck ! Donnez-moi l'auto...

Que faire ? Petrov, garant de la justice à Satovka, tapa trois fois dans ses mains et Jefim devint propriétaire de la belle Volga. Mais Tigran et Petrov emmenèrent ensuite Jefim dans le bureau et le semoncèrent à tour de rôle.

— Je ne te délivrerai pas de permis de conduire ! s'écria Petrov. Jamais ! Ce serait suicidaire !

— Espèce de pharisien ! renchérit Tigran en secouant le pauvre garçon. Acheter une voiture sous le nez de l'Église ! Va donc en enfer avec !

— Mais je ne veux pas la conduire, répondit Jefim plaintivement. Je veux la mettre dans mon jardin en guise de tonnelle. Je pourrai y dormir à l'aise pendant tout l'été. Qui parle de la conduire ?

Du coup Petrov et Tigran continuèrent les pourparlers pour obtenir le droit de se servir de la voiture à tour de rôle ; Jefim ayant accepté le principe, ils l'embrassèrent sur les deux joues et le raccompagnèrent chez lui en vantant sa bonté.

Il gardait effectivement caché sous son matelas un sac en lin contenant cinquante-trois roubles qu'il avait économisés depuis vingt-quatre ans. Il en compta quarante et les remit à Petrov, qui promit de

faire amener la voiture aussi rapidement que possible. Le président du Soviet promit également au pape un candélabre neuf. Satovka respirait à nouveau en paix – pour un moment du moins.

Constantin, l'ouvrier à la main blessée, avait apporté lui-même la trousse de secours. Tassburg l'accueillit devant la maison et le chargea de transmettre par radio à l'équipe de forage qu'ils devraient se passer de lui pendant au moins une semaine ; il ajouta que le géologue en chef Pribylov aurait à le remplacer pendant son absence. Qu'on ne le dérange qu'en cas d'urgence. Un malade qui a la fièvre a le droit de se reposer en paix.

Constantin répéta le message, souhaita un bon rétablissement à Tassburg et rentra au camp pour annoncer ces nouvelles aux camarades du chantier.

— Je n'ai pas grand-chose, dit Mikhaïl à Natalia, après avoir fouillé la mallette de médicaments : les remèdes habituels contre la malaria, la diarrhée, la fièvre, les aigreurs d'estomac et les accidents circulatoires. Mais, bien sûr, pas le moindre calmant pour les chocs nerveux. Quand on cherche du gaz dans la taïga, il vaut mieux ne pas être malade des nerfs.

— Je ne veux rien, dit Natalia à voix basse.

— Calme-toi, ma chérie !

— Pas de médicaments ! Jette-les ! (Elle tourna la tête de son côté, les yeux suppliants. Tassburg se rendit compte qu'elle avait du mal à parler. On aurait pu croire que chaque mot était une charge démesurée qu'elle voulait pousser devant elle.) Viens près de moi, dit-elle faiblement. Allonge-toi à côté de moi, serre-moi fort et je me calmerai. Ô Micha, Micha, serre-moi bien fort.

Il obéit et le visage de la jeune fille s'illumina ; elle mit sa tête contre la sienne et ferma les yeux.

— C'est bien, murmura-t-elle. Tu sens comme je suis plus calme.

— Oui, Natalia. (Il mentait : son corps tremblait comme avant, mais elle ne semblait pas s'en apercevoir.) Demain tout sera oublié !

— Demain ! (Elle sourit, les yeux fermés.) Il faut d'abord affronter la nuit. Sans toi je n'y survivrais pas. Quel bonheur que tu sois là, Micha...

C'est alors que la première charge de dynamite de Gasisouline explosa.

Natalia sursauta et poussa un cri strident.

Tassburg eut un mal fou à la maintenir sur le lit. Elle se débattait, son visage était convulsé et elle gémit lorsqu'il essaya de la recoucher de force sur l'oreiller.

— Où est mon couteau ? Donne-le-moi ! Je ne veux pas mourir sans me défendre !

La deuxième charge explosa encore plus fort que la première. Le sol trembla, les épais murs de bois de la baraque chancelèrent.

— Ce sont les gens de Kassougai ! s'écria Natalia en se cabrant. Ils font sauter tout le village ! Tu ne les connais pas, Mikhaïl ! Ce sont de vrais diables ! Ils vont venir ici. Tue-moi ! Je t'en supplie... Tue-moi !

Elle roula à terre, entoura ses genoux de ses bras.

— Ne me laisse pas tomber vivante entre leurs mains ! s'écria-t-elle à nouveau. Tu n'imagines pas ce qu'ils seraient capables de me faire !

Tassburg le savait parfaitement... il ne fallait pas beaucoup d'imagination.

Il se libéra des bras de Natalia et alla chercher dans l'armoire un fusil automatique chargé, posé sur les rouleaux à dessin.

La troisième explosion retentit, accompagnée des cris des villageois. Tassburg se précipita à la fenêtre. Il vit près de l'église, dans le ciel bleu, un sombre nuage de terre et de poussière, semblable à tous ceux qu'il avait vus après une explosion.

— Ils sont à l'église ! cria-t-il, la voix enrouée.

— Alors ce sont les gens de Kassougai. Ils détestent l'église et s'ils y ont trouvé les cadavres...

— Ils auront du mal à entrer ici ! (Mikhaïl retourna dans la pièce, prit des munitions dans une caisse, lança un pistolet à Natalia et lui indiqua la fenêtre de la chambre.) S'ils viennent, tire de là ! Je me retranche derrière la fenêtre de la salle de séjour. Tu sais tirer ?

— Oui, avec un fusil de chasse. Je n'ai jamais tenu de pistolet.

Elle était toujours agenouillée près du lit, l'arme dans la main, et regardait Tassburg, les yeux vides. Il revint vers elle, lui expliqua rapidement le mécanisme du pistolet, mais se rendit compte qu'elle ne comprenait pas.

— Vise et appuie tout simplement sur la détente, dit-il. Il se recharge automatiquement jusqu'à ce que le chargeur soit vide.

— Et alors ?

— Je viendrai en mettre un autre.

Elle acquiesça, regarda le pistolet et cala son doigt sur la détente.

Le métal était froid et lourd. Natalia fixa le petit trou au bout du canon, songeant qu'elle n'avait qu'à courber le doigt pour que la mort, qui délivre de la peur et du tourment, lui traverse le corps comme un rayon de feu et efface tout.

— Retourne le pistolet ! lui cria Tassburg de la pièce voisine.

Il était à la fenêtre d'où il avait pu observer les nuages de l'explosion et avait jeté par hasard un coup d'œil de côté.

— Comme c'est facile de mourir, dit Natalia rêveuse. C'est bizarre, Mikhaïl, je n'ai plus peur du tout.

Elle se leva, s'approcha de la fenêtre d'un pas mal assuré et se cacha contre le mur. Elle était à présent parfaitement calme et ne

tremblait plus.

De son poste d'observation, Natalia dominait le jardin d'Anastasia et pouvait voir approcher ceux qui auraient voulu entrer par derrière. Tassburg, lui, contrôlait l'entrée et la rue. Il entendit les pompiers dont l'antique voiture munie d'une pompe à main était tirée par six vigoureux paysans. Le pope Tigran l'avait ramenée un jour en cadeau du diocèse de Mutorei. Les généreux donateurs avaient été acclamés.

Ce qu'on ignorait, c'est que Tigran avait découvert cette vieille pompe sur un tas d'ordures et l'avait sauvée de la destruction. Un serrurier avisé, qu'il avait béni trois fois en échange – en secret, car c'était un communiste notoire qui siégeait au Soviet de Mutorei – bricola la pompe pendant trois jours, la décrassa de sa rouille, l'enduisit de graisse et d'antigel et expliqua ensuite fièrement au pope comment utiliser cette antiquité.

À Satovka, on baptisa l'engin du nom solennel de « Progrès ». Il n'avait jusqu'alors servi malheureusement que deux fois : la première lors de l'incendie allumé par le paysan Projkop lui-même dans sa grange, la seconde lors d'un feu de cheminée chez la veuve Larissa.

Lors de ces interventions, la pompe « Progrès » avait fait tout son possible sans parvenir cependant à sauver ni la grange de Projkop ni la maison de Larissa. Lors du feu dans la grange, le tuyau éclata sous la pression de l'eau ; lors du feu de cheminée chez Larissa, les courageux pompiers, qui n'avaient pas de masques, furent chassés par la fumée noire s'échappant de la cheminée encore jamais ramonée.

L'arrivée de « Progrès » indiquait que ce n'était pas des terroristes à la solde de Kassougai qui avaient envahi le village, mais qu'il était arrivé malheur. Peu après la dernière explosion, Tassburg vit d'ailleurs Jefim Aronovitch sauter dans la rue en criant quelque chose à la ronde.

— Ce ne sont pas les gens de Kassougai, Natalia ! cria Mikhaïl. Peut-être y a-t-il eu une explosion quelque part. Voilà les pompiers !

Ils restèrent cependant postés prudemment chacun à sa fenêtre et n'abandonnèrent leur poste qu'en voyant arriver Anastasia suivie de Petrov. Le pope Tigran apparut enfin, revêtu de ses ornements de cérémonie, ayant pu célébrer les trois enterrements sans autre incident.

Tassburg posa son fusil contre le mur et sortit. On voyait toujours au-dessus de l'église, chassés par le vent, des nuages de terre et de poussière.

— Que s'est-il passé ? s'écria Tassburg en portant la voix.

Il aurait été plus simple de rejoindre Tigran, mais il ne voulait pas s'éloigner de Natalia.

— J'aimerais en parler avec vous, répondit Tigran. Vous me devez un nouveau toit pour mon église.



— Voulez-vous dire que votre église a été pulvérisée ?

— Pas seulement l'église, mais aussi quelques tombes et une partie du cimetière. (Il enleva sa toque et s'essuya le front.) Figurez-vous que notre brave Vitali Jakovlevitch Gasisouline, menuisier et fossoyeur de son état, s'était senti un peu surchargé avec trois morts en même temps. Sincèrement, il faut le comprendre. De plus, nous étions pressés de faire disparaître les cadavres, en particulier ceux des deux camarades, le plus rapidement possible. Il est probable qu'on s'inquiète à leur sujet et qu'on les cherche.

— Exact ! J'admire votre clairvoyance, petit père.

— Que fait donc notre Gasisouline ? Peut-il creuser si rapidement trois tombes dans le sol pierreux ? Cela semble impossible. Mais Vitali Jakovlevitch a parfois des lueurs de génie. Que fait-il donc ? Il se rend à votre campement, mon fils, dans l'intention d'y rencontrer Constantin, un prétendu spécialiste qui lui explique que l'on peut faire sauter la roche à la dynamite !

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Tassburg, s'adossant à la façade sans savoir s'il devait rire ou se fâcher. Je pressens des choses épouvantables !

— Vous êtes dans le vrai, mon frère, affirma Tigran de sa voix puissante. Le néophyte Vitali Jakovlevitch et votre misérable spécialiste supputent la puissance explosive et concluent qu'un sol rocheux est semblable à une masse de béton. Ils comptent donc trois bâtons de dynamite par tombe, que ce naïf de Gasisouline pose dans des trous préparés par lui.

— Inutile de poursuivre, petit père, interrompit Tassburg. Votre église n'a pu résister à une telle quantité d'explosif.

— Elle est encore debout ! annonça le pope fièrement. Dieu l'a préservée. Quant au toit... Même le Tout-Puissant ne peut être partout à la fois ! En tant qu'ingénieur en chef, vous êtes responsable des dommages provoqués par l'un des membres de votre équipe.

Tassburg appuya la tête contre le mur, car il lui était venu à l'esprit qu'il devait simuler un malaise.

— Je vais réfléchir. Réparez votre toit, petit père. Nous reparlerons de cela quand je serai guéri.

— Ce n'est pas très sérieux, camarade ! dit Tigran en regardant Petrov en quête d'approbation. Nous devons prendre en compte un certain nombre de facteurs.

— Lesquels ?

— Vous êtes malade ; cela se voit, vous chancelez comme un roseau sous le vent. Qui nous garantit que vous allez guérir ?

— Je fais de mon mieux en fonction des quelques médicaments à ma disposition.

Le pope leva les bras au ciel.

— Aucune médecine humaine ne peut vous venir en aide dans cette maison. Déménagez. ! Venez chez moi !

— Ou chez moi ! s'écria Petrov. Les fantômes ne viennent pas rôder autour du drapeau rouge.

— Alors, toutes les promesses fondent comme neige au soleil ! répliqua le pope menaçant. Les réparations ont déjà été entreprises par la communauté des croyants. Mais les matériaux, mon fils ! Si seulement votre Constantin avait été un peu plus conséquent...

— Faites le compte, Tigran Rassoulvitch, dit Tassburg qui avait hâte de rentrer pour ne pas lui éclater de rire au nez. (Un vrai pharisien en soutane ! pensait-il.) J'enverrai un messenger à Omsk pour transmettre le coût de vos dépenses en même temps que les derniers résultats géologiques. Le fonctionnaire responsable examinera vos comptes et décidera. Êtes-vous satisfait ?

— Un fonctionnaire d'Omsk ? reprit Tigran, déçu. Qu'est-ce que Omsk a à voir là-dedans ?

— Nous sommes une équipe d'État. Toutes nos dépenses sont contrôlées par le gouvernement.

— Le toit de mon église...

— La dynamite vient d'Omsk également. (Tassburg ouvrit la porte en haussant les épaules.) L'administration ne paie qu'après examen des comptes. Je veux bien prendre la faute sur moi, mais c'est le camarade Saïzenovski qui décide.

— Le fonctionnaire s'appelle ainsi ?

— Oui.

— Ce nom m'est antipathique au premier abord, dit Tigran en ébouriffant sa barbe.

Il était convaincu qu'Omsk s'arrangerait pour ne pas payer. Les camarades feraient du zèle et chercheraient à savoir comment, en plein cœur de la taïga, le toit d'une église pouvait s'envoler : nous n'avons pas de quoi construire un orphelinat, eux ils ont une église, et en plus ils réclament de l'argent !

Tigran en avait par-dessus la tête des visites des gens de Batkit ou de Mutorei. Elles se terminaient toujours par des querelles, des sermons doctrinaires et la menace de supprimer les prêtres. Le toit de l'église valait-il tous ces ennuis ? Si les fonctionnaires d'Omsk s'aventuraient à Satovka, cela pouvait signifier la fin du royaume de Dieu le long de la Tugunska pierreuse.

— Je vais réfléchir à la question, mon fils, répondit donc Tigran, mi-figue, mi-raisin. Les pluies d'automne commenceront dans trois semaines. Le toit doit être réparé d'ici là. (Il regarda Tassburg d'un air soucieux.) Vous avez une mine épouvantable. Mon Dieu, pourquoi vous acharnez-vous à mourir dans cette maison ?

— Elle me plaît ! J'entretiens de bonnes relations avec la comtesse

Albina. Elle vient toutes les nuits et la dernière fois elle est même apparue sans son couteau !

— Elle vient toutes les nuits ! s'exclama Petrov en louchant furieusement.

— Oui, toutes les nuits. Elle s'assied au bord de mon lit et me sourit.

— Elle vous sourit. Et elle tranche le cou de Kassougai ? Quelle femme étrange !

— Je partage votre opinion, répondit Tassburg avec sérieux. Je n'ai jamais vu une femme aussi belle !

— Maquillée par Satan !

— Ou bénie par Dieu ! En êtes-vous si sûr, petit père ? (Tassburg simulant un malaise se retint à l'encadrement de la porte.) Je vais m'allonger. Mes jambes ne me portent plus. À plus tard...

— Je prierai pour vous, mon fils !

— Je vous remercie. Cela me réconforte.

Tassburg claqua la porte. Tigran regarda Petrov en soupirant.

— Si c'est Omsk qui doit payer le toit de l'église, dit-il furieux, nous sommes dans de beaux draps ! Nous allons devoir supporter nous-mêmes tous les frais. Ce Gasisouline, je l'étranglerais bien ! Mais nous avons encore besoin de lui. Le camarade ingénieur n'en a plus pour longtemps...

Lorsque Mikhaïl rentra, Natalia était couchée sur le lit, le pistolet posé à côté d'elle sur la couverture. Elle lui sourit et passa son bras autour de ses hanches lorsqu'il s'assit près d'elle.

— J'ai tout entendu, Micha, dit-elle d'une petite voix enfantine. Combien de temps pourrons-nous jouer cette comédie ?

— Aussi longtemps que nous nous aimerons...

— Ai-je dit que je t'aimais ? dit-elle, épouvantée. Quand ai-je affirmé une chose pareille ?

— Tu as dit : « Comme c'est merveilleux que tu sois là ! »

— Je n'ai pas prononcé le mot « amour ».

— Certaines paroles sont pleines d'amour, même si le mot lui-même n'est pas prononcé. On se regarde, Natalia, et le premier tutoiement est un aveu. Comme c'est merveilleux que tu sois là ; c'est la porte du paradis, Natalia !

— Tu parles comme un poète, dit-elle en riant et en s'approchant de lui. Nous ne pouvons quand même pas rester ici éternellement ! Micha, tu dois poursuivre ta route et moi la mienne.

— Nous ne nous quitterons plus, Natalia.

— C'est ce que tu répètes sans cesse, mais tu mens.

— Les grandes pluies d'automne devraient commencer dans trois semaines, mais selon les prévisions météorologiques, il en sera

autrement cette année : l'arrivée de l'hiver va être brutale et ne sera pas précédée de pluie. Un beau matin nous nous réveillerons et il aura neigé !

— C'est ce que tu espères.

— Je scrute le ciel tous les jours et j'implore qu'il s'assombrisse, se couvre et chasse le soleil... qu'il neige et qu'il gèle !

— Et après ?

Elle retira son bras. Une fois encore passa dans son regard l'angoisse d'un animal traqué. Ses yeux brillaient d'un éclat anormal. Une nouvelle crise nerveuse allait survenir et la faire délirer.

Tassburg en fut tout de suite conscient. Il se pencha au-dessus d'elle et la prit dans ses bras, toute tremblante.

— Je l'ai tué, murmura Natalia. Je lui ai tranché la gorge ! J'ai tué Kassougai, Micha, le sang giclait...

— Kassougai n'existe plus ! dit-il d'un air convaincant en la serrant très fort. Il n'y a jamais eu de Kassougai. Ne pense plus qu'à moi, à moi seul !

— Toi, Micha, répéta-t-elle à voix basse. Oui, rien que toi ! Comme c'est bien... Pourvu qu'il neige, Micha ! Cachons-nous sous la neige...

Elle mit longtemps à s'endormir.

Pendant ce temps, le pope parcourait le village pour inciter tous les hommes valides à participer aux réparations du toit de l'église et de sa maison. Il termina sa tournée chez la veuve Anastasia qui avait préparé une merveilleuse kacha accompagnée de blinis à la viande. Tout en mangeant, Tigran fixait « la Maison vide ». De la lumière brillait derrière le rideau.

— Rien de neuf ? demanda le pope, la bouche pleine.

— Rien ; il est toujours vivant. On aperçoit son ombre de temps en temps derrière le rideau.

— Ça sent le rôti.

— Un malade peut avoir faim. Il a plein de viande en conserve, plus toutes nos offrandes...

Tigran soupira et prit encore un blinis, puis il rota un bon coup pour montrer à Anastasia qu'il avait apprécié sa cuisine, ce qui la combla d'aise.

— Et si nous allions nous coucher ? demanda-t-il en retirant sa croix. (Il s'allongea sur le banc placé sous la fenêtre en se frottant les mains.) Qu'en penses-tu, Anastasia Alexeievna ?

— Le petit père est de si bonne humeur, répondit-elle, confuse.

— Oui, oui ! quelle journée ! Allons au lit...

Voilà donc ce que tout le village ignorait : la veuve Anastasia ne se contentait pas de préparer les blinis et la kacha du pope. Mais qui aurait pu lui en tenir rigueur ? C'était une brave petite veuve, plus toute jeune mais gaillarde, et qui connaissait encore les chemins du

plaisir...

Le lendemain matin, alors que Natalia dormait, épuisée par une nuit agitée, Constantin lança des petits cailloux contre les fenêtres closes de « la Maison vide ».

Tassburg passa un manteau et alla à sa rencontre.

— Alors, animal ! dit-il à mi-voix. Une telle quantité de dynamite pour quelques tombes ! À notre retour à Omsk, je te la ferai payer. On la retiendra sur ton salaire !

— Je ne pensais pas que cet idiot de fossoyeur allait y mettre le feu ! bégaya Constantin. Je voulais lui faire une farce...

— C'était une mauvaise farce ! Que viens-tu faire ici ?

— Comment allez-vous, camarade Mikhail Sofronovitch ?

— Très mal ! Mal à la tête, dans le dos, des douleurs dans les jambes, aucun appétit. Je dois couvrir une grippe ! Par moments, j'ai la vue qui se trouble. Espérons que je n'ai pas attrapé une pneumonie ! Que le camarade Pribylov continue à diriger l'équipe. Je prends quelques semaines de repos.

— C'est bien ce que je pensais. (Le visage de Constantin rayonnait de fierté à la pensée du message qu'il allait transmettre. Sofronovitch serait content.) Nous avons déjà averti Batkit que vous étiez très malade...

— Comment ? demanda Tassburg avec rudesse.

— Nous voulons tous vous aider ! Nous avons envoyé un appel d'urgence.

— Oh ! mon Dieu ! dit Tassburg bouleversé. Et alors ? Ils vont venir me chercher en hélicoptère ?

« Pas de doute, pensa-t-il affolé. Ils vont me conduire à l'hôpital le plus proche ; s'ils m'emmènent, Natalia sera seule ! Et alors, c'est sûr... je ne la reverrai jamais... »

— Quand atterrissent-ils ? demanda-t-il brusquement.

— Il n'en est pas question. Les camarades ont eu une autre idée : ils envoient un médecin !

— Un médecin ici ! Et comment ?

— Avec une vieille jeep qui date de la guerre. Un cadeau des Américains.

— On ne peut pas l'empêcher de venir ?

— Pourquoi donc ? Vous êtes très souffrant..., bégaya le malheureux Constantin.

— Je n'ai plus besoin d'un médecin.

— On n'a pas pu trouver de doctoresse !

— Idiot ! Encore un message à Batkit : que le médecin ne se dérange pas.

— Trop tard ! Il est déjà parti.

— Alors renvoyez-le ! Je ne veux pas le voir !

— Nous essaierons de lui faire comprendre, camarade Tassburg...

Constantin, qui avait pensé bien faire, ne comprenait pas pourquoi l'ingénieur en chef se montrait si buté et si ingrat.

— Mais peut-être apporte-t-il des remèdes efficaces... Si c'est les poumons, il ne faut pas négliger...

Tassburg lui tourna le dos, furieux, et rentra en claquant la porte. Le bruit fit apparaître le pope Tigran à la fenêtre de la cuisine d'Anastasia. En entendant les répliques échangées dans le jardin, il avait rapidement abandonné le lit de la veuve.

— Que se passe-t-il, mon fils ? demanda-t-il. Pourquoi ces éclats de voix matinaux ? Vous allez réveiller Anastasia. Elle est malade, la pauvre ! Complètement épuisée...

— Parfait ! Un médecin va venir.

— Un médecin ? Comment cela ? demanda Tigran en se grattant le nez.

— Nous l'avons appelé par radio.

— Ah ! Et d'où vient-il ?

— De Batkit.

— Le vieux D<sup>r</sup> Plachounine Ostap Germanovitch ?

— Je ne sais pas.

— Il y a un seul médecin à Batkit, le D<sup>r</sup> Plachounine ! C'est un vieillard si desséché qu'il est sûrement né sous le règne de Pierre le Grand. Et il se dérange exprès pour Mikhaïl Sofronovitch ?

— Oui, dans une jeep américaine !

— Ça lui ressemble ! Toujours de la provocation ! Mais une fois qu'il sera là, autant qu'on en profite, dit Tigran Rassoulovitch en caressant sa longue barbe. Il va examiner tout le village. Cela fait longtemps que nous n'avons pas été auscultés ; une occasion pareille ne se représentera pas de sitôt.

La journée fut animée.

Tigran Rassoulovitch fit annoncer la nouvelle par deux messagers : le pauvre Gasissouline prêt désormais à rendre tous les services, et Jefim, l'idiot.

— Le D<sup>r</sup> Plachounine arrive, expliquèrent-ils. Tout le monde sera examiné, sans exception ! Tâchez de ne pas vous laver seulement les oreilles, prenez un bain. Le D<sup>r</sup> Plachounine ausculte en détail. Pensez-y ! Ne faites pas honte à Satovka. Le D<sup>r</sup> Plachounine sera là demain, après-demain au plus tard...

Cette nouvelle échauffa les esprits. Jefim et Gasissouline n'avaient pas encore terminé leur tournée que les premiers prévenus apparaissaient chez Petrov pour lui demander de chauffer le plus vite possible le bain de vapeur du village.

Ce n'était pas qu'on aimât se récurer dans les moindres recoins,

mais l'occasion était bonne ! On se demandait d'ailleurs si le D<sup>r</sup> Plachounine irait jusqu'à ausculter l'endroit qui était en général le domaine réservé au seul époux. Nombre de femmes, il faut le dire, s'en réjouissaient déjà...

Petrov fronçait les sourcils en pensant à l'importante dépense de bois que le chauffage des saunas occasionnerait.

— J'ai une proposition à vous faire, dit-il en louchant vers tous ceux qui venaient à lui. Que chacun d'entre vous apporte une brassée de bois et la communauté se charge d'allumer le feu. D'accord ?

On préféra accepter pour éviter les discussions. Le D<sup>r</sup> Plachounine n'arriverait au plus tôt que le lendemain et il trouverait un village aussi propre et frais qu'un bébé. Les habitants de la taïga ne sont quand même pas des sauvages !

Vers midi, le gros poêle du sauna était en marche, laissant échapper les premiers nuages de vapeur, tandis que les dix premiers candidats y faisaient leur entrée. Gasisouline, l'homme à tout faire, distribuait des brosses en chiendent.

L'après-midi, ce fut le tour des femmes. Gasisouline dut céder sa place à la sage-femme Rimma, une forte femme, qui prit la direction des opérations. Elle allait et venait, et savonnait les longues tignasses avec un savon spécial.

Ce jour-là, une odeur de propreté planait sur Satovka.

Après s'être lavé aussi minutieusement, on se sent libéré, content et généreux, on n'a plus envie de battre sa femme ni de donner un coup de pied à son chien... On reste assis, l'âme en paix, trouvant que le monde est beau.

Tigran Rassoulovitch fit hisser un drapeau au fronton de l'église, représentant sur fond blanc la Sainte Vierge entourée de roses.

Le D<sup>r</sup> Plachounine pouvait arriver.

Il apparut le lendemain, vers midi.

Un cavalier, posté en éclaireur sur le seul chemin qui conduisait à Satovka à travers la taïga, fit irruption dans le village, tel un cosaque.

— Il arrive ! s'écria-t-il, le voilà ! C'est bien vrai, il conduit une voiture américaine ! C'est lui !

Tigran fit sonner la misérable cloche en fer en maudissant la pauvreté de sa communauté qui ne pouvait même pas s'offrir une cloche neuve. Il revêtit sa soutane des grands jours, cala la Bible sous son bras et se planta devant l'église : immense, imposant, la barbe dressée. Il était le seul à connaître le D<sup>r</sup> Plachounine pour avoir été le consulter un jour à Batkit.

À l'époque, le docteur avait ausculté le pope et lui avait strictement interdit l'alcool. Tigran n'avait jamais suivi ce conseil.

Le D<sup>r</sup> Plachounine, qui venait pour la première fois, fut content de

sortir de la forêt et d'atteindre la vaste clairière où Satovka se dressait. Il entendit la cloche qui l'accueillait et aperçut devant la première maison toute une famille qui le saluait bien bas : le père, la mère, les trois enfants, la grand-mère, le grand-père, l'arrière-grand-mère, l'arrière-grand-père et l'arrière-arrière-grand-mère qui semblait destinée à vivre éternellement...

Le D<sup>r</sup> Plachounine donna de grands coups de klaxon en suivant l'unique rue de Satovka et s'arrêta devant l'église. Tant qu'il resta assis au volant de sa jeep, il en imposa... Mais aussitôt qu'il en descendit, il perdit une bonne part de son autorité.

Tigran l'avait bien dit, Plachounine était si ridé qu'on l'eût cru centenaire, malgré sa démarche fringante et sa voix puissante qui décourageait toute discussion.

Mais sa taille frappait particulièrement, à mi-chemin entre celle d'un adulte et celle d'un lilliputien : la taille d'un enfant de dix ans.

La situation se corsa lorsque Plachounine se campa devant le pope géant... Une souris regardant le sommet d'un clocher... Mais la souris avait une voix de lion.

— Tu es toujours là ? gronda Plachounine. Avec ton foie d'alcoolique ? Tu as dû soudoyer Dieu pour qu'il t'oublie !

Tigran Rassoulovitch eut un petit sourire gêné. Ses ouailles étaient toutes réunies dans la rue, habillées de leurs vêtements du dimanche, impeccablement propres et prêtes à se laisser ausculter.

— Ne soyez pas déçus, camarades ! Même des nabots comme le D<sup>r</sup> Plachounine sont capables de tonus ; le monde est plein de miracles !

— Si vous pouviez parler plus bas, docteur, dit Tigran avec une douceur surprenante. Dois-je vous rappeler l'obligation du secret professionnel ?

— Où est le malade ? hurla le D<sup>r</sup> Plachounine. Je n'ai pas beaucoup de temps.

— Nous vous attendons tous, docteur.

— Tous ?

Le D<sup>r</sup> Plachounine se retourna pour découvrir l'assemblée. Le village entier attendait respectueusement devant les clôtures ; une petite grand-mère soupirait déjà.

— Impossible, dit-il. Je n'ai qu'un patient ici : l'ingénieur Tassburg ; je remplis mon contrat, un point c'est tout.

— Nous en reparlerons, dit Tigran avec diplomatie. L'ingénieur habite dans une maison hantée.

— Tu es encore saoul ! s'écria Plachounine.

— Vous allez voir, docteur. Venez ! Je vous accompagne et je vais vous raconter cette terrible histoire qui dure depuis cent cinquante ans. Il y a encore quatre jours... (Il se tut.) Je parie que vous n'y



entrerez pas !

— Je parie que si !

— Je vous en prie !

Le Dr Plachounine et le pope descendirent la rue jusqu'à la maison d'Anastasia où les attendait Petrov, le secrétaire du Parti. Ému par la présence d'un médecin au village, il louchait à qui mieux mieux. Le Dr Plachounine s'arrêta, surpris.

— Vous pouvez me voir ? demanda-t-il.

— Mais bien sûr, camarade docteur.

— Droit ? de travers ? en partie ? flou ? coupé ?

— Comme vous êtes, camarade docteur.

— Étonnant ! Avec votre regard, vous devriez voir tout coupé en deux. Dites-moi, pope, vous avez d'autres curiosités à Satovka ?

— Un tas, Ostap Germanovitch ! Presque chacun d'entre nous constitue à sa manière une exception à la normalité...

Il désigna « la Maison vide ». Du dehors, on ne voyait pas que Tassburg et Natalia observaient la rue, postés de chaque côté de la fenêtre.

— Voilà ! Si vous voulez entrer, je vous en prie ! Je ne vous accompagne pas. Il vaut mieux faire sortir le camarade ingénieur.

Au même instant, la jeep du petit docteur subissait un drôle de traitement : Jefim était en train de démonter le volant avec une grande dextérité, car celui de la voiture de Kassougai achetée aux enchères ne lui plaisait pas. Quant à Gasisouline, il avait plongé un tuyau de caoutchouc dans le réservoir, pompait l'essence et la faisait couler dans un grand seau afin d'alimenter la scie à moteur avec laquelle il coupait les planches pour les cercueils.

Le Dr Plachounine n'aurait pas été russe s'il n'avait été, lui aussi, un brin superstitieux. Le pays est trop grand, les forêts, les marais et les steppes trop mystérieux, le ciel trop infini pour que les Russes ne respectent pas les phénomènes divins ou ceux qui dépassent l'entendement.

Qu'il s'agisse de fantômes ou simplement de cette réalité incompréhensible qui fait que des hommes vont dans la Lune et s'y promènent, à chaque moment de la vie, nous sommes confrontés à des situations auxquelles nous ne sommes pas préparés, ni intellectuellement ni psychologiquement.

Même un médecin, quelqu'un d'instruit et de cultivé comme le Dr Plachounine, ne faisait pas exception à la règle. Deux éléments étaient à prendre en considération : d'une part, « la Maison vide » qui recrachait morts, depuis cent cinquante ans, des vivants qui avaient été assez téméraires pour y entrer, malgré toutes les mises en garde ; de l'autre, le froid raisonnement selon lequel de telles histoires ne pouvaient être au XX<sup>e</sup> siècle que des sornettes. Ouvrir la porte et

entrer : voilà ce qui ferait fuir cette comtesse légendaire, dans un fameux éclat de rire.

De la théorie que tout cela ! Le D<sup>r</sup> Plachounine, comme les autres, resta planté devant la maison maudite, l'examinant en détail et se grattant le nez. Mais il est une autre vérité : un courage de lion habite les hommes de petite taille. Le D<sup>r</sup> Plachounine tergiversait. Il fit deux pas dans la direction dangereuse. Le pope joignit les mains et sa voix résonna :

— Cela demande réflexion, mon frère...

Jefim, le fieffé coquin qui venait de mettre le volant de Plachounine en sécurité dans sa remise, ne lui en laissa pas la possibilité. Sautillant dans la rue en tapant des mains, il attira l'attention sur lui.

— Qui est-ce ? demanda le médecin d'un air distrait, voyant bien à qui il avait affaire.

— Notre idiot, docteur, dit Anastasia, qui semblait guérie. Il est inoffensif !

— Que veut-il ?

Le D<sup>r</sup> Plachounine constata avec effarement que le pope Tigran avait bel et bien mobilisé tout le village pour l'auscultation générale. De toutes parts, les paysans, leurs femmes et leurs enfants en habits du dimanche convergeaient vers la maison communale où une queue s'était déjà formée. Quelques drapeaux flottaient même comme pour la célébration de Pâques, car c'est un événement de se faire examiner de la tête aux pieds.

— Le volant a disparu ! s'écria soudain Jefim lorsqu'il aperçut le D<sup>r</sup> Plachounine. Le volant tout entier ! Volé tout simplement ! Quelle idée aussi de laisser une si jolie voiture à l'ombre de l'église ! C'est là qu'il y a le plus de vols !

— Vous appelez ça un idiot, Tigran ? s'écria le D<sup>r</sup> Plachounine de sa voix tonitruante. C'est un sage !

Puis il comprit qu'il s'agissait de son propre volant. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, mais le pope lui dit gentiment :

— Vous voyez ce qu'on y gagne ! Vous avez fait deux pas dans le cercle maudit de la maison et déjà votre volant a disparu. Voilà comment ça commence et on finit la gorge tranchée ! Mais les scientifiques sont les hommes les plus mécréants de la terre.

Le D<sup>r</sup> Plachounine oublia sa mission à Satovka et se précipita vers l'église. Jefim avait dit vrai. Le volant avait disparu et le bouchon du réservoir d'essence était par terre. Plachounine sauta dans la voiture et mit le contact. On entendit un triste hoquet puis plus rien. Le docteur descendit de voiture.

— On m'a volé mon essence ! s'écria-t-il. Quel maudit village de voleurs et de brigands ! Que vais-je faire ?

- Dieu seul le sait, répondit pieusement Tigran qui l'avait suivi.
- Vous pourriez peut-être intercéder pour moi auprès du Tout-Puissant..., suggéra le médecin que la colère rendait presque aphone.
- Certes pas, répondit Tigran respectueusement. Ne comptez pas sur mon aide.
- Comment vais-je rentrer à Batkit ?
- La question primordiale est de savoir comment vous allez pouvoir entrer en contact avec Mikhaïl Sofronovitch et procéder ensuite à l'auscultation générale...
- Je vais donner à chaque paysan une cuillerée d'huile de ricin.
- Parfait ! Paracelse disait déjà que l'intestin est le siège des maladies !

Le D<sup>r</sup> Plachounine regarda le pope froidement :

- Comment connaissez-vous Paracelse ?
- Vous me croyez sans doute illettré ? répliqua Tigran, outré. Les esprits les plus éclairés servent Dieu. Depuis que je sais lire, j'ai passé quarante hivers dans la taïga. On enregistre un certain nombre de connaissances lorsqu'on n'a rien d'autre à faire que de lire sept mois par an ! Bon, alors, docteur ? Par quoi commence-t-on ?
- Par ma mission officielle, bien sûr. Par Tassburg ! Retournons à votre fameuse maison maudite ! Qui sait, c'est peut-être la comtesse Albina qui a volé mon essence ?
- Ne cherchez pas à comprendre l'inexplicable ! cita Tigran. Allons-y ! Je m'occuperai de la voiture plus tard.

Ils retournèrent vers la maison d'Anastasia et s'arrêtèrent dans le jardin. Le D<sup>r</sup> Plachounine hésitait à poursuivre. Bon sang ! il n'était pas russe pour rien...

— Camarade Tassburg ! hurla soudain le docteur avec une telle force que même le géant Tigran sursauta. Mikhaïl Sofronovitch, si vous m'entendez encore, sortez ! J'ai reçu l'ordre de vous soigner. J'ai amené tous les médicaments, vous m'entendez ?

Tout resta silencieux. Aussi silencieux qu'avant l'orage, lorsque le vent lui-même retient son souffle et que les feuilles des arbres demeurent immobiles.

Allait-il répondre ou était-il déjà mort ? Avec une mine comme la sienne, on ne pouvait survivre longtemps ! Il n'avait même plus la force de se tenir debout et devait s'agripper à l'encadrement de la porte. Quelle tristesse !

L'angoisse fut à son comble lorsque Gasisouline, qui s'était joint au groupe, demanda bien poliment comme à son habitude :

— Doit-on préparer un autre cercueil ?

Il avait déjà caché l'essence du D<sup>r</sup> Plachounine dans son atelier.

Natalia et Tassburg se regardaient. Elle le tenait enlacé et lui embrassait la nuque, prise de peur.

— Tu crois qu'il va entrer ? murmura-t-elle.

— Je ne sais pas.

— Il a de ces yeux ! Tu vas le... tuer ?

— C'est un médecin, Natalia. Et nous en avons besoin. Tu n'es pas encore guérie. Il faut que j'obtienne des médicaments d'une manière ou d'une autre. Tu vois, il hésite. Tigran a dû lui raconter toute l'histoire de la maison. Je te l'ai toujours dit, nous sommes en sécurité ici. C'est notre paradis...

Il fut interrompu par la voix tonitruante du docteur et réfléchit.

— J'y vais..., dit-il enfin.

— Et après ? Mikhail, ne fais pas ça.

— Tu préfères qu'il entre ?

— Ne réponds pas, tout simplement...

— Ils vont me croire mort. Gasisouline attend déjà la commande du cercueil. Je dois y aller...

Il attira Natalia et passa ses doigts dans ses cheveux défaits, puis il l'embrassa. Elle se laissa faire, blottie contre lui.

— Je t'aime, dit-il à voix basse. Mon Dieu, comme je t'aime. C'est un amour inexplicable et qui le sera toujours. Un amour tombé du ciel qui nous enveloppe comme un manteau d'étoiles. Natacha...

— Micha !

Ils restèrent ainsi un moment enlacés, ressentant la présence de l'autre dans une commune plénitude. Ils n'étaient plus qu'un, ils s'appartenaient l'un l'autre et le savaient.

— Va, maintenant, dit enfin Natalia. Et s'ils veulent te faire du mal, je les descends tous d'ici, un à un.

Il acquiesça, embrassa encore une fois ses grands yeux qui le regardaient avec tant de confiance et d'amour, et marcha d'un pas décidé.

Lorsqu'il ouvrit la porte, Jefim poussa un cri strident.

Tassburg avait bien préparé son coup. Il avait l'air de son propre fantôme, blême et chancelant.

Tigran fit aussitôt un signe de croix et Anastasia, la pieuse veuve dont les blinis et l'épaisse kacha avaient les faveurs du pape, se couvrit la tête avec son tablier. On entendait les cris de Petrov qui organisait la file d'attente pour l'auscultation, près de la maison communale.

Le Dr Plachounine observait son malade avec l'intérêt d'un médecin qui cherche à se faire une idée de l'état du patient.

— Pas d'effort, mon ami, dit le médecin à Tassburg qui chancelait dangereusement. Doucement, prenez votre temps ! Nous allons tout de suite vous allonger sur ce banc. Quel entêté ! Pourquoi rester dans cette maison ? Tigran Rassoulovitch, aidez-le !

Tassburg, soutenu par Tigran, fut conduit dans le jardin d'Anastasia

et allongé sur le banc. Le D<sup>r</sup> Plachounine commença par examiner les pupilles de Tassburg, puis il sortit de sa serviette son stéthoscope et son tensiomètre ; Tigran remonta la chemise de Tassburg et le D<sup>r</sup> Plachounine fut étonné qu'un homme aussi musclé puisse être dans un tel état de faiblesse.

Il procéda ensuite à l'auscultation. Vivant depuis plus de cinquante ans en Sibérie, il avait acquis une opinion un peu particulière de son art, étant habitué à des malades qui considèrent un coup de pied dans le derrière comme un remède, pourvu qu'il soit administré par le médecin. Mesurer la tension, écouter le cœur et les poumons, tâter le pouls, faire résonner la cage thoracique, autant d'opérations propres à la science européenne qui permettent en fait au médecin de prendre le temps de réfléchir. Il posa par ailleurs quelques questions clés susceptibles de lui révéler les causes de la maladie.

Mais chez Tassburg, tout cela fut inutile. La tension était normale, les battements de cœur réguliers, l'examen des poumons ne révélait aucune inflammation, le ventre et le bas-ventre étaient souples, le foie n'était pas gros, la digestion se faisait bien et l'ouïe était parfaite... De quoi désespérer !

Et pourtant cet homme était malade, on le voyait bien ! Il pouvait à peine marcher ; une faiblesse incompréhensible frappait son corps, le vidait littéralement ; ses muscles, qui paraissaient d'acier, étaient mous, et tout cela avec une tension normale et un pouls d'une régularité surprenante.

Le D<sup>r</sup> Plachounine s'arrêta un moment avec son stéthoscope sur la poitrine de Tassburg et réfléchit. « Surtout ne montrer aucune perplexité. Ce vaurien de pope me surveille ! Je dois donner l'impression d'avoir découvert une maladie grave et quasiment inconnue, une maladie que ne connaissent que dix médecins au monde, moi y compris ! En Europe, cette maladie est déjà depuis longtemps à la mode ; on peut même ouvrir des cliniques exprès pour la soigner et gagner un argent fou ! »

— Mon ami, commença-t-il avec circonspection, mon cher Mikhaïl Sofronovitch, votre cas est absolument académique...

— Oh ! mon Dieu ! dit Anastasia effrayée, ce qui réjouit Plachounine.

Le terme « académique » ne voulait strictement rien dire, mais il faisait sérieux.

Tassburg était couché sur le dos, retenant sa respiration, et il laissa Anastasia lui poser avec sollicitude un linge humide sur la poitrine. Ce traitement appliqué à son défunt époux – un linge froid, suivi d'un linge chaud – l'avait toujours ragaillard.

— Arrêtez ces bêtises ! gronda le D<sup>r</sup> Plachounine. Seuls les médicaments prescrits dans les cliniques de Moscou ou de Leningrad

peuvent guérir une telle maladie.

— Et vous les avez à Batkit ? demanda Tigran sans trop y croire.

— Nous vivons dans un pays qui est à la pointe du progrès ! s'écria Plachounine. On trouve de bons médicaments dans toute la Russie, à Batkit comme ailleurs. Que crois-tu donc, imposteur ! Tout le pays est approvisionné de la même manière, imagine-toi !

— Soit, répondit Tigran sans conviction. De quoi souffre le camarade ingénieur ?

Cette question mit le Dr Plachounine hors de lui, car il ne lui trouvait toujours pas de réponse.

— Sortez tous ! s'écria-t-il. Une auscultation délicate va maintenant avoir lieu. Toi aussi, saint homme ! Imaginez-vous que le secret médical puisse être bafoué de la sorte ? Allez, éloignez-vous ! Toi aussi, Anastasia. Nous devons être seuls, le patient et moi.

Ils obéirent et gagnèrent la rue de l'autre côté de la clôture. Gasisouline ne tenait plus en place.

— En tout cas, il a vraiment l'air de quelqu'un qu'on va bientôt enterrer, assura Jefim.

— Enfants de putain ! marmonna Tigran. Vous ne pensez qu'au profit. Il vous sort totalement de l'esprit qu'un pauvre homme est en train de souffrir. Est-ce là le fruit de vingt ans de prêche ?

Cependant, le Dr Plachounine s'était installé à côté de son patient, les deux mains sur son corps musclé : deux mains petites et belles, presque graciles, pigmentées de taches de vieillesse.

— Vous avez déjà eu la malaria ? demanda le docteur gentiment.

— Non, docteur, répondit Mikhail, inquiet.

— La fièvre jaune ?

— Non.

— Le scorbut ?

— Non plus.

— La maladie du sommeil ?

— Non... sauf pendant les heures de bureau, dit Tassburg avec un sourire gêné.

Le Dr Plachounine garda son sérieux et tapota la poitrine de Tassburg.

— Et si c'était une blennorragie ?

— Oh ! docteur...

— Vous n'êtes ni alcoolique ni rhumatisant, il n'est pas question de maladie de Parkinson, vous avez une ossature de champion de boxe et une musculature d'athlète. Vous êtes le genre d'homme à traverser la taïga droit devant vous en renversant les obstacles et pourtant vous chanceliez comme un vieillard mourant. Tassburg, vous êtes le meilleur simulateur que j'aie jamais rencontré.

— Il faut le prouver, docteur, répondit Mikhail.

— Vous y tenez ? À cause de vous, j'ai roulé pendant trois jours dans cette taïga désertique. À cause de vous, je me suis fait voler mon volant et mon essence. À cause de vous, je suis coincé dans ce patelin de malheur sans savoir comment rentrer à Batkit. Avec une charrette, il faut dix jours ! Il reste l'hélicoptère que vous pourriez appeler s'il y en a un de disponible.

— On peut toujours le faire venir d'Omsk...

— C'est déjà ça. (Le Dr Plachounine se pencha sur Tassburg et lui tapota encore la poitrine. Il fallait qu'il se décide ; les autres attendaient dehors le verdict.) Avouez, Mikhaïl Sofronovitch ! À quoi rime cette comédie ? Qu'avez-vous ? Pourquoi voulez-vous à tout prix passer l'hiver dans ce trou perdu ? Car enfin, c'est bien de cela qu'il s'agit, n'est-ce pas ?

— Vous êtes un médecin formidable. Votre diagnostic est exact, dit Tassburg à voix basse.

— On ne me trompe pas si facilement, Mikhaïl Sofronovitch ! Certes, je peux faire des erreurs de diagnostic, mais lorsque quelqu'un est en bonne santé, je m'en rends compte, vous pouvez me croire.

— Vraiment ?

— Je vais vous faire passer pour malade aux yeux des autres... n'est-ce pas une preuve ?

Tassburg respira.

— J'ai besoin de toute urgence d'un remède efficace contre un choc nerveux combiné à de la fièvre, d'un calmant pour des nerfs à bout.

— Mon ami, vos nerfs sont d'acier.

— Docteur, existe-t-il de tels remèdes ?

— Bien sûr, en psychiatrie. Mais vous n'êtes pas... Je n'ai pas ce genre de médicaments sur moi. Pour quoi faire d'ailleurs ? Dans la taïga, les fous sont vénérés comme des saints ; ceux de Batkit, on les envoie à Omsk dans des instituts spécialisés. Quant aux habitants de la forêt qui ont un cas de ce genre dans leur famille, ils ne font appel ni à moi ni au spécialiste, mais s'arrangent pour que leur cher parent ait un accident au bon moment.

— Dans ce cas, vous ne m'êtes d'aucune utilité. J'ai besoin de ce médicament.

— Pour qui donc, que diable ?

— Restons-en là : justement, pour le diable !

— Vous me cachez quelque chose...

— Vous avez deviné !

— Et vous ne voulez pas me le révéler non plus ?

— Pas encore...

— Quelqu'un se cache dans la maison que la comtesse Albina est censée hanter depuis cent cinquante ans.

— Oui.

— Vous exigez beaucoup de moi, Mikhaïl Sofronovitch. Vous en rendez-vous compte ?

— Oui, Ostap Germanovitch, mais j'ai confiance en vous. Si pourtant vous veniez à me tromper, je vous tuerais !

— Je comprends. (Le D<sup>r</sup> Plachounine fit semblant d'avoir découvert quelque chose et se pencha sur Tassburg. Derrière la barrière, Gasisouline se frottait déjà les mains.) Je n'ai sur moi que des ampoules de calcium qui ont toujours un effet apaisant en cas de choc, quelques tubes de somnifères, des comprimés contre les douleurs nerveuses et des gouttes pour la circulation. Et bien sûr, mon matériel chirurgical, mais il ne peut pas vous servir.

— Non, mais tout le reste, oui.

— Je vais vous donner des quantités suffisantes. Vous savez faire les piqûres ? Le calcium s'injecte par intraveineuse, très lentement et prudemment.

— Je sais. J'ai vu faire un jeune médecin.

— Vous en sentez-vous capable ?

— Il faut que j'essaie. Nous avons suivi un cours de secourisme avant de partir dans la taïga. Je me débrouillerai.

— Une bulle d'air et c'est l'embolie...

— Je ferai attention, docteur. C'est comme s'il y allait de ma propre vie.

— Alors il s'agit d'une femme ! Mes compliments pour la cachette, dit Plachounine en regardant la maison. Personne n'ose y entrer. Mais comment comptez-vous en sortir ?

— L'hiver sera long, Ostap Germanovitch !

— Mais le printemps reviendra un jour.

Le D<sup>r</sup> Plachounine prit les médicaments dans sa mallette tandis que Gasisouline s'arrachait les cheveux.

— Il a vraiment l'intention de le guérir, bredouilla le menuisier. Personne ne pense à mon avenir. Les affaires étaient pourtant en plein essor...

— Quand saurai-je qui est la malade ? demanda Plachounine en enveloppant les médicaments dans un sac en plastique. (Il ajouta une seringue et dix aiguilles stériles.) La verrai-je un jour ?

— Peut-être. Vous comptez rester longtemps à Satovka ?

— Je ne sais pas encore. Tigran, le plus grand vaurien que Dieu ait jamais pris à son service, a organisé une consultation générale. Il a voulu se venger parce que je lui ai interdit de se saouler il y a trois ans. Les gens vont être étonnés. Je vais la faire, cette visite médicale, mais ils vont voir comment ! Ils ne sont pas près de m'oublier !

— Qu'avez-vous en tête, docteur ?

— J'ai un clystère et je me propose de l'utiliser sur chacun de ceux qui vont défiler. Croyez-moi, ils ne se prétendront pas malades de



siôt.

— Je veux bien vous croire, dit Tassburg en souriant. J'aimerais bien devenir votre ami, Ostap Germanovitch !

— Nous le sommes déjà, jeune homme ! dit Plachounine en fronçant les sourcils comme font souvent les hommes lorsqu'une situation les intimide. Votre malade doit être bien belle, hein ?

— Comme un flocon de neige doué d'une âme.

— Et d'où vient-elle ? Comment est-elle arrivée ici ? Ne me dites surtout pas qu'elle est tombée du ciel comme un flocon de neige, sinon je fais usage de mon clystère !

— Je vais vous décevoir. Elle est vraiment tombée du ciel après avoir fui à pied à travers la taïga !

— Après avoir fui ?

— Un homme l'avait achetée à ses parents suivant la vieille coutume iakoute. Lorsqu'il est venu la chercher, elle s'est sauvée. Elle s'est arrêtée ici, elle n'avait pas la force d'aller plus loin.

— Dans ce cas je vais vous donner également des vitamines, dit Plachounine. Mais vous vous rendez bien compte de ce que vous faites ? Malgré toutes les révolutions, la taïga conserve ses lois archaïques.

— Je sais, Ostap Germanovitch, mais je possède l'antique vertu des Russes : je suis patient et je sais que le temps travaille pour nous. Et, avant tout, j'ai confiance dans l'hiver.

Il se leva et Plachounine fit mine de le soutenir.

— Vous me faites une attestation de maladie et me mettez en arrêt de travail ?

— Pas question, on viendrait vous chercher par hélicoptère !

— Je suis intransportable.

— Ça n'existe pas ; de nos jours tout le monde est transportable par hélicoptère. Non, j'ai un autre plan. Je vais dire que vous souffrez d'un accès de paludisme et que vous avez besoin de repos. D'ici votre guérison, la neige sera tombée, et personne ne se souciera plus de Satovka.

— C'est génial, docteur Plachounine !

— Je suis curieux : j'aimerais voir votre petit flocon de neige. Mais il faudrait que je vienne chez vous !

— Oui, et c'est impossible.

— La nuit ! Par la porte de derrière !

— Quelqu'un y est posté en permanence. Depuis que j'habite ici, on s'attend aux histoires de fantômes les plus extravagantes.

— Je vais bien trouver un moyen. (Plachounine soutint Tassburg jusqu'au seuil du cercle infernal. L'ingénieur parcourut le reste du chemin en chancelant.) Je vais vous rejoindre sous les traits de la comtesse Albina !

— La comtesse était belle et très grande, docteur !  
— Merci ! En cent cinquante ans on peut se ratatiner.  
— Essayez d'agir avec courage ! Entrez avec moi sans autre forme de procès.

— On va s'attendre à ce que je ressorte mort !

— Vous sortirez de la maison en vol plané, Ostap Germanovitch, mais en douceur... Mon coup de pied sera mesuré ! Nous vous passerons le visage à la peinture rouge et ainsi vous aurez gagné sur tous les tableaux : vous passerez pour un héros et vous serez le premier, à part moi – mais moi je semble jouir d'un traitement de faveur auprès de la comtesse – à ressortir vivant. Sanglant certes, mais vivant !

— La comtesse Albina m'a choisi comme médecin, dit Plachounine avec un petit sourire gêné. Quelles fichues canailles nous sommes, Mikhaïl ! Enfin, c'est amusant ! Malgré les ans, le goût de la plaisanterie reste ancré profondément en nous.

Le Dr Plachounine attendit que Tassburg ait disparu derrière la lourde porte de bois pour regagner le banc. Il rangea ses instruments dans sa trousse et quitta le jardin d'Anastasia.

Plus de la moitié du village s'était groupée sur la route.

— Va-t-il mourir ? demanda Gasisouline de sa petite voix perçante.

— Tais-toi, vautour ! gronda Tigran Rassoulovitch. Il est très mal, docteur ?

— Il en a au moins pour un mois à se remettre, répondit Plachounine.

— Et après ? demanda Petrov, le secrétaire du Parti. (Il était mécontent de voir ses plans bouleversés. La plupart des villageois qui auraient dû se trouver dans la salle de réunion ou au bain de vapeur étaient massés devant la maison d'Anastasia.) Et après ?

— Une fièvre qui traîne, c'est très fatigant.

— Une évolution normale, en somme ? Rien de mystique là-dedans ? s'inquiéta Tigran.

— Non. Cette fois la comtesse Albina n'y est pour rien. (Le Dr Plachounine regarda autour de lui. Malgré sa petite taille on l'écoutait avec beaucoup de considération.) J'irai le voir demain.

— Dans la maison ? demanda Jefim de sa voix de crécelle.

— Dans la maison !

— Il faut quand même un cercueil, alors ! conclut Gasisouline satisfait. Je vous remercie, camarade médecin. Avec votre taille, une caisse d'enfant suffira !

Le Dr Plachounine ne répondit pas, mais il décida d'administrer au fossoyeur un lavement dont il se souviendrait longtemps...

Camarades, ne vous mettez pas les médecins à dos ! Un prêtre vous promet l'enfer, un médecin l'a à portée de la main !

L'hiver approchait, le feuillage des arbres était encore mordoré, mais le vent qui soufflait du nord et de l'est était déjà plus froid.

Lorsque Tassburg était revenu de son entrevue avec le Dr Plachounine, Natalia s'était jetée à son cou et avait pleuré de joie.

— Fais-moi ce que tu veux, lui avait-elle dit ensuite lorsqu'il lui avait ligaturé le bras après avoir préparé la piqûre de calcium. Même si je dois en mourir, ce sera dans tes bras. Et de toi, tout me rend heureuse.

Il injecta le calcium très lentement après s'être assuré que l'aiguille avait bien pénétré dans la veine. Il n'avait pas hésité une seconde, bien que la peur lui serrât la gorge. La première intraveineuse de sa vie...

Le Dr Plachounine lui avait tout réexpliqué en détail.

— Tu as chaud, ma chérie ? demanda Mikhail pendant qu'il injectait le calcium.

— Un peu, mais pas trop...

— Si une vague de chaleur t'envahissait, dis-le-moi aussitôt...

Elle acquiesça et ferma les yeux. La seringue se vida. Tassburg retira l'aiguille d'un coup sec et appuya un coton à l'endroit de la piqûre.

— Maintenant les gouttes pour la circulation, dit-il, et puis tu vas t'allonger et dormir. Dans quelques jours, tu auras à nouveau envie de rire.

Elle absorba le remède, se déshabilla dans la chambre voisine, enfila un pyjama de Tassburg et se coucha. Il la borda, l'embrassa sur le front et voulut quitter la pièce, mais elle le retint par la main.

— Reste, dit-elle d'une voix enfantine, reste, s'il te plaît...

— Il faut dormir Natalia.

— Tu sais que je m'endors mieux en te tenant la main, Micha. Laisse-moi ta main. J'ai besoin de te sentir près de moi. Ne me laisse pas, Micha ! Ne me quitte jamais...

C'était la première fois qu'elle se faisait si tendre. Il était ému et embrassa ses paupières frémissantes ; il lui tint la main comme à un enfant malade jusqu'à ce que sa respiration se calme et que les médicaments agissent. Elle se détendit peu à peu et sombra dans un sommeil réparateur.

Un peu plus tard, il retira prudemment sa main et se libéra de son étreinte. Il sortit sur la pointe des pieds, laissa la porte ouverte et s'assit près du feu.

Des éclats de voix lui parvenaient de la rue.

Le D<sup>r</sup> Plachounine avait entrepris sa « consultation générale » dans la salle de réunion et administrait ses lavements d'eau savonneuse. Gasisouline avait été chargé de faire bouillir le mélange sans savoir qu'il aurait droit à une double ration. Tigran, sur le pas de la porte, encourageait tous ceux qui entraient et consolait ceux qui sortaient, blêmes, verts parfois, en se tenant le ventre.

— Dieu aime les corps sains ! s'exclamait-il. Le plus important, c'est la propreté interne !

Après avoir subi le traitement, les villageois rentraient vite chez eux et n'avaient cure des pieuses paroles.

La nuit était déjà tombée et la moitié du village, ayant subi ce traitement de choc, gisait éteintée au fond de son lit lorsqu'on frappa à la porte de la maison hantée. Mikhaïl ouvrit aussitôt et le D<sup>r</sup> Plachounine se faufila à l'intérieur, sans être vu de personne.

— Quelle journée ! dit-il à voix basse, car Tassburg avait mis un doigt sur ses lèvres. A-t-on fait ses études de médecine pour en arriver là ? Mikhaïl Sofronovitch, j'ai envie d'une vodka, vous en avez ?

— Une caisse pleine !

— Je pourrais la vider ! Où est votre petit flocon de neige ?

— À côté. Elle dort à poings fermés. Vos remèdes sont excellents.

— Je veux la voir. Vous me l'avez promis...

— Je vous en prie.

Ils pénétrèrent sans bruit dans la pièce voisine et Tassburg éclaira Natalia avec une petite lampe de poche.

Adossé au bois du lit, les mains dans les poches, le D<sup>r</sup> Plachounine regarda longuement la jeune fille sans dire un mot. Si longtemps même que Tassburg s'impatienta et éteignit la lampe. Le D<sup>r</sup> Plachounine hocha la tête et retourna à pas de loup dans la salle de séjour. Il s'assit sur le banc, s'attabla et, portant la bouteille de vodka à ses lèvres, en but une grande rasade.

— Elle est vraiment tombée du ciel, Mikhaïl, dit-il en regardant Tassburg d'un air paternel. Si vous décevez cette jeune fille, soyez envoyé à tous les diables ! Vous avez raison : c'est parfois bon de perdre la tête pour quelqu'un...

Ils passèrent encore plus d'une heure ensemble. Tassburg raconta toute l'histoire au médecin, y compris la mort tragique de Kassougai. La quantité d'alcool que le petit docteur pouvait ingurgiter était étonnante. Il vida la bouteille de vodka comme s'il se fût agi de lait. Puis il loucha sur la caisse qui contenait les autres bouteilles et allongea les jambes.

— C'est de la bonne vodka, dit-il en connaisseur. De la distillerie d'État ! Seigneur, quand je pense à ce que j'ai pu boire chez les paysans ! Le nombre plutôt restreint des aveugles et des idiots en

Russie prouve la résistance de notre peuple ! Ces cochons distillent n'importe quoi, bien que ce soit défendu et gravement puni... Mais qui peut les condamner étant donné que les fonctionnaires eux-mêmes ont un alambic dans leur cave ?

Il regardait la caisse ouverte avec tant d'insistance que Tassburg ne put s'empêcher de sourire.

— Allez, sortez-en une autre ! finit-il par dire. N'oubliez pas, Ostap Germanovitch, que vous devez quitter cette maison sans être vu !

— Ne vous inquiétez pas. Après la deuxième bouteille, je serai encore capable de marcher droit. C'est toujours la même histoire ! Sous prétexte que nous sommes petits, vous les géants, vous nous prenez pour de vulgaires insectes. Vous oubliez que par rapport à l'homme, une fourmi accomplit des tâches dix fois plus pénibles. Et considérez la hauteur d'un saut de puce comparé à sa taille. L'homme peut-il en faire autant ? Et vous ne me croyez même pas capable de boire une seconde bouteille de vodka !

— Vous allez l'avoir, docteur.

— Donnez !

— Mais avant que vous tombiez...

— Mais que diable ! je ne vais pas tomber...

— Nous devons parler de la santé de Natalia Nikolaievna.

— Sa nervosité va se calmer et dans quelques jours elle aura retrouvé son état normal. (Le Dr Plachounine se frottait les mains nerveusement en attendant la bouteille.) Rendez-vous compte de ce que cela représente pour elle : elle a tué un homme ; même en état de légitime défense, à sa place j'en ferais moi aussi une maladie ! Vous êtes sadique, Tassburg ! Vous me montrez la bouteille sans aller la chercher...

— Tout de suite !

— C'est un mot de trop ! La bouteille devrait être depuis longtemps sur la table.

— Vous êtes alcoolique, docteur Plachounine ?

— Toujours les grands mots ! Vous vous imaginez ce que cela représente de passer toute sa vie à Batkit ?

— Non.

— Et vous osez me demander pourquoi je bois ?

— Personne ne vous retient à Batkit, Ostap Germanovitch !

— C'est vous qui le dites ! J'ai été nommé par les Services sanitaires. En 1932, un fonctionnaire moscovite a eu l'idée de m'envoyer au bord de la Tugunska pierreuse. À cette époque, Batkit était si petite qu'en crachant au centre ville on pouvait atteindre les faubourgs ! Mais le développement de Batkit était inscrit au Plan. Elle devait devenir une plaque tournante pour l'embarquement du bois, des minerais, des fourrures, d'où la nécessité d'avoir un médecin !

Point crucial ! À mon arrivée, j'ai tout de suite eu fort à faire ! Il y avait exactement soixante-quatre habitants dont une seule femme ! Quarante-neuf des soixante-trois hommes avaient attrapé une maladie vénérienne de même origine et ceux qui étaient restés bien portants le devaient uniquement à leur âge trop avancé pour aller rendre visite à la coupable. Je ne suis malheureusement pas arrivé à faire évacuer la putain qui fut poignardée par un jaloux dix jours après mon arrivée. Dire qu'ils trouvaient encore le moyen d'être jaloux !... Depuis lors je n'ai pas quitté Batkit qui est devenue, comme prévu, une petite ville. Mais son développement s'est fait à mes dépens. Je n'ai jamais reçu de réponse à ma demande de transfert. A-t-elle seulement été enregistrée ? J'ai été personnellement à Omsk, le chef-lieu de district, et vous savez ce que m'a répondu un petit blanc-bec de fonctionnaire ? « Camarade docteur, à Batkit vous êtes une personne respectée. Qu'advierait-il de vous à Sverdlovsk, par exemple ? » J'avais envie de lui cracher au visage et je suis rentré à Batkit. C'était il y a sept ans. Depuis je n'ai eu aucune nouvelle. Tassburg, la bouteille !

Mikhaïl alla la chercher dans la caisse, la déboucha et la tendit au Dr Plachounine qui la porta à ses lèvres et but les yeux fermés.

— Plachounine ! supplia Tassburg.

Le petit docteur laissa tomber la bouteille qu'il avait vidée à moitié, d'un trait.

— Vous ne savez pas ce que cela signifie, poursuivit-il d'une voix très douce qui contrastait avec son ton habituel, d'avoir en face de soi quelqu'un qui vous écoute et qui est assez intelligent pour vous comprendre. Une bouteille de vodka à la main, qu'on peut caresser comme une jambe de femme. Vous savez quand j'ai eu une femme pour la dernière fois ?

— Je ne suis pas votre confesseur, Ostap Germanovitch !

— Pas loin !

— En fait, je voulais vous demander conseil...

— À moi ? Je ne peux que vous donner des médicaments ; et encore seulement ceux qui ont supporté le long voyage de Batkit !

— Que va devenir Natalia ?

Tassburg, d'un tempérament pourtant optimiste, paraissait de plus en plus sombre.

— C'est à moi que vous le demandez ?

— Elle ne peut pas rester ici jusqu'à la fin de ses jours, à jouer au fantôme. Il faut bien qu'elle refasse surface un jour ou l'autre ! Et moi je vais bien être obligé de partir avec l'équipe ! D'après les derniers renseignements fournis par les géologues, il reste peu de chances de trouver du gaz naturel dans la région. Les rapports géophysiques établis en laboratoire comportent une part d'erreur ; cela veut donc

dire...

— Partir d'ici !

— Oui, et je ne peux pas laisser Natalia.

— Emmenez-la.

— Elle surgirait soudain, comme ça, au milieu du village ! Pensez à la prime promise par Kassougai : mille roubles ! Cette petite fortune leur monte à la tête. (Tassburg prit la bouteille des mains du D<sup>r</sup> Plachounine et en but une gorgée.) Si Natalia réapparaît, tout le monde saura aussitôt à quoi s'en tenir et les chasseurs de prime s'en donneront à cœur joie !

— L'être humain est bien vil ! dit Plachounine en reprenant la bouteille à Tassburg. Il vendrait son âme pour quelques espèces sonnantes. Que faire ? Natalia est une étoile tombée du ciel, mais on ne peut tout de même pas la cacher dans sa poche comme une pierre précieuse.

— Emmenez Natalia, docteur, dit Tassburg.

— Avec moi, à Batkit ? demanda Plachounine, troublé. Et qu'en ferais-je ?

— Vous la garderez en m'attendant. Cela vous prouve la confiance que j'ai en vous.

— Très honoré ! Mais enfin, Mikhaïl Sofronovitch, que fera-t-elle chez moi ?

— Elle peut tenir votre maison, vous aider dans votre travail, elle peut se rendre utile de bien des manières ; et, lorsque mon contrat sera terminé, je viens la chercher et je l'emmène à Omsk pour l'épouser.

— Vous en avez pour longtemps ?

— Encore deux ans.

— Et vous croyez qu'une aussi jolie fille que Natalia restera là à vous attendre sans se poser de questions ? Va-t-il revenir ? Se souvient-il de moi encore ou rencontrera-t-il d'autres Natalia dans les solitudes de la taïga ? Je vous assure qu'il y en a ! Elle ne voudrait d'ailleurs sûrement pas venir avec moi à Batkit.

— Ce serait pourtant la meilleure solution à tous points de vue.

— C'est vous qui le dites, Mikhaïl Sofronovitch ! Mais moi j'imagine tout à fait la réponse de Natalia : « Je te suivrai dans la taïga, n'importe où ! Même si nous devons vivre dans une caverne... pourvu que ce soit avec toi ! »

— Elle me l'a déjà dit...

— Vous n'allez pas m'apprendre à connaître les femmes ! Que voulez-vous de plus, Tassburg ?

— Je veux que Natalia soit en sécurité. Je ne peux pas la lui assurer à travers ces immenses étendues.

— Et moi, le puis-je davantage à Batkit ? Peut-être serai-je mort

avant deux ans. En plus, à Batkit, les hommes vont courir après Natalia. Mikhail, je ne peux rien vous garantir, et c'est justement ce que vous exigez de moi !

Ils discutèrent encore pendant une heure. Le Dr Plachounine eut le cran d'entamer une troisième bouteille de vodka, mais ne parvint pas à la terminer.

— Nous reparlerons de Natalia, chuchota-t-il lorsque Tassburg le reconduisit à la porte de derrière. Pour le moment, je ne peux pas quitter ce maudit patelin. On m'a volé mon essence et mon volant. Deux éléments de base pour rouler ! Mais j'éclaircirai cela demain. Bonne nuit !

Il regarda autour de lui, puis disparut en courant entre les arbres fruitiers du jardin d'Anastasia.

Le lendemain matin, la deuxième moitié du village se rendit à la consultation. Pour échapper aux épreuves de la veille, chaque paysan s'était muni d'un cadeau pour le « bon docteur », espérant le persuader avec un pain au raisin, une saucisse sèche ou une livre de viande fumée qu'un nouveau lavement n'était pas indispensable.

Plachounine laissa les cadeaux s'entasser, remercia mais administra quand même son traitement à chaque patient.

— On continue demain, annonça-t-il à Petrov. Il est recommandé d'avoir l'intestin dégagé pour se soumettre à un examen complet.

— Un examen complet ? bredouilla Petrov. Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce qui nous attend encore ?

— J'ai été appelé ici, je fais mon devoir.

— Au chevet de l'ingénieur malade..., murmura Petrov timidement.

— Son cas est clair, il a contracté une fièvre rare. Mais il n'en est pas de même ici. Je vais devoir me servir de mes instruments...

— Des instruments ?

— J'en ai apporté toute une valise !

— Toute une valise...

Petrov quitta la salle de réunion et bouscula Tigran dans le couloir. Il devait se rendre aux bains de vapeur où les femmes attendaient leur tour.

— Eh bien, demanda Tigran en caressant sa longue barbe noire, mon idée n'était-elle pas bonne ?

Le pope pouvait se permettre de plastronner, certain d'échapper au clystère. Le Dr Plachounine n'oserait jamais... À un saint homme !

— Il a amené une valise pleine d'instruments avec lesquels il veut nous examiner, bégaya Petrov. Que faire ? Il nous ravage les entrailles et appelle ça un contrôle sanitaire officiel.

— Je suis préoccupé, moi aussi, dit Tigran en retenant son souffle.

Un cri étouffé venait de retentir dans la salle d'auscultation. C'était



le petit grand-père Vassoutinski qui n'avait jamais été malade de sa vie et que le D<sup>r</sup> Plachounine était en train, à son grand émoi, d'examiner en détail.

— La prostate ! s'écria le médecin, satisfait. À ton âge, c'est une auscultation indispensable. Comment va l'élimination de l'urine ?

— Hein ? demanda le grand-père, sidéré.

— Est-ce que tout fonctionne bien ?

— Difficilement...

— C'est bien ça ! Penche-toi !

Vassoutinski poussa quelques gémissements lorsque l'auscultation commença, car l'endroit où le docteur appuyait lui faisait réellement mal. Plachounine était satisfait. Il avait trouvé un malade parmi la population presque unanimement bien portante de Satovka !

Le cri de Vassoutinski déclencha un déclic chez Petrov et Tigran.

— Comment va-t-il repartir, sans essence ni volant ? demanda le pope sombrement.

— Il faut les récupérer.

— Sais-tu qui les a pris ?

— Je présume, petit père... Ils étaient deux.

— Envoie-les-moi ! À confesse !

Vassoutinski sortit de la salle en chancelant. Il était blême et dut s'adosser au mur du corridor.

— Au suivant ! hurla Plachounine, de son bureau.

Il n'y avait pas d'échappatoire possible.

— J'ai un gros nœud dans le ventre, marmonnait Vassoutinski, la voix éteinte. Quel malheur ! Il l'a senti ! Peut-on lui faire confiance ?

— Je vous envoie Jefim et Gasisouline à confesse, petit père, dit Petrov. Ce Plachounine met tout notre village sens dessus dessous. Il a trouvé dans le ventre de la Koussovkina un bimbone.

— Myome, corrigea Tigran.

— Oh ! appelez ça comme vous voudrez. Aussi gros qu'une tête d'enfant ! Dans le ventre. La Koussovkina avait toujours cru que c'était parce qu'elle mangeait trop de pommes de terre ! Et la seule chose que le médecin trouve à lui dire c'est : « Il faut aller à Mutorei. Ils t'ouvriront le ventre et enlèveront ce qui te gêne. » Petit père, la Koussovkina a perdu connaissance !

— Que Gasisouline et Jefim viennent immédiatement me voir à l'église ! ordonna le pope. Mon Dieu, oui ! Il faut que la voiture du D<sup>r</sup> Plachounine soit remise en état.

Mais il était déjà trop tard.

Voici comment les choses se déroulèrent le lendemain matin.

Tigran avait conduit Jefim sous le portrait de saint Stéphane et l'avait menacé d'une telle correction qu'il en aurait pour quinze jours

à s'en remettre s'il ne disait pas la vérité. Jefim Aronovitch se défendit habilement en opposant un argument massue : un idiot comme lui ne savait rien dire d'autre que la vérité.

— Où est le volant du camarade docteur ? hurla Tigran.

— Qu'est-ce qu'un volant, petit père ? répondit Jefim avec candeur.

Il reçut une gifle qui le fit chanceler. Jefim regardait saint Stéphane d'un air suppliant et retrouva soudain la mémoire lorsque le pape leva le bras de nouveau.

— Ah ! le volant, dit Jefim avant que le pape n'abaisse sa main. La voiture de Kassougai que j'ai achetée aux enchères est certes devenue une belle cage à lapins mais chaque fois que je m'asseyais à la place du conducteur, pour me donner l'impression de conduire, le vieux volant me gênait toujours. Il était tordu, taché... Et en voyant celui du docteur, je me suis dit que...

— Va le chercher immédiatement, gronda Tigran. Serais-tu devenu un voleur ?

Il se débarrassa de Jefim en lui allongeant un coup de pied et fit entrer le menuisier. Gasisouline ne pressentit rien de bon en voyant passer Jefim qui se tenait le derrière.

— Approche, mon fils, dit Tigran amicalement à Gasisouline qui restait sur le pas de la porte. Viens près de saint Ilarion, regarde-moi droit dans les yeux et dis-moi la vérité !

Gasisouline s'approcha d'un pas hésitant mais en arrivant à portée de main du pape, il n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Tigran l'attira à lui et lui colla le dos contre l'icône qui faillit tomber.

— Vitali Jakovlevitch ! hurla le pape sans autre forme de procès, ne possèdes-tu pas une scie à essence ?

— Depuis le temps qu'elle ne fonctionne plus, petit père ! dit Gasisouline en cherchant à reprendre souffle. Tu sais bien que je suis pauvre. Combien ai-je fait de cercueils au village ? Pourquoi aurais-je besoin d'une scie à moteur ?

— Ce vaurien ment dans le sein même de l'église ! s'écria le pape. Le bedeau ! Le fossoyeur ! Le menuisier ! Le jardinier du cimetière ! Cet écervelé qui fait sauter le toit de l'église en voulant creuser des tombes ! Il ment ! Gasisouline, le camarade médecin fait des lavements à l'eau savonneuse, mais moi je vais te faire boire l'essence volée jusqu'à la dernière goutte. Tu sais ce qu'il adviendra de toi lorsque tu voudras allumer un cierge pour demander pardon à Dieu ?

Gasisouline gardait présent à la mémoire le souvenir de l'explosion des tombes, d'autant qu'il travaillait tous les jours à la réparation du toit de l'église. Il ne s'évertua donc pas à discuter avec le pape. Il opina en joignant les mains.

— L'essence va être restituée, petit père !

— Dans le réservoir de la voiture !

— Toute l'essence ?

— Toute l'essence ! gronda Tigran. Espèce de voleur ! Qu'avez-vous donc retenu de votre éducation chrétienne ?

Le pope expédia Gasisouline d'un coup de pied bien appliqué et le menuisier sortit de l'église, tout joyeux de s'en tirer à si bon compte.

La nuit suivante, Jefim remonta le volant sur la direction et, un peu plus tard, Gasisouline vint en catimini remplir le réservoir.

Mais il était malheureusement trop tard.

Subitement, un vent d'est glacial se mit à souffler en rafales sur la taïga. Les flocons de neige tenaient sur le sol et en une heure, tout fut blanc.

L'hiver était là, sans transition, comme les météorologues l'avaient annoncé. Pas de pluie... pas de boue. Le froid s'installait sans crier gare.

Le Dr Plachounine, réveillé au petit matin, poussa un juron et entra sans vergogne dans la chambre de Tigran.

Le pope était tout seul dans son lit depuis deux heures seulement, Anastasia avait en effet l'habitude de s'éclipser avant le premier chant du coq.

— Il neige ! s'écria le petit docteur.

Tigran se redressa et s'assit, tout surpris.

— Il neige à tombereaux ! On voit à peine la maison d'à côté !

— Il n'y a pas d'année sans hiver, mon ami, répondit le pope d'un ton docte.

— Comment vais-je partir ! hurla Plachounine en tambourinant sur l'immense lit en bois. Par cette tempête, impossible de rouler ! On en a pour combien de temps ?

— Dieu seul le sait...

— Pas seulement lui ! Moi aussi ! Trois, quatre semaines, jusqu'à ce que tout soit enfoui sous la neige ! Et qui va dégager la route de Batkit ? Personne ! Dois-je passer l'hiver ici, Tigran Rassoulovitch ? C'est bon ! Je resterai ! Je vais m'occuper de vous, soigner votre foie ! Opérer la prostate du vieux Vassoutinski et le myome de la bonne Koussovkina ! Ah ! vous m'avez attiré ici... Si vous voulez vous débarrasser de moi, tâchez d'avoir une idée !...

Ce matin-là, Tigran alla prier plus tôt que de coutume.

— Seigneur, fais en sorte que la neige fonde, demanda-t-il humblement. Juste un jour, pour que Plachounine puisse repartir. S'il neige à nouveau en chemin, tant pis, c'est la fatalité ! Seigneur, envoie-nous pour quelques heures un petit vent doux ! Pour notre village, c'est primordial...

Peut-être n'avait-il pas trouvé les mots justes... En tout cas, la neige redoubla.

On ne voyait plus ni le ciel, ni la terre, ni la taïga, mais seulement un rideau blanc derrière lequel tout se fondait dans le néant. Les maisons et leurs clôtures, les arbres et les jardins disparurent dans la neige qui s'amoncelait lentement. Les bruits quotidiens semblaient enveloppés de coton.

— Maintenant tu ne peux plus partir, murmura Tassburg, assis sur le lit à regarder la neige tomber au travers des fenêtres déjà rendues presque opaques par le givre.

Mikhaïl s'était réveillé par hasard ou, plus exactement, à cause d'une soudaine sensation de froid. Comme toujours Natalia était couchée à son côté, confiante, nichée contre lui, dans son pyjama rayé bien trop grand pour elle. Il se glissa hors du lit, la couvrit jusqu'aux oreilles et rajouta de grosses bûches dans le poêle en veilleuse. Il souffla sur les braises jusqu'à ce que les flammes lèchent le bois et qu'il crépite. Lorsqu'il revint dans la chambre, Natalia était réveillée et regardait par la fenêtre.

— Maintenant je suis en sécurité, dit-elle tout bas. Ils ne me chercheront plus.

Mikhaïl n'osa pas la détromper. C'est à Batkit, chez le D<sup>r</sup> Plachounine, qu'elle aurait été à l'abri. L'arrivée précoce de l'hiver n'empêcherait pas l'équipe des géologues de partir plus loin dans la taïga, abandonnant un forage inutile. L'équipe était prête à toute éventualité. Elle possédait les meilleurs véhicules équipés de moteurs très puissants et de chasse-neige. On pouvait compter aussi sur la liaison radio permanente avec les camps de base d'où arriverait par hélicoptère tout matériel nécessaire. La technique moderne ne craignait pas les routes gelées, les hivers rudes. Dans les villes sibériennes, on travaillait même par -40° avec des matériaux insensibles au froid.

— À un ou deux jours près, le D<sup>r</sup> Plachounine aurait pu repartir, dit Tassburg en passant son bras autour des épaules de Natalia.

— Tu lui as tout raconté ?

— Il est venu ici...

— Dans la maison ?

— Il est venu au pied de ton lit et a dit que tu étais « tombée du ciel ». Sans ses médicaments, tu aurais encore de la fièvre...

— Il sait qui je suis ?

— Oui.

— Mikhaïl, tu m'as trahie !

Elle voulut se dégager mais il l'en empêcha. Elle le dévisagea avec angoisse mais ne se débattit pas, bien qu'il lui eût libéré les mains.

— J'aurais souhaité que tu restes à Batkit chez le D<sup>r</sup> Plachounine jusqu'à ce que j'aie rempli mon contrat, dit-il. C'est l'endroit le plus

sûr.

— Je n'y serais jamais allée.

— Nous avons fait notre temps à Satovka. Les rapports de l'équipe ne sont pas encourageants. Nous avons commis une erreur. Les gisements de gaz doivent être situés plus au nord. Tu sais ce que cela signifie.

— Oui, dit-elle tout bas, je sais.

— Le D<sup>r</sup> Plachounine t'aurait...

— Je reste avec toi ! dit-elle en l'interrompant. Inutile d'en parler plus longtemps, Micha ! Je t'accompagne où que tu ailles.

— Et comment vas-tu justifier ta présence ?

— Je suis là, un point c'est tout, et je m'en contente !

— Comment vais-je expliquer la situation à mes collègues et aux villageois ? Ils rêvent toujours à la prime promise pour ta capture. Tigran Rassoulovitch le premier. Personne ne s'y trompera.

— Il faut prendre le risque, Micha, fit-elle avec une tendresse qui le désarma. Il faut tenter notre chance et tu verras que tout se passera bien. Nous avons changé, Micha, et puis il fait si froid... je suis gelée... Sans toi j'aurai toujours froid...

C'est alors qu'il se rendit compte qu'elle avait déboutonné sa veste de pyjama. Elle mit ses bras autour de son cou et attira sa tête contre ses seins nus. Il frôla sa peau avec ses lèvres et sentit la tiédeur de son corps...

— Je t'aime, Micha, dit-elle d'une voix à peine audible. J'en ai peur, mais je t'aime. Je voudrais crier ton nom : Micha, Micha... Il neige. La neige va nous ensevelir. Nous sommes seuls au monde. Il n'y a plus que toi...

— Et toi, Natalia, toi seule...

— Comme le monde est petit...

Et il neigeait, neigeait toujours.

L'ouvrier Constantin mit toute la journée à parcourir le chemin qui séparait le camp de l'orée du village. Arrivé à « la Maison vide », il appela Tassburg devant la porte, n'osant aller plus loin après les événements qui s'y étaient déroulés. Seul le camarade ingénieur semblait immunisé contre la malédiction. Une épaisse fumée sortait de la cheminée et il flottait une odeur de rôti, preuve que Tassburg ne se laissait pas abattre par le fantôme de la comtesse Albina. Le pope Tigran affirmait que cette protection exceptionnelle était due uniquement à la purée d'hosties dont Tassburg s'enduisait tous les soirs comme d'une crème de beauté...

— J'ai reçu un message en provenance du camp de la taïga ! dit Constantin lorsque Tassburg apparut sur le seuil.

Il portait un manteau d'épais caoutchouc et une toile de tente par-

dessus. On pouvait à peine le reconnaître dans la tempête.

— Ils interrompent les forages et montent les chasse-neige à l'avant des camions, poursuivit-il. S'ils ne peuvent pas rentrer, ils préviendront la base n° 2. Les météorologues pensent qu'il va neiger pendant huit jours.

— Rappelle-les, Constantin, et dis-leur de rester là-bas aussi longtemps que possible. Aussitôt que la neige cessera, un hélicoptère de la base n° 2 leur apportera du matériel d'hiver.

— Je transmettrai, camarade ingénieur ! dit Constantin en secouant la neige qui s'amassait sur ses épaules. Et comment allez-vous ?

— Merci, mieux, bien mieux ! Le docteur est très efficace.

— Nous nous en réjouissons tous !

Constantin fit un signe d'adieu et s'éloigna à grandes enjambées dans la tempête de neige.

Tassburg le salua d'un geste de la main. Derrière sa fenêtre, la veuve Anastasia lui fit un signe de salut. Il lui répondit et rentra chez lui. Natalia, debout devant le poêle, tournait le rôti à la broche. La graisse grésillait doucement.

— Un hélicoptère va atterrir dans huit jours, dit Mikhail. Que va-t-il arriver après ?

— Encore huit jours de bonheur, répondit simplement Natalia. Mieux vaut ne pas parler de la suite...

Il neigea pendant six semaines, sans interruption, plus ou moins selon les jours. La terre et le ciel se confondaient en une immense masse blanche.

Le D<sup>r</sup> Plachounine avait cessé de jurer. Il jouait aux échecs avec Tigran et se faufilait de temps à autre chez Mikhail. Il y rencontrait deux êtres si heureux qu'il ne pensait plus à récriminer. Il semblait bien que Tassburg devrait passer l'hiver à Satovka, car la neige bloquait le village.

Personne ne viendrait non plus chercher le D<sup>r</sup> Plachounine. À Batkit, on avait conclu que les malades, ou bien n'avaient plus besoin de médecin, ou bien s'étaient guéris tout seuls.

Il fallait bien par ailleurs que le jeune D<sup>r</sup> Tchounovogradi, arrivé d'Omsk quelques mois plus tôt, mette le pied à l'étrier. Le D<sup>r</sup> Plachounine n'était plus très loin de la retraite.

Un soir semblable aux autres, après un dîner composé de blinis et de haricots, Mikhail et Natalia étaient assis l'un à côté de l'autre, rayonnants de bonheur et se sentant aussi proches que s'ils se connaissaient depuis l'enfance.

C'était un samedi soir, car la cloche de l'église retentissait dans le lointain, étouffée par la neige. Tigran Rassoullovitch n'omettait jamais d'annoncer ainsi le dimanche, la veille, à la tombée de la nuit.

— Quelque chose est arrivé, Micha, dit Natalia en ajoutant une bûche dans le feu. (Elle resta penchée en avant.) Quelque chose de très beau...

— Je sais, tu es guérie...

Tassburg écarta ses longs cheveux et lui embrassa la nuque. Elle acquiesça et retint ses mains dans les siennes.

— Je suis complètement guérie, répéta-t-elle avec cette tendresse qui l'émouvait toujours. Merveilleusement guérie, Micha. Divinement guérie. J'attends un enfant...

Cette phrase, déjà prononcée des millions de fois, transforme toujours la vie de deux êtres et crée un monde nouveau où se mêlent joie et bonheur, mais aussi doute ou culpabilité...

Quant à Tassburg, il se sentit en proie aux sentiments les plus contradictoires. S'ils avaient vécu à Omsk, dans son petit appartement de l'avenue Lénine, mariés et menant une vie sans histoire, un bonheur infini l'aurait submergé. Il serait tombé dans les bras de Natalia, l'aurait embrassée jusqu'à l'étouffer, il aurait dansé dans tout l'appartement en hurlant de joie... Bref, il se serait comporté comme

tous les jeunes pères de la terre.

Mais, à Satovka, c'était bien différent. Ils se terraient dans une maison hantée depuis cent cinquante ans, obligés à toutes les ruses pour refouler les intrus, et attendaient impatiemment l'hélicoptère qui viendrait ravitailler les géologues en matériel avant que l'équipe quitte Satovka pour toujours !

Y avait-il de quoi se réjouir ?

Tassburg avait enfoui ses mains dans les cheveux de Natalia et admirait sa nuque que les flammes coloraient. Elle gardait la tête penchée et il la retenait comme s'il craignait de la voir se jeter dans le feu.

Un enfant ? pensait-il. Mon Dieu, c'est merveilleux. Un enfant de Natalia et moi ! Mais il va naître à mille verstes de toute civilisation, sur quelque couverture rugueuse, sous une tente. Ses compagnons l'aideraient en cas de besoin... mais s'il y avait des complications, s'il se déclarait une hémorragie, ou de la fièvre, ou un empoisonnement ? Et l'enfant ! Qu'en faire dans ces solitudes ?... Il ne pourrait même pas appeler l'hélicoptère de la centrale pour emmener Natalia à l'hôpital le plus proche, puisqu'elle était recherchée. Aussitôt les questions pleuvraient : « Où est Rostislav Alimovitch Kassougai ? On a entendu dire qu'il serait sorti de la maison hantée en chancelant, la gorge tranchée... Est-ce exact ? Qui était le coupable ? »

Un enfant ! Maintenant ! Alors que de longs mois d'hiver sibérien les attendaient...

— Tu ne dis rien, murmura Natalia en regardant les flammes.

La bûche avait pris et crépitait. Tassburg caressait les cheveux de la jeune femme et elle ressentait la tendresse infinie, l'angoisse qui l'habitaient et le rendaient muet. Elle devinait ses pensées.

— Si tu veux... commença-t-elle à voix basse.

— Si je veux quoi ? murmura-t-il.

— J'ai une amie à Mutorei qui saurait comment...

— Tu es folle ! Natalia, pour l'amour du ciel, ne pense pas à ça ! Ne redis jamais une chose pareille ! (Il la serra dans ses bras. Elle ferma les yeux, sourit et se blottit contre lui.) Notre enfant ! murmura-t-il.

— Oui, notre enfant. Si c'est un garçon, il sera aussi grand et aussi fort que toi. Et ce sera un garçon ! Et plus tard, quand tu repartiras dans la taïga avec une nouvelle équipe, je t'aurai, grâce à lui, toujours avec moi. Je te verrai, te parlerai et dormirai avec toi... mais tu seras beaucoup plus petit ! Et lorsque j'embrasserai notre fils, je t'embrasserai aussi, mon amour...

— Et si c'est une fille, je serai entouré par les deux plus belles créatures de Dieu.

— Tu parles tout le temps de Dieu, dit-elle en regardant les flammes. Tu crois en lui ?



— Lorsque je suis né il y a trente-deux ans, personne ne parlait de Dieu. C'était la guerre. Mon père, Russe d'origine allemande, fut envoyé dans un camp disciplinaire à Tachkent. Ma mère quitta la Baltique et s'enfuit avec moi à l'intérieur des terres, dans un petit village aux alentours de Moscou qui s'appelait Zaponovié. C'est là que j'ai grandi en entendant ma mère prier en secret. Elle me parlait de Dieu en ajoutant : « Oublie vite ce que je t'ai dit ! Dieu n'existe plus en Russie ! Tu te demandes pourquoi je le prie quand même ? Pour qu'il n'abandonne pas la Russie ! Mais toi, tu n'en as pas besoin. Tu vas devenir un solide komsomol, un bon communiste et un bon citoyen de ce pays ! Tu es un petit gars intelligent, Mikhaïl. Va ton chemin... et Dieu ne peut rien pour toi ! » Telles étaient ses paroles.

— Et pourtant tu parles de Dieu ?

— Il y a des moments où l'on a besoin de lui. Je ne l'aurais jamais cru ! Un homme rationnel comme moi appelle tout à coup à son secours un être imaginaire et supérieur, tout-puissant, qui régit et dirige tout, qui décide de tout et sait tout... Soudain on cherche protection, réponse, approbation, en somme une paternité inconnue.

— Et ce moment est arrivé, Micha ? demanda-t-elle à voix basse.

— Oui, Natalia.

— Maintenant... Dieu est avec nous ?

— Je l'espère.

Il la serra plus fort et embrassa son visage tiédi par le feu. Ils étaient debout devant le poêle comme devant un autel et les bûches flamboyantes ressemblaient à une icône dorée.

— Tu as peur ? demanda Natalia lorsque Mikhaïl se tut, caressant toujours son visage.

— Oui, répondit-il sincèrement.

— De la naissance ?

— C'est encore loin... Mais je vais demander au D<sup>r</sup> Plachounine de t'examiner.

— Non ! Personne ne m'examinera. Personne ne me touchera... sauf toi !

— Ostap Germanovitch est médecin, Natalia. Il a ausculté tant de femmes ; il nous dira exactement quand notre enfant viendra au monde.

— Je peux te le dire aussi. (Elle ferma les yeux et se blottit contre lui.) Je l'ai senti, Micha, c'était comme une petite flamme...

— Tu es formidable, dit-il tout bas. Je t'aime et ne peux pas te le dire...

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a pas de mots assez forts. Notre langue a des limites ; seule la musique pourrait l'exprimer.

— La musique ? (Elle sourit tendrement.) Quelle musique ?

— Connais-tu l'opéra allemand *Tristan et Isolde* ?

— Non, répondit-elle.

— Les concerts pour piano de Tchaïkovski ?

— Non plus...

— Les sonates de Chopin ?

— Je ne connais rien, Micha ! Je suis une pauvre paysanne idiote qui travaillait au sovkhoze « Révolution d'Octobre » et qui a été vendue par ses propres parents à un diable du nom de Kassougai. Je suis une petite oie ! (Elle l'enlaça, lui mit les bras autour du cou et posa sa tête contre sa poitrine.) Un enfant a plus de valeur que l'intelligence, que ton Chopin, Tchaïkovski et tous les autres... Je n'ai pas besoin de musique pour savoir combien tu m'aimes ! Ne dis rien... (Elle prit sa main et l'appuya contre sa poitrine.) Caresse-moi sans rien dire, tes mains me font rêver. Je voudrais rêver, Micha, rêver à notre enfant...

Ils restèrent longtemps assis devant le feu qui crépitait, se sentant si proches l'un de l'autre qu'ils étaient incapables de penser à autre chose qu'à l'indicible bonheur d'être ensemble.

Vers minuit ils entendirent frapper à la porte de derrière et Natalia sursauta.

— C'est sûrement le D<sup>r</sup> Plachounine, dit Mikhaïl en se levant.

Natalia courut s'enfermer dans la pièce voisine.

— Je ne veux pas le voir, dit-elle avant de tirer la porte. Tu entends, Micha, je ne le laisserai pas m'approcher !

Tassburg fit entrer le D<sup>r</sup> Plachounine. Il avait l'air d'un minuscule père Noël tout couvert de neige. Une pyramide de flocons gelés s'était formée sur son chapeau. Il le tapa contre le mur pour faire tomber les glaçons, secoua son manteau.

— Je m'ennuyais de vous, dit le médecin aussi bas que possible. Elle dort ?

— Oui.

— Alors ne faisons pas de bruit. Comment va-t-elle ?

— Très bien. Je suis heureux de vous voir, Ostap Germanovitch. Venez vous installer près du poêle !

— Je suis content aussi ! Jouer perpétuellement aux échecs avec ce fichu pope ! Quel animal ! Il profite de ce que je me mouche pour changer les pièces de place. Une fois je l'ai pris sur le fait, mais avec lui, inutile de crier ou de menacer... Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi mécréant que ce pope ! Tout à l'heure j'étais tellement outré de sa mauvaise foi que je lui ai donné un coup dans le tibia, juste à l'endroit le plus sensible ! Je n'ai pas étudié l'anatomie pour rien ! Il est tombé de sa chaise comme un lourdaud et depuis il boite en grinçant des dents. Il me croit depuis longtemps au lit et ne viendra sûrement pas me déranger. Vous comprenez que j'avais hâte

de parler à quelqu'un d'autre !

— Asseyez-vous, docteur, et ne hurlez pas ainsi ! dit Tassburg en le précédant.

Le petit médecin se débarrassa près du poêle des bottes trop grandes qu'on lui avait prêtées. Il allongea ses jambes devant le feu. Tassburg alla chercher deux verres et une bouteille de vin rouge.

— D'où vient ce vin ? demanda Plachounine avec curiosité.

— De Samarcande !

— Vous vivez dans la taïga comme un prince. L'autre jour, vous aviez du vin rouge du Caucase.

— Il n'en reste plus ! J'en avais six bouteilles, et vous en avez vidé cinq, Ostap Germanovitch ! Comment se porte votre foie, cher docteur ?

— Il est aussi sain qu'un foie de bébé... Et combien avez-vous de bouteilles de Samarcande ?

— Deux caisses au camp, mais ici dix bouteilles seulement !

— Vous êtes venu dans la taïga chercher du gaz ou vous saouler ?

— Il faut faire preuve d'un peu d'initiative personnelle, répondit Tassburg en remplissant les verres d'un vin couleur de rubis à l'arôme de muscat.

Le Dr Plachounine fit claquer sa langue.

— Vous avez entendu ? dit-il en riant. Je n'y arrive que lorsque l'eau me monte à la bouche. (Il leva son verre :) À votre talent d'organisateur !

— À Alexandre ou à Taïssia ! répondit Tassburg.

Plachounine le dévisagea par-dessus le bord de son verre.

— Mikhaïl Sofronovitch, à la santé de qui buvez-vous ?

— À un garçon ou à une fille ! À notre futur enfant !

— Notre... quoi ? demanda le Dr Plachounine effaré, Natalia n'est quand même pas...

— Elle l'est, Ostap Germanovitch !

— Pourquoi ne m'avez-vous pas demandé de vous castrer ? poursuivit-il avec grossièreté. Quelle bêtise ! Quelle folie ! Un enfant dans cette situation !

— Nous nous aimons...

— Je sais, je sais ! Comme deux êtres ne se sont jamais aimés. Toujours la même musique, le refrain bien connu ! C'est la plus mauvaise excuse lorsqu'une pareille chose arrive !

— Inutile d'accuser la lune, docteur !

— La lune non, mais votre bêtise ! (Plachounine avala d'un trait le verre de ce délicieux vin, ce qui prouvait combien il était agité. En d'autres circonstances il l'aurait savouré avec lenteur.) Quel âge avez-vous donc, Mikhaïl Sofronovitch ? La trentaine, n'est-ce pas ? Natalia était-elle votre première femme ? Êtes-vous un débutant dans ce

domaine ? Ou êtes-vous si épris que... Ah ! à quoi bon !

— Vous n'avez certainement jamais aimé, docteur Plachounine !

— Plus souvent que vous ne le pensez ! Mais vous, dans une situation sans issue pour Natalia, vous avez été assez imprudent ou égoïste pour perdre tout contrôle !

Tassburg remplit le verre de Plachounine. Il était assis près du feu de bois qui flamboyait et il faisait très chaud dans la pièce malgré la couche de glace qui recouvrait les murs de la maison de bois.

— Vous avez beaucoup parlé, Ostap Germanovitch, dit-il après un silence, sans prononcer encore une seule parole positive !

— Positive ! Vous mériteriez des coups de pied dans le derrière, Mikhaïl Sofronovitch ! dit Plachounine en buvant une gorgée. Faut-il supprimer l'enfant ?

— Jamais de la vie ! Il faudrait d'abord assommer Natalia.

— Ce n'est pas un procédé très médical. Elle veut mettre cet enfant au monde ?

— Oui.

— Ici, toute seule ?

— Je voulais justement vous en parler, docteur Plachounine.

— Attendez ! dit le médecin en levant les bras. Avant tout, je vous préviens : je ne vais pas rester dans ce maudit village ! Aussitôt que je peux rouler ou que l'on peut venir me chercher en hélicoptère, je m'en vais ! Vous pensez peut-être que je vais attendre près de Natalia pendant huit mois comme un chat devant un trou de souris ?

— Vous faites de ces comparaisons, docteur !

— Nous ferions mieux de trouver une explication plausible à la présence de Natalia ici, afin quelle puisse ensuite m'accompagner à Batkit.

— Elle ne veut pas non plus.

— Que veut-elle donc ?

— Rester avec moi. Peu importe où.

— Et mettre l'enfant au monde comme une chienne ?

— Presque ! Peut-être les femmes sibériennes en sont-elles capables...

— Elles en sont capables, croyez-moi ! Elles calent leurs pieds contre un tronc d'arbre, mordent dans une branche pour ne pas crier, appuient sur leur ventre et l'enfant sort ! Une demi-heure après, elles se remettent à couper du bois dans la taïga. Mais votre Natalia ne semble pas de la même trempe. Je considère que c'est criminel de l'embarquer dans ces solitudes. Imaginez-la un peu... Au huitième ou au neuvième mois, bringuebalée dans un camion qui traverse des ravins, qui s'enlise dans des marais ! Personne ne pourrait supporter cela et surtout pas Natalia...

— Dites-le-lui vous-même... elle ne veut pas me croire, dit Tassburg

en regardant le feu. (Les grosses bûches éclataient au milieu des braises comme si elles étaient remplies de poudre.) Mais elle ne veut pas vous voir. Elle a un pressentiment, comme les animaux qui sentent le danger de loin. Ostap Germanovitch...

— Oui ?

— Je suppose que si c'est possible, on viendra vous chercher de Batkit par hélicoptère ?

— Je l'espère, mais je n'en suis pas certain. Il faudra sans doute que je me mette en route tout seul. Comme cet endroit est vraiment miraculeux, l'essence et le volant de ma voiture ont retrouvé leur place depuis longtemps ; c'est le seul service que je dois à ce bandit de Tigran ! Mais par cette neige je ne passerai pas ! Aussitôt qu'un chasse-neige de Batkit dégage la route, je pars ! Quand le village est-il approvisionné en temps normal ?

— En principe une fois par mois, parfois seulement toutes les six semaines, au dire de Petrov.

— Alors le camion est en retard. Il ne peut sans doute pas passer malgré le chasse-neige. Mais il va bien arriver un jour ! Que vouliez-vous dire, Mikhaïl Sofronovitch ?

— Avant de partir vous me donnerez des somnifères pour Natalia. Nous la transporterons dans votre voiture ou dans l'hélicoptère et à son réveil elle sera en sécurité à Batkit, chez vous !

— Et elle me lancera à la tête tout ce qui lui tombera sous la main ! Je ne suis pas un héros, Mikhaïl Sofronovitch. Que fera-t-elle alors ? Elle disparaîtra de Batkit pour aller vous rejoindre. Elle a l'habitude de traverser la taïga...

— C'est vrai, elle m'aime tant.

— Elle est tellement folle, devriez-vous dire plutôt ! (Le Dr Plachounine s'écarta un peu du poêle.) J'ai une proposition à vous faire, Tassburg.

— Je ne pressens rien de bon !

— Pas cette fois ! Qu'est-ce que vous diriez si je faisais en sorte que votre contrat de recherche soit annulé et qu'on vous renvoie à Omsk ? Vous y possédez un gentil petit appartement, je crois ; vous pourriez emmener Natalia. Le camarade ingénieur rentre de la taïga avec une forte fièvre, mais il ramène une gentille petite femme. Cela passerait inaperçu.

— Le bureau central ne voudra jamais me lâcher ! Notre équipe est un modèle du genre, donné en exemple aux délégations étrangères. Il faudrait pour le moins que je porte ma tête sous le bras...

— Je vais vous y aider !

— Natalia n'acceptera pas qu'on m'ampute ! dit Tassburg en riant. Même si on peut s'attendre à tout dans cette maison.

— Je vais vous rendre tellement malade qu'on allumera des bougies

à votre chevet !

— Je veux bien vous croire. Mais après ?

— Je vais provoquer une crise de paludisme. La peur de l'infection est si grande en Russie que personne ne viendra y voir de près. Si vous mettez un écriteau à votre porte : « Attention, contagieux », même les plus hautes instances sanitaires ne pénétreront pas chez vous. À la rigueur, on fera brûler la maison avec vous dedans. Vous allez donc avoir une crise de paludisme qui va vous clouer au lit. Votre cœur peut supporter une bonne poussée de fièvre, non ?

— Je suis en parfaite santé.

— Je vais vérifier tout de suite, déshabillez-vous !

Tout en se versant du vin, le Dr Plachounine regardait Tassburg qui s'exécutait. Il était grand, musclé et solide comme un roc, mais la graisse qui alourdissait ses hanches donnait une indication sur son âge.

— Vous mangez et vous buvez trop, Mikhaïl, constata Plachounine. Méfiez-vous : quand vous serez un époux rangé, vous aurez tendance à grossir ; vous avez des dispositions ! Pour le moment, vous êtes encore un sacré gaillard !

Le médecin se frotta les mains et les approcha des braises pour les réchauffer. À Batkit il avait la réputation de voir avec ses doigts.

— Le paludisme va vous mettre à plat pendant six semaines mais je vais le doser pour qu'il reste toujours contrôlable.

— Comme c'est réconfortant, docteur !

— Ne soyez pas sarcastique ! L'opération a également un avantage. En même temps, je vous immunise ! Vous ne serez plus jamais victime du paludisme. Voilà un sacré bénéfice !

— Je ne l'ai jamais eu.

— Alors vous ne l'attraperez pas ! s'écria Plachounine. Sauf une fois, mais de ma propre initiative. Venez, que je vous examine !

Tassburg était en parfaite santé, aussi sain que peut l'être un homme normal. Le Dr Plachounine eut vite terminé.

— Vous êtes un véritable défi à la médecine, conclut-il. Ne ricanez pas ! Ce sont justement les gens comme vous, capables d'abattre un arbre, qui, du jour au lendemain, tombent foudroyés. Pourquoi ? On n'a pas encore trouvé de raison médicale. Il semble que les cellules prennent leur revanche sur la robustesse passée. Rhabillez-vous, Mikhaïl. Vous êtes un bon sujet pour mon expérience. Aussitôt que le temps va s'améliorer, vous allez faire venir un hélicoptère par radio et vous rentrerez à Omsk malade ! Maintenant, qu'allons-nous faire de Natalia ? Il faudrait qu'elle sorte de son ghetto.

— C'est là que votre histoire de paludisme ne tient pas. Vous savez bien que la tête de Natalia est mise à prix. Il faut d'abord s'informer de la situation à Mutorei : si ses parents ont entrepris quelque chose, si

on la recherche encore ou si on la considère comme disparue. Et, avant tout, si les autorités d'Omsk ont été mises au courant.

— Vous ne croyez quand même pas que Kassougai a annoncé à Omsk qu'il avait acheté une jeune fille ?

— On peut inventer cent raisons de poursuivre quelqu'un, c'est à vous qu'il faut l'expliquer, docteur ? Nous autres Russes...

— C'est bon ! Renseignons-nous d'abord à Mutorei, mais vous imaginez un peu le temps que vous allez perdre ?

— C'est bien ce qui me chagrine.

— Bon sang, dans ce cas il faut que Natalia vienne avec moi à Batkit.

— Dites-le-lui vous-même ! lança Tassburg en montrant la porte de la chambre. Elle ne dort pas, elle écoute notre conversation, assise dans son lit.

— Petit malin ! (Plachounine cracha sur le poêle brûlant et regarda la porte.) Sors, petite fille ! s'écria-t-il de sa voix puissante. Je sais bien que tu ne veux pas me voir, mais si tu as tout entendu tu as bien compris que nous ne voulons que ton bien et celui de ton enfant ! Nous nous creusons la cervelle et tu ne sais que dire non ! Sors, petite sorcière !

La porte s'ouvrit et Natalia entra dans la salle de séjour, les cheveux retenus par un ruban. Elle regarda le petit docteur avec un air de biche prise au piège et alla se blottir près du tas de bûches. On aurait dit qu'elle voulait disparaître dans l'obscurité. Seuls ses cheveux reflétaient le feu avec un éclat cuivré.

Le Dr Plachounine l'observa et hocha la tête en silence.

— Ce sont les femmes comme toi qui font perdre la tête aux hommes. Je comprends ! Natalia Nikolaïevna, tu as tout entendu. Je vais rendre ton Micha malade, mais je te promets qu'il survivra. Et toi, que vas-tu devenir ?

— Je reste avec lui pour toujours !

— Bien sûr, c'est ton devoir ! Je vais vous emmener à Omsk. Mais il faut qu'auparavant tu refasses surface ! (Entre-temps Plachounine avait vidé la bouteille de vin de Samarcande et incitait Tassburg d'un sourire encourageant à aller en chercher une deuxième.) Qui était au courant du marché entre Kassougai et tes parents ?

— Personne, à part nous, répondit Natalia en hésitant.

Tassburg s'était rhabillé et revenait avec une bouteille pleine.

Le Dr Plachounine secoua la tête.

— Comment en est-on venu à promettre mille roubles pour ta capture ?

— C'est Kassougai qui a raconté à tout le monde que j'étais une meurtrière. C'est pourquoi il a pu fouiller les maisons sans que personne ne l'en empêche.

— Mais officiellement, on ne te reproche rien ?

— Non.

— Aucune plainte n'a été déposée contre toi ?

— Non.

— Tu es inconnue des autorités ?

— Oui, c'est-à-dire, non... Maintenant que j'ai disparu, je suppose que cela a été déclaré.

— Et c'est ce qui vous préoccupe ? s'écria Plachounine. Vous apparaissez tout simplement demain matin sur le seuil, vous vous embrassez et tout Satovka poussera des hourras d'enthousiasme. Faites-moi confiance, tout ira bien, sinon je leur administre à nouveau mon traitement de choc !

— Ce n'est pas si simple, Ostap Germanovitch, répondit Tassburg en débouchant la bouteille. Natalia suppose que Kassougai n'a pas averti les autorités, mais elle n'en sait rien. Il faut avant toute chose parler à ses parents pour être fixé.

— Il a encore raison ! s'écria Plachounine. C'est terrible, il a toujours raison ! Si j'étais une femme, je ne pourrais jamais vivre avec un type pareil.

— C'est au contraire ce qui fait que je l'aime, dit Natalia à voix basse. Il sait tout... Il est intelligent...

— Pas assez pour avoir eu mon idée !

— Laquelle donc ? demanda Tassburg en remplissant le verre du docteur à ras bord.

— Le pope !

— Qu'est-ce que Tigran Rassoulovitch a à voir là-dedans ?

— Accomplir ce que lui commande son maudit devoir de prêtre : vous marier ! En tant que couple, on peut vous faire partir bien plus facilement ! Alors, pigé, Mikhaïl ? Si vous n'êtes pas mariés, les gens peuvent dire : Ah ! il s'est trouvé une jolie fille, une fleur de la taïga. Elle pourra le rejoindre plus tard ! Mais, comme mari et femme, on ne peut vous séparer. N'est-ce pas évident ?

— Même pour Tigran ? N'y a-t-il pas un risque à l'affranchir ? Il était comme fou à l'idée de la récompense proposée par Kassougai. D'ailleurs il ne voudra jamais entrer dans cette maison ! Quant à se marier à l'église... c'est impossible tant que Natalia n'a pas fait sa réapparition officielle.

— Faites-moi confiance, mes amis ! dit le D<sup>r</sup> Plachounine gentiment. Je vais parler à ce vaurien de Tigran. Il est grand comme une montagne mais je vais le travailler au corps. Et le pope viendra vous marier ici même !

— Jamais de la vie ! affirma Tassburg.

— Je serai le témoin ! Et tout Satovka assistera à la cérémonie ! Du dehors bien sûr, sans trop savoir ce qui se manigance ! Occupez-vous



des préparatifs, Tassburg... Demain à cette même heure, Tigran vous bénira et chantera les cantiques ! (Le docteur regarda la bouteille en calculant mentalement.) Je reste encore une demi-heure, Mikhail, il faut finir la bouteille ! Vous pouvez vous passer de Natalia pendant une demi-heure encore ?

— Pour cette question, je devrais vous mettre à la porte, docteur !

— Oui ! mais vous n'allez pas le faire ! s'exclama le petit médecin joyeusement. Que diable, c'est bon d'avoir un ami, même s'il se comporte dans certaines situations d'une manière aussi stupide que vous...

Tigran Rassoulovitch Krotov pouvait se targuer d'avoir affronté les situations les plus étranges. La plupart du temps, il se mettait à hurler ; c'était sa manière personnelle de résoudre les problèmes. À Satovka, c'était chose possible.

Le déjeuner du lendemain devait pourtant lui laisser un souvenir impérissable.

— Quelqu'un veut se marier au village ! annonça le D<sup>r</sup> Plachounine en usant de toute sa diplomatie.

Il était en train de déjeuner avec Tigran et mordait dans un morceau de rôti.

— Tiens ! sans blague ! répondit le pope en rotant pour ne pas perdre contenance. Comment savez-vous ça mieux que moi ?

— Je l'ai appris cette nuit.

— Ah ! Vous les avez surpris en train de commettre l'acte coupable ?

— Ne dites pas de bêtises et arrêtez de jouer les moralisateurs avec moi. La veuve Anastasia ne vous intéresse pas seulement pour ses blinis ! Cette nuit, vous allez me suivre et marier un couple !

— Cette nuit ?

— Oui, un mariage secret dans une maison.

— Pas question ! Les mariages ont lieu devant Dieu et en plein jour ! À l'église ou pas du tout.

— Vous allez marier Mikhaïl Sofronovitch.

Tigran blêmit et laissa tomber fourchette et couteau. Indiscutablement, Plachounine avait manqué de psychologie.

— Le camarade Tassburg..., bégaya Tigran. Le marier dans la maison hantée ? Avec la comtesse Albina peut-être ? Je tombe à la renverse, Ostap Germanovitch !

— Cela ne changera rien au fait que vous devez marier Tassburg ! D'ailleurs, je me suis moi-même déjà rendu à six reprises dans la maison maudite.

— Six fois ?... Vous ?... Et vous êtes encore en vie ?

— Ai-je l'air d'un fantôme ?

Ils interrompirent leur repas, Tigran étant trop secoué pour avaler une bouchée de plus. Il se rendit à l'église, pria devant chaque icône et, en arrivant à celle de saint Polycarpe, il se sentit assez raffermi pour déclarer à Plachounine qu'il l'accompagnerait à minuit dans « la Maison vide ».

— Et qui est la mariée ? demanda le pope. Mon Dieu ! je ne vais

quand même pas marier un fantôme mort il y a cent cinquante ans à un vivant ? Qui pourrait tolérer cela ?

— Attendez donc, Tigran Rassoulovitch, répondit le D<sup>r</sup> Plachounine en constatant que le vin du pape ne valait pas celui de Tassburg. Je vous garantis que vous n'avez jamais célébré un mariage pareil !

— Je veux bien vous croire, répondit le pape. (Il joignit ses mains sous sa longue barbe noire.) Mais vous ne pourrez pas dire que je suis un lâche. Je vais affronter le diable en face ! Il ne peut pas être pire que vous...

Une tempête de neige qui grondait comme plus de mille démons arriva à point pour dissimuler le pape tandis qu'il allait célébrer la cérémonie fantomatique. Par un temps pareil, et à minuit, il n'y avait plus un chat dans la rue ; le vigile chargé de surveiller « la Maison vide » s'était réfugié lui aussi chez Anastasia et ronflait depuis longtemps, bien au chaud sur le poêle.

Que le diable emporte cette maudite maison ! À quoi bon la surveiller ? Ou l'ingénieur passait l'arme à gauche ou il survivait, c'est tout !

Le D<sup>r</sup> Plachounine et Tigran Rassoulovitch coururent sous les rafales en se protégeant du vent glacial avec des couvertures sur la tête. La tempête semblait se déchaîner contre le pape, soulevant sa soutane et lui transperçant les os, si bien qu'il atteignit la porte de derrière, épuisé et à bout de souffle. Elle était à l'abri du vent et Tigran arracha sa couverture enneigée avec un plaisir indicible.

— Une vraie tempête de neige pour mariage diabolique ! s'écria-t-il à l'adresse de Plachounine. À ne pas mettre un chien dehors...

Il sortit la croix qu'il portait sur la poitrine et la tint devant la porte. À son bras pendait le sac en toile cirée contenant les saints attributs que Plachounine nommait avec mépris les « ustensiles » du pape : un calice, de l'eau bénite, des hosties, deux petites couronnes en laiton qui avaient l'air d'être en or, la kamilavka des jours de fête – cette toque haute et ronde que porte le prêtre – et le grand châle abondamment brodé. Il avait déjà revêtu la ceinture et l'épitrachéliou, une sorte d'étole. Il fit signe au médecin.

— Place, docteur ! prononça Tigran solennellement. Me voici paré !

Il respira profondément et pensa au Christ qui lui aussi avait fait face au diable dans le désert. Quand on lit les Écritures, on ne se rend pas compte, mais il suffit de se trouver dans une situation analogue pour avoir le cœur qui bat.

— Vous avez vraiment vu la future épouse, Ostap Germanovitch ?

— Oui.

— Et vous lui avez parlé ?

— Oui.

— Il y a encore des miracles !

Le D<sup>r</sup> Plachounine frappa à la porte trois coups rythmés. Ils retentirent dans la maison et bientôt un bruit de pas se fit entendre. Par enchantement la tempête s'apaisa, le vent se tut, seuls tombaient encore quelques gros flocons. Tigran hocha la tête.

— Vous voulez d'autres preuves ? murmura-t-il. La nature abandonne la partie, nous sommes seuls... Mon Dieu, protégez-nous !

La porte s'ouvrit. Tigran portait sa croix bien haut devant lui. Dans la demi-pénombre de la lampe, on ne distinguait que Tassburg qui faisait signe d'entrer. Le D<sup>r</sup> Plachounine laissa passer le pope.

— À vous l'honneur, Tigran Rassoulvitch.

Le pope pénétra dans la maison maudite, convaincu de marcher au-devant du diable.

Mais rien ne se produisit. Tassburg ferma la porte derrière le docteur et son claquement fut le seul bruit perceptible. Pourtant le pope eut aussi peur que si le diable lui avait craché au visage. Il examina Tassburg qui portait un élégant costume bleu marine, une chemise blanche impeccable et une cravate noire.

— Est-ce que tous les géologues qui travaillent dans la taïga possèdent une telle garde-robe ? demanda-t-il brusquement en désignant avec sa croix le costume de Tassburg. Il a même une cravate. Je parie qu'à Satovka personne ne sait ce que c'est. Tous les villageois se la mettraient autour du ventre en jurant parce qu'elle serait trop courte. Une cravate en plein cœur de la taïga !

— J'emporte toujours un costume sombre, répondit Tassburg en s'éclairant avec la lampe. Je m'en suis souvent servi, en particulier pour les enterrements...

— Et maintenant il se marie ! dit joyeusement le D<sup>r</sup> Plachounine.

— Dans le cas présent, c'est presque pareil, gémit Tigran. Mikhaïl Sofronovitch, où est... la fiancée ?

— Elle nous attend dans la grande pièce.

— Elle n'a pas changé ?

— Si, pourquoi ? demanda Tassburg en regardant Tigran d'un air interloqué.

— Il veut dire que cent cinquante ans, c'est long, même pour la comtesse Albina ! (Le D<sup>r</sup> Plachounine gloussait de rire. Toute cette histoire était pour lui une savoureuse plaisanterie.) Mais les fantômes ne vieillissent pas, que je sache ?

Il fit un clin d'œil malicieux à Tassburg qui entra dans son jeu.

— Elle est vraiment très belle, dit-il. Tigran Rassoulvitch, elle va sûrement vous plaire.

Le pope en doutait fort. Il soupira puis lança d'un ton décidé :

— Allons-y !

Il fit deux pas en direction de la salle de séjour puis s'arrêta

brusquement :

— Tient-elle un couteau à la main ?

— Non. Un bouquet de fleurs en papier.

— Des chrysanthèmes ! ajouta Plachounine d'un air lugubre, pour le seul plaisir de voir la barbe de Tigran tressaillir.

— Le futur passe le premier, dit le pope en hésitant.

— Depuis quand ? demanda Plachounine, diabolique.

— Depuis toujours, gronda Tigran. Vous ne vous êtes jamais marié, Ostap Germanovitch !

Tassburg ouvrit la porte et une clarté les éblouit. Toutes les lampes disponibles donnaient à la pièce un air de fête. Tigran cligna des yeux et leva prudemment sa croix. Une délicieuse odeur de rôti et de chou, qu'il avait déjà subodorée dans le couloir, le réconforta, car un bon repas revêtait aux yeux de Tigran un caractère aussi sacré que la prière. Une gentille petite veuve en guise de dessert, et la vie était belle...

— Voilà la fiancée, dit Plachounine en poussant Tigran du coude. Quand je la vois, je regrette ma jeunesse.

Le docteur avait raison, l'amour donne parfois des ailes à l'imagination et les haillons se transforment en robe de fête.

Natalia avait attaché ses cheveux avec un lien en nylon rouge que Tassburg utilisait en général pour relever des mesures. Elle avait cousu sur sa jupe des roses rouges et blanches, faites de papier pelure habilement froissé.

— Nous avons souvent fait des roses en papier, avait-elle dit à Tassburg, pour les représentations des groupes folkloriques, les mariages et les enterrements. (Elle lui avait montré une rose terminée, de l'air radieux d'une femme amoureuse.) N'a-t-elle pas l'air vraie ?

Tassburg l'avait prise, sentie et posée dans les cheveux de Natalia.

— Elle est même parfumée, avait-il ajouté. Tout ce que tu touches fleurit et embellit. Je t'aime...

Le problème de la jupe était donc réglé mais, pour qu'elle ne soit pas obligée de porter sa blouse déchirée, Tassburg avait sacrifié sa plus belle chemise à rayures blanches et rouges que Natalia avait remise à sa taille. Elle avait remonté les manches, formant des sortes de ruchers. On oubliait tout à fait qu'elle portait une chemise d'homme. Elle avait abandonné ses lourdes bottes et, nu-pieds, son bouquet de fleurs en papier contre sa poitrine, elle regardait l'immense pope timidement, bien que d'un œil critique.

Elle était si belle que Tigran en oublia l'endroit où il se trouvait. Il dévisageait Natalia, muet et ému, et ne revint de son émerveillement que lorsque le Dr Plachounine lui donna un coup dans les côtes.

— Que Dieu te bénisse, petite sœur ! dit Tigran à voix basse.

S'il s'agissait vraiment de l'odieux fantôme de la comtesse Albina, il

allait s'envoler en fumée. Mais chez un être possédé du démon, l'esprit satanique ne s'éloigne pas tout de suite ; il faut attendre qu'il embrasse la croix. C'est du moins ce qu'expliquent les vieux manuels d'exorcisme.

Comme la jeune fille lui faisait toujours face, le pope prit le risque de lui présenter solennellement la croix. Natalia ne bougea pas et interrogea Tassburg du regard. Le D<sup>r</sup> Plachounine vint à son aide.

— Elle ne sait pas quoi faire, Tigran Rassoulovitch ! dit-il. Elle était komsomol...

— Il y a cent cinquante ans ? bégaya Tigran.

— Il n'a toujours pas compris ! C'est Natalia Nikolaievna Miranski, dit Plachounine en désignant Natalia. Pas un fantôme ! Une jeune fille de Mutorei, en chair et en os, aussi vivante que vous et moi et bientôt doublement vivante même !

— Doublement ? répéta Tigran, qui trouvait tout cela de plus en plus mystérieux.

— Elle va avoir un enfant, tonnerre de Dieu ! dit Plachounine grossièrement.

— De qui ?

— De moi, dit Tassburg. C'est clair maintenant ?

— De vous ? Je ne comprends plus rien !

Le pope laissa tomber le sac de toile cirée, la croix lui glissa des mains et resta suspendue au bout de la chaîne qu'il portait au cou. Le médecin ramassa le sac et le posa sur le banc fatidique d'où – vous vous en souvenez peut-être – le brave Morosovski était tombé jadis, faisant d'Anastasia une veuve.

— Natalia habite depuis plus de deux mois dans cette maison ! expliqua Tassburg. Elle y a pénétré avant mon arrivée à Satovka et s'y est cachée. Elle était en fuite et avait erré pendant des semaines à pied dans la taïga.

— La jeune fille dont la tête est mise à prix ! bégaya Tigran, qui commençait à comprendre. C'est elle...

— Oui.

— L'argent dont j'ai tant besoin pour le toit de mon église et la nouvelle cloche...

— Il faudrait découper ce pope en morceaux, dit Plachounine hors de lui. Dans cette maison, cela n'étonnerait personne, les gens sont habitués. Si on le trouve ainsi demain matin devant la porte de « la Maison vide », chacun trouvera ça parfaitement normal...

— Et c'est elle qui a poignardé Kassougai ? gronda Tigran.

— Oui ! (C'était le premier mot prononcé par Natalia.) C'est bien moi. Il y allait de ma vie. Je ne connais pas votre Dieu mais il est mauvais s'il interdit de se défendre.

— Au fait, qui a assassiné le compagnon de Kassougai ? demanda

Plachounine sournoisement. On raconte au village qu'il a eu le crâne défoncé.

— Les destinées humaines sont indéchiffrables, affirma Tigran. À quoi bon s'interroger ? Nous sommes suspendus aux doigts célestes comme de simples marionnettes.

Il regarda Natalia, la barbe en avant. « Si douce, si jeune, et pourtant criminelle ! pensait-il ; elle manie le couteau comme un boucher, et elle est même capable de saigner un homme de la trempe de Kassougai ! Bien sûr, c'était un cas de légitime défense, mais Kassougai n'a-t-il pas dit que c'était une meurtrière... »

Tassburg devinait les pensées de Tigran. Il s'approcha de Natalia et lui passa le bras autour de la taille. Elle esquissa un petit sourire, mais resta raide comme une poupée de cire.

— Tout ce que vous avez entendu dire sur Natalia est faux, Tigran Rassoulovitch. Kassougai l'a achetée à ses parents en échange d'une meilleure place dans une usine. Si incroyable que cela paraisse, cela peut encore exister à notre époque.

— Nous sommes en Sibérie, rétorqua Tigran, au bord de la Tugunskia pierreuse ; nous avons une notion différente du temps.

— Nous sommes pourtant tous communistes ! Nous avons appris les préceptes de Lénine qui a fait de nous les enfants d'une ère nouvelle. Vous-même vous êtes là pour attester de la présence de Dieu. Mais Kassougai s'achète une jeune fille et personne ne l'empêche de la poursuivre dans la taïga ! Si j'avais été dans la maison, je l'aurais tué moi-même.

— Nous devons clore ce chapitre, dit le pope. J'ai les nerfs à bout. Après les explosions de Gasisouline... (Il soupira profondément.) Bon ! maintenant il faut que je vous marie ; mais comment vais-je procéder si Natalia n'est même pas baptisée ? Vous pouvez me le dire ?

— Baptise-la donc, petit père, répondit le D<sup>r</sup> Plachounine. Ce n'est pas l'eau qui manque !

— De l'eau ! (Tigran jeta à Natalia ce regard pénétrant que tout le monde craignait à Satovka et qui était si bien étudié qu'il produisait toujours l'effet escompté. Mais Natalia n'eut pas l'air troublé.) Veux-tu être baptisée ? demanda le pope.

— Je ne sais pas ce que cela veut dire, répondit-elle.

— Crois-tu en Dieu ?

— Je ne le connais pas.

Tigran leva les bras au ciel, épouvanté.

— Que faire ? demanda-t-il plaintivement en se tournant vers Plachounine. Elle ne connaît pas Dieu !

— Vous le connaissez, vous ?

— Je vous en prie, docteur ! s'écria Tigran, scandalisé.

— Nous n'avons pas le temps d'expliquer maintenant à Natalia

quelles sont les fonctions de Dieu... Je serai un des parrains et Mikhaïl Sofronovitch l'autre. Je suis baptisé, petit père !

— Et vous, Tassburg ? demanda Tigran, bouleversé.

— En secret.

— Il est baptisé secrètement ! Oh ! doux Jésus, dans quel monde vivons-nous ! (Il regarda autour de lui.) Où puis-je me changer ?

— Dans la chambre.

Le pope referma dignement la porte derrière lui. Puis il s'adossa contre le mur en cachant son visage dans ses mains. Il n'est pas facile de reconnaître une erreur vieille de cent cinquante ans et d'admettre qu'on s'est comporté soi-même comme un idiot superstitieux...

Pendant ce temps, le Dr Plachounine expliquait à Natalia ce qu'était un baptême, d'une manière assez personnelle, schématique, mais claire :

— Le pope va revenir après avoir revêtu des vêtements brodés, puis il va dire une prière ; ensuite je lui passerai un récipient d'eau qu'il va bénir ; pour finir, il va t'asperger de cette eau bénite et te dire que tu appartiens désormais à Dieu.

— J'appartiens à Micha, affirma Natalia, et à personne d'autre !

— Personne ne le contestera jamais ! Il t'aspergera donc, juste de quelques gouttes, et te donnera le nom que tu portes déjà. Ne dis pas que c'est idiot... c'est la règle ! Ainsi tu seras baptisée enfant de Dieu et vous vous marierez selon le rite de l'Église.

— Pourquoi ?

Les questions les plus simples laissent généralement les plus intelligents sans voix.

— C'est vous qui avez eu l'idée du mariage, intervint Tassburg.

— Moi ? répondit Plachounine en s'asseyant sur un tabouret. Ah ! oui, parce que j'ai pensé qu'en cas de départ, il valait mieux que vous possédiez un certificat religieux ! Je veux vous inoculer le paludisme, nom d'un petit bonhomme ! Elle va encore demander pourquoi ! Y a-t-il ici une salle de mariage comme à Omsk ? Peut-on demander à Petrov, qui en a le pouvoir comme secrétaire du Parti, de vous marier ? Mais comment lui expliquera-t-on d'où tu surgis ?

— C'est bien là le problème, dit Tassburg pensivement. Il faut que Natalia réapparaisse un jour ou l'autre à Satovka.

— Nous y parviendrons ! Les gens vont considérer d'un drôle d'air un mariage religieux, mais vous pourrez toujours arranger ça à Omsk en conduisant Natalia après coup au Palais des mariages, en robe blanche !

Il se tut soudain, car Tigran Rassoulovitch revenait dans sa soutane des grands jours. Son chapeau le grandissait et le châle brodé soulignait sa forte carrure. Natalia, qui n'avait vu qu'en image des papes ainsi parés, serra bien fort son bouquet de roses en papier.



— Que Dieu soit avec vous ! dit Tigran solennellement. Docteur, où est l'eau ?

— Froide ou chaude ?

— De l'eau ! hurla Tigran.

Tassburg alla chercher l'eau qui chauffait sur le poêle, la versa dans une casserole cabossée et l'apporta au pope.

— C'est assez ?

— Cela me suffit pour baptiser tout un village ! (Tigran Rassoullovitch joignit les mains, les yeux sur la poutre maîtresse :) Seigneur, bénis cette enfant qui se présente devant toi de son plein gré...

— Quel faux jeton ! murmura le D<sup>r</sup> Plachounine. De son plein gré !...

— Trêve de discours ! (Tigran plongeait ses mains dans la casserole.) Vous êtes et resterez une offense à Dieu, docteur, et cela ne rime à rien de se recueillir en votre présence. Natalia, baisse la tête. Je te baptise du nom de... Comment t'appelles-tu ?

— Natalia Nikolaïevna.

Elle baissa la tête et le pope aspergea d'eau sa chevelure et sa nuque.

— Je te baptise du nom de Natalia Nikolaïevna selon les paroles du Seigneur : « Venez à moi, vous qui avez faim et froid... »

— Le baptême est terminé ? rugit Plachounine.

— Oui ! hurla Tigran en embrassant Natalia sur les deux joues.

— Maintenant, passons au mariage, enchaîna Plachounine sans se laisser démonter. Mais j'exige un véritable mariage avec tout le rituel et non une cérémonie bâclée comme ce baptême.

— Vous allez quitter cette maison, Ostap Germanovitch !

— Je suis l'unique témoin ! Ce n'est pas possible.

— Vous savez chanter ?

— Chanter, moi ?

— On chante à toutes les messes de mariage ! Alors, chantons ! dit Tigran qui toisait le minuscule D<sup>r</sup> Plachounine. De quels cantiques vous souvenez-vous ?

— « Lorsque Dieu vous appelle... »

— C'est un chant funèbre ! s'écria Tigran. C'est sans doute l'hymne des médecins !

— Je vous revaudrai ça, Tigran Rassoullovitch ! dit Plachounine d'une voix subitement radoucie. C'est bon, je connais aussi « Dieu, prends nos mains... »

— Très bien. Docteur, allez donc, s'il vous plaît, chercher les couronnes de mariage dans la chambre. Je commence...

Le pope, ayant pris son souffle, entonnait un cantique d'une voix puissante qui laissa l'assistance pétrifiée.

Le D<sup>r</sup> Plachounine courut chercher les couronnes de laiton dans la chambre. Il se plaça ensuite derrière le couple mais sa taille l'empêchait de maintenir les coiffures au-dessus de leurs têtes. Il n'arrivait qu'à la hauteur de leur nuque.

— Tout le monde n'est pas Goliath ! marmotta Plachounine.

Il grimpa sur une chaise et le pope termina son cantique. Aussitôt, Plachounine alluma l'encensoir et entonna à son tour :

— Dieu, prends nos mains...

Cette fois, c'est Tigran qui fut abasourdi. Bien que connu pour sa voix tonitruante, le petit médecin atteignait, lorsqu'il chantait, des notes incroyablement aiguës.

— Mon Dieu ! s'exclama Tigran pieusement, tu pourrais faire pousser de l'herbe dans le désert...

Pendant la cérémonie, plusieurs événements que nos quatre amis ne soupçonnaient pas, se déroulaient au-dehors.

Tout d'abord la tempête cessa et la neige ne tomba plus qu'en légers flocons dont le murmure réveilla Louka Serafinovitch, le villageois de garde cette nuit-là. Tant que la bourrasque s'était déchaînée, arrachant les toits, faisant claquer les fenêtres et les portes, il avait dormi comme un loir, bien au chaud près du poêle. Mais le calme soudain revenu l'avait réveillé.

Louka Serafinovitch allait se rendormir, satisfait, lorsque son attention fut attirée par un son effrayant qui lui sembla tout à fait inattendu en pleine nuit. Il se leva, jeta sa pelisse sur ses épaules, ouvrit la porte et passa la tête dans l'entrebâillement.

Il put alors entendre très distinctement un chant qui s'élevait avec force.

Un chant, en pleine nuit, en pleine neige ?

Louka Serafinovitch vit « la Maison vide » illuminée. C'est de là que sortaient ces sonorités bizarres !

Il sauta en l'air, rabattit son manteau de fourrure sur sa tête et descendit la rue à toute allure pour sonner l'alarme. À l'église, tout était sombre. Louka continua sa course et tambourina à la porte de Petrov qui apparut à sa fenêtre, l'air ahuri.

On n'imagine pas le peu de temps qu'il faut pour réveiller tout un village.

L'événement ne prit toute son ampleur que lorsque Jefim Aronovitch fut mis au courant. Il trouva les mots capables de réveiller les dormeurs les plus impénitents.

— Le diable chante dans la maison hantée ! cria-t-il de sa voix stridente. Il chante des cantiques ! C'est la fin du monde ! La fin du monde !

Les paysans, affluant de tous côtés, firent cercle à bonne distance de la maison. Ils l'observaient en silence, s'éclairant avec des torches et des lanternes.

Les affirmations de Jefim semblaient exactes ; l'intérieur de la maison était illuminé et une voix puissante résonnait à travers les murs. Certains paysans, reconnaissant le chant, joignirent les mains, blêmes.

— Un feu diabolique ! s'exclama en bégayant le pieux Louka Serafinovitch.

— Un mariage démoniaque ! bredouilla Anastasia qui apparut

soudain sur le pas de sa porte dans un long manteau de fourrure. Sainte Mère de Kazan, les démons célèbrent un mariage dans ma maison !

Elle défaillit et Petrov dut la retenir pour l'empêcher de tomber. De toutes parts les torches flamboyaient. Plus personne n'espérait passer une nuit paisible dans son lit.

Un frisson parcourut l'assistance lorsque la voix puissante se tut, remplacée par une autre plus claire.

— Deux diables ! s'écria Jefim. L'enfer tout entier est descendu à Satovka. Où est Tigran Rassoulovitch avec sa croix ? Lui seul peut encore nous sauver !

Gasisouline, envoyé à sa recherche avec trois autres villageois, revint bientôt, désarmé.

— Eh bien quoi ! s'écria Petrov. Où est le petit père Tigran ?

— Disparu ! répondit Gasisouline en s'adossant à la maison d'Anastasia. Nous avons frappé, tambouriné, puis défoncé la porte. La maison est vide. Pas un chat ! Ni le petit père ni le docteur. Ils n'ont pas couché dans leurs lits !

— Les démons ont enlevé notre pope ! hurla Jefim. C'est la fin du monde et personne ne peut nous sauver !

Nul ne s'étonnera que la pieuse Anastasia, dont le pope appréciait tant les blinis et autres gâteries, perde connaissance. Petrov la porta chez elle, l'allongea sur le banc près du poêle et ressortit aussitôt. Lorsqu'il rejoignit les villageois dehors, la situation avait encore évolué ; on entendait deux chanteurs au moins. Louka Serafinovitch s'agenouilla dans la neige et pria.

— Maintenant ils chantent à deux voix, bégaya-t-il. Camarade Petrov, c'est la bénédiction nuptiale... Je la connais, je me suis marié trois fois...

» Amis et camarades, continua-t-il, nous n'aurons plus jamais l'occasion de parler à Mikhaïl Sofronovitch : les démons le marient à la comtesse Albina qui l'égorgera ensuite. Demain matin nous trouverons son cadavre devant la porte. Patientons ! Nous devons tenir bon jusqu'à demain pour assister notre ami Mikhaïl lorsqu'il sortira de la maison en chancelant, comme Kassougai il y a peu !

Les villageois acquiescèrent ; ils laissèrent brûler leurs lanternes toute la nuit.

Deux heures après, la maison avait retrouvé son calme mais la bonne odeur de rôti et de chou qui flottait dans l'air prouvait, si besoin était, l'impertinence des démons. À l'extérieur, les villageoises organisèrent une distribution de thé qu'elles servirent à la ronde dans des bols de grès.

Les célébrants du mariage ne se doutaient pas le moins du monde

de ce qui se passait dehors.

Tigran avait terminé sa bénédiction et uni les deux époux qui avaient avalé l'hostie ; ensuite le pope et le Dr Plachounine avaient chanté. Un air de fête régnait dans la maison et, lorsque Natalia et Mikhaïl s'embrassèrent pour sceller leur union, le docteur lui-même fut sincèrement ému.

— Et maintenant, à table, annonça Tigran qui n'avait pas perdu le sens des réalités. Mangeons et réjouissons-nous ! Quel est le menu ?

— Un rôti de bœuf avec de la choucroute, arrosé de vodka ! (Plachounine, debout devant le poêle, se frottait les mains de plaisir.) Quelle bonne idée de célébrer ce mariage !

Une fois rassasiés et copieusement désaltérés, Tigran et le docteur voulurent quitter la maison.

Le pope, qui avait ouvert la porte, fit marche arrière précipitamment en la claquant de toutes ses forces. Le cercle des torches qui entourait la maison lui avait révélé ce qui se passait.

Le docteur, qui le suivait, le heurta violemment.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il. Vous êtes devenu fou ?

— Nous ne pouvons pas sortir ! Nous sommes encerclés. Tout le village cerne la maison. Au nom du ciel, si l'on me voit ressortir d'ici vivant, je n'ai plus qu'à me pendre.

Le docteur entrouvrit la porte de derrière et aperçut à son tour les torches et les lanternes.

— Attendons...

— Pendant ce temps tout le village doit nous croire disparus ! Comment allons-nous expliquer notre absence ?

Tigran retourna à tâtons dans la grande pièce où Mikhaïl et Natalia, heureux de se retrouver enfin seuls, s'étreignaient.

— Séparez-vous ! s'écria Tigran en se laissant tomber lourdement sur le banc. Vous êtes heureux mais votre mariage cause ma perte, à moins que je ne trouve pour me sauver une excuse irréfutable.

L'esprit le plus débrouillard ne trouve pas toujours une échappatoire. Tigran Rassoulovitch regagna la fenêtre en maltraitant sa barbe et, écartant légèrement la couverture qui tenait lieu de rideau, il constata que les paysans se préparaient à passer la nuit dehors.

— Ils passent des théières à la ronde, gémit-il en se laissant retomber sur le banc. Vous savez ce que cela signifie ? Ils s'installent et ne bougeront pas d'un pouce, même si la neige les ensevelit ! Que faire ? Docteur Plachounine, dites donc quelque chose ! Vous les faites sortir de leur lit avec votre voix tonitruante et maintenant vous vous saoulez à la vodka !

Plachounine se grattait la tête en réfléchissant. La situation était critique, aucun doute là-dessus. Si on distribuait du thé dehors, ils

seraient obligés de passer la nuit ici.

— Mikhaïl Sofronovitch, nous sommes contraints d'abuser plus longtemps de votre hospitalité, dit le D<sup>r</sup> Plachounine en se versant le reste de vodka. Ce mariage était déjà original, voilà que nous allons maintenant vous frustrer de votre nuit de noces. Mais les circonstances...

— Nuit de noces ! s'exclama Tigran. Est-ce votre seule préoccupation, docteur ? La mariée attend un enfant...

— Qu'est-ce que vous en savez, vous, le pope ? La nuit qui suit le mariage sort toujours de l'ordinaire, même si on a déjà eu quatre enfants.

— Ce n'est pas notre problème !

Tassburg à son tour regarda au-dehors. Il aperçut Petrov, Jefim, Gasisouline, Grégori son contremaître, Constantin, et un géologue qui avait regagné le village. Ils étaient tous en train de boire du thé et une paysanne, un panier au bras, distribuait des sandwiches.

— Pour le moment, il n'y a rien à faire ! Vous devrez vraisemblablement rester ici jusqu'à demain soir.

— J'ai une idée, dit soudain Tigran : chassons-les !

— Et comment ? demanda le docteur. Vous allez taper dans vos mains en criant : ouste ?

— Il faut que la comtesse Albina fasse une apparition, continua le pope sans se démonter. Sa première apparition depuis cent cinquante ans ! Gigantesque, blafarde, tout droit sortie de l'enfer. Ah ! vous allez voir comme ils vont détalier !

— C'est ridicule ! dit Plachounine. Tigran, donnez-moi votre bras que je vous prenne le poulx. C'est vous qui avez l'intention de jouer le rôle du fantôme ?

— Non : Natalia.

— Impossible ! s'écria Tassburg aussitôt.

Il était assis à côté de Natalia, un bras autour de ses épaules. Elle était fatiguée, la tête appuyée contre sa poitrine, heureuse malgré toutes ces complications de le sentir près d'elle. Son bouquet de mariée était posé sur la table. Elle avait défait le ruban de nylon rouge et ses cheveux auburn tombaient sur ses épaules.

— Pourquoi est-ce impossible ? demanda-t-elle.

— Tu n'es pas... gigantesque.

— Elle va grimper sur mes épaules et nous allons coudre bout à bout tous les morceaux de tissu possibles pour faire une robe qui nous couvre de sa tête à mes pieds.

— Bravo ! interrompit Plachounine. En haut une jolie petite tête et en bas des pieds grands comme des bateaux. Mes amis, donnez quelque chose à boire au pope qu'il se taise enfin. Je ne vois qu'une solution : attendre jusqu'à demain soir.

C'était, en effet, l'unique solution. Tassburg alla chercher une autre bouteille de vodka. Tigran Rassoulovitch fit encore une ou deux propositions mais plus la nuit avançait, plus il buvait et plus ses propos étaient incohérents. Il finit par s'allonger sur le banc, oubliant que le brave Morosovski s'était rompu le cou là même, puis il joignit les mains et s'endormit, en ronflant si fort que toute conversation à voix basse devint impossible.

— Je l'aime bien, ce bonhomme ! dit le D<sup>r</sup> Plachounine en sortant de sa poche son antique montre gousset. (Il était 6 heures du matin. Natalia dormait pelotonnée sur le lit.) C'est le plus grand filou qui ait jamais porté une robe de prêtre, mais c'est l'homme dont on a besoin ici. La Russie a la chance de posséder encore quelques énergumènes de son espèce.

Plachounine posa ses petites jambes contre le poêle et sentit avec délice la chaleur bienfaisante envahir tout son corps.

— Lorsque la neige cessera, vous appellerez l'hélicoptère avec votre poste émetteur, d'accord ? Je renonce à ma voiture.

— Mais il faut d'abord que Natalia réapparaisse officiellement ! Et pour être tout à fait franc, je vous avoue que le paludisme que vous voulez m'inoculer ne me plaît guère.

— À moi non plus ! Du point de vue strictement médical, c'est d'ailleurs une hérésie de penser qu'on puisse attraper le paludisme par un tel froid !

— Il ne reste donc que la voie légale.

— Qu'est-ce que vous appelez la « voie légale », Mikhaïl Sofronovitch ?

— Il faut que j'aille à Mutorei parler aux parents de Natalia.

— Et pendant ce temps-là le prétendu fantôme continuera de hanter la maison ?

— Vous avez une meilleure solution à proposer ?

— Oui. Il faut que je rentre à Batkit. Il doit bien y avoir un moyen que je vous emmène avec moi.

— Et sous quel prétexte ? Je suis en bonne santé et je dois rester avec mes compagnons. J'ai un contrat à remplir.

— Alors il faut tomber malade... Pensez à l'enfant ! Il grandit de jour en jour et il arrivera un moment où votre femme ne pourra plus rouler en jeep sur les chemins cahoteux que vous empruntez avec vos appareils de forage. Vous ne voulez quand même pas risquer une fausse couche ?

— Si je dois poursuivre plus au nord, Natalia restera ici. Il y a une sage-femme...

— Oui, oui, une certaine Rimma dont on m'a parlé. Elle tape avec une louche sur le ventre de la parturiente en criant : « Sors, petit ver ! » et jusqu'à maintenant, si l'on en croit Tigran, l'enfant est

toujours sorti ! Si vous pensez que votre femme...

— Vous pouvez prévoir la date de la naissance, docteur Plachounine. Vous pourriez revenir de Batkit... Je veux dire, ce sera le printemps...

— Mikhaïl Sofronovitch, nous nous perdons en conjectures ! Natalia ne va pas rester seule ici et vous laisser repartir dans la taïga, c'est sûr ! Elle vous accompagnera ! Sa petite tête est aussi mignonne que têtue. En plus, elle n'a peur de rien, elle est née dans ces contrées sauvages. Mikhaïl, c'est pour vous une course contre la montre.

— Je sais. (Tassburg regarda Tigran qui ronflait en toute quiétude.) Aussitôt que la neige s'arrête de tomber, je pars pour Mutorei. Il faut que je sache si on poursuit toujours Natalia et si les recherches de Kassougai étaient officielles ou non. S'il agissait pour son propre compte, Natalia peut resurgir sans danger. Il faut qu'elle soit complètement réhabilitée ; il n'y a pas d'autre issue.

— Avec la situation qui était celle de Kassougai, ce sera difficile. Et puis on va se demander où ils sont passés, lui et son compagnon. Même sa voiture a disparu ! Et si vous déplacez la moindre pierre, elle va rouler jusqu'à Satovka. Si quelqu'un se pointe ici, il ne croira sûrement pas à cette histoire de fantômes ni à la comtesse Albina hantant les lieux, son couteau à la main. Il lui suffira d'interroger Jefim ou le petit menuisier. Aussitôt la vérité éclatera au grand jour. (Plachounine soupira et frotta ses pieds l'un contre l'autre. La chaleur était revigorante.) Mikhaïl, je vous propose une pleurésie carabinée !

— Cela changerait-il quelque chose à la situation de Natalia ?

— À peine ! Mais elle quitterait Satovka et s'éloignerait ainsi un peu plus de Mutorei. (Plachounine ne laissa pas le temps à Mikhaïl de répondre.) Je sais bien que nous tournons en rond ! Natalia ne passera nulle part inaperçue.

— Attendons donc, conclut Tassburg. La patience est la plus vieille vertu russe.

— Elle a toujours été victorieuse. (Le Dr Plachounine s'étira.) Mon ami, je suis fatigué. Je me couche sur la table, d'accord ? Et vous ?

— J'attends le lever du jour pour sortir. Quand les gens verront que je suis encore vivant, malgré toute cette histoire de mariage diabolique, ils lèveront le siège.

— Très astucieux ! Mikhaïl, bonne chance ! Je suis fatigué et un peu saoul ; mais, malgré tout, quelle belle nuit !

Les habitants de Satovka ne partageaient pas cet avis alors que l'aube pâle pointait. Gasisouline, féru de météorologie, prophétisa encore quinze jours de neige.

Malgré le thé chaud et les sandwiches, l'humeur n'était pas à la joie : on gelait littéralement. On éteignit les torches et les lampes aux



premières lueurs du jour sans quitter des yeux la maison silencieuse. Logiquement il devait s'y passer quelque chose d'ici peu ! Un cri ou deux ou trois, puis la lourde porte de rondins s'ouvrira, et le camarade ingénieur, le petit père Tigran et ce maudit docteur de Batkit sortiront en chancelant ou rampant et s'écrouleront raides morts devant la maison...

Pourtant le mystérieux silence qui régnait à l'intérieur depuis des heures et la lumière qui continuait à brûler éveillaient les soupçons. Constantin, le contremaître et le géologue s'étaient mis à l'abri dans la salle de séjour d'Anastasia et mangeaient un morceau de saucisse sèche, assis sur le banc. La pieuse veuve était toujours allongée sur son lit, prostrée. La pensée que le cher père Tigran pût être mort dans la maison hantée dont elle avait hérité, l'annihilait.

Petrov qui venait la voir de temps à autre, n'annonçait rien de réjouissant.

— Tout est silencieux ! trop silencieux ! D'abord un duo diabolique et maintenant le calme plat ! Anastasia Alexeievna, il faudrait brûler cette maison !

— Elle ne veut pas brûler ! répondit la veuve. En cent cinquante ans, la foudre n'est jamais tombée sur elle, et lorsqu'on y met le feu, il s'éteint aussitôt...

Le secrétaire du Parti haussa les épaules et quitta la chambre. Le géologue bourrait sa pipe sur le banc, près du poêle.

— J'y vais, dit-il.

— Où ? demanda Petrov, incrédule.

— En face, dans la maison !

— Je vous l'interdis bien ! s'écria Petrov en louchant d'un air furieux. Nous avons assez de morts comme ça. Suicidez-vous autrement, camarade, mais pas dans notre commune. Si vous êtes las de vivre, pendez-vous quelque part dans la taïga ou restez dehors tout nu, vous gèlerez rapidement. Mais n'entrez pas dans cette maison !

Il sortit en claquant la porte. Le géologue alluma sa pipe et se tourna vers Constantin.

— Vous croyez à ces histoires de fantômes, vous ?

— Il est indéniable que Kassougai a été égorgé dans cette maison. Je l'ai vu moi-même avant qu'on ne l'enterre, il avait la gorge tranchée ! Et la maison était vide... À ce moment-là, Tassburg avait rejoint l'équipe de forage ; vide, je vous dis, inhabitée. Et quelqu'un y est assassiné ! Comment expliquez-vous cela ?

— Bon Dieu, les fantômes n'existent pas ! Et encore moins un couteau à la main !

— Et Kassougai ?

— Assez avec votre sacré Kassougai. (Le géologue soufflait de gros nuages de fumée en toussotant ; son tabac était vraiment corsé.) Si

Mikhaïl Sofronovitch n'est pas sorti à midi, j'y vais, et personne ne m'en empêchera, pas plus Petrov qu'un autre ! Et vous viendrez avec moi !

Constantin préféra ne pas discuter. Mieux valait patienter avec ces intellectuels qui veulent toujours tout savoir, pensa-t-il.

Tout se déroula plus vite qu'on ne s'y attendait.

Le jour avait enfin percé les épais nuages et les villageois buvaient leur neuvième théière en mangeant des crêpes bien chaudes lorsque la porte de la maison s'ouvrit enfin.

Un gémissement parcourut l'assistance.

C'est alors qu'apparut le camarade Tassburg. Bien droit, habillé de frais, en pleine forme. Il étendit le bras, se redressa et respira profondément l'air frais. Il avait l'air presque joyeux...

C'est seulement ensuite qu'il sembla remarquer que presque tous les villageois encerclaient sa maison. Le géologue, Grégori et Constantin sortirent en trombe de chez Anastasia, prévenus par Jefim.

Tassburg regarda autour de lui et s'approcha lentement. Quelques femmes poussèrent des cris et décampèrent comme si le diable venait à leur rencontre.

— Que se passe-t-il ? demanda Tassburg aux hommes qui reculaient à mesure qu'il s'approchait d'eux. On fête quelque chose ?

— Votre résurrection, Mikhaïl Sofronovitch ! s'écria le géologue en riant. Comment se fait-il que vous n'ayez pas la gorge tranchée ?

— Et pourquoi l'aurais-je ?

— On s'y attendait ! Après les événements de cette nuit...

— Quels événements ? demanda Tassburg en regardant autour de lui.

Le cercle s'était considérablement élargi et plusieurs mètres le séparaient des villageois.

— Le diable s'est déchaîné chez vous toute la nuit, dit le géologue.

— Impossible ! J'ai parfaitement dormi.

— Ils ont même chanté en canon ! s'écria Jefim. Avec des voix inhumaines...

— Nous avons tous entendu, bredouilla Gasisouline. Et vous rien du tout, exactement comme lors des flammes...

— Êtes-vous tous devenus fous ? demanda Tassburg en jetant un coup d'œil aux théières et aux crêpes posées sur de grands plats en bois. Vous fêtez bien quelque chose ? Petrov, que se passe-t-il ? Vous vous conduisez tous bien bizarrement !

Pas moyen d'esquiver la question. Un secrétaire du Parti doit savoir montrer l'exemple ; mais ni le Parti ni Lénine n'ont jamais eu affaire à des fantômes vieux de cent cinquante ans...

— Camarade Mikhaïl Sofronovitch, répondit Petrov presque sans voix, je me rends bien compte que vous êtes vivant et en parfaite

santé. Cela tient du miracle. Cependant le village tout entier, à l'exception de deux vieilles arrière-grand-mères trop faibles pour sortir de chez elles, peut témoigner qu'un mariage diabolique a été célébré cette nuit chez vous !

— Un quoi ? demanda Tassburg qui simulait l'étonnement à la perfection.

— Le pope et le docteur ont disparu ; pendant toute la nuit votre maison a été illuminée et une voix satanique a chanté le premier cantique des messes de mariage...

— C'est vrai ! je l'ai entendue ! s'écria Louka Serafinovitch, l'expert en hyménées.

— Ensuite, une seconde voix encore plus démoniaque s'est mise à chanter et ensuite... ensuite... (Petrov essuya la sueur qui perlait à son front. Il était complètement dépassé par les événements.) Ensuite ils ont même chanté à deux voix.

— Et c'était un *Alléluia*, ajouta Jefim de sa petite voix criarde.

— Impossible ! répondit Tassburg en se passant la main devant les yeux. Tout était sombre et silencieux. J'ai dormi d'une traite et, en général, le moindre bruit me réveille...

— Mais nous sommes tous témoins ! bégaya Gasisouline. Mon Dieu ! Dans quel état est votre salle de séjour ce matin, Mikhaïl Sofronovitch ?

— Comme je l'ai laissée en allant me coucher. Je viens d'allumer le feu avant de sortir. D'ailleurs l'eau de mon thé doit bouillir.

— Vous n'avez constaté aucun désordre ? demanda Petrov, la gorge serrée.

— Non.

— Pas de sang sur le sol ni sur les murs ?

— Pas que je sache. Et pourquoi donc ? (Tassburg éclata de rire et fit de grands mouvements de bras. Il commençait à avoir froid sans veste.) Ah ! la comtesse Albina ! Camarades, je l'ai vue trois, quatre fois lorsque j'ai emménagé. Depuis, j'ai la paix.

— Minute ! intervint le géologue qui se grattait la tête avec sa pipe. Vous avez dit, Mikhaïl Sofronovitch, que vous aviez vu cette comtesse morte il y a cent cinquante ans...

— Oui, je voulais l'attraper, mais elle s'est volatilisée et je me suis retrouvé avec les mains humides et rouge sang.

— Ah ! dit le géologue en se penchant vers Tassburg. Vous deviez être joliment saoul, hein ?

— Croyez ce que vous voudrez, camarade ! Je sais ce que j'ai vu !

Tassburg tenta un coup dangereux en ajoutant :

— Si vous ne me croyez pas... je vous invite à venir passer une nuit chez moi ! La comtesse ne vous connaît pas encore ; savoir si elle vous trouvera à son goût...

Le géologue ouvrit de grands yeux, cala sa pipe entre ses dents et marmonna quelque chose que Tassburg ne comprit pas. Mais il n'avait pas l'air d'accepter l'invitation...

— Bon sang ! rentrez chez vous ! dit Tassburg aux villageois. Vous voyez bien qu'il ne s'est rien passé.

— Le petit père Tigran et le docteur ont disparu ! gémit Jefim. Qui peut expliquer ça ? Ils se sont évaporés ! Évanouis dans la nature...

— Ils vont revenir. Ils sont peut-être partis faire un tour ?

— Où donc par cette neige ? demanda Petrov. La voiture est garée devant la porte. (Petrov était si bouleversé qu'il ne pouvait plus articuler. Il reprit son souffle.) Nous avons bien des chiens policiers mais les traces ont été recouvertes par la neige.

« Dieu soit loué ! » pensa Tassburg. Il commençait à geler pour de bon et il voulait rentrer chez lui. Si les gens voulaient l'accompagner ! Tigran ronflait sur le banc et le docteur avait l'air d'un cadavre sur la table ! Dans la pièce voisine, Natalia en robe de mariée ornée de roses de papier pelure... La vie est parfois cocasse !

— Il faut que j'aille boire mon thé, dit-il. (Se tournant vers le géologue, il ajouta :) Je viendrai au camp dans la journée. Dites à l'équipe de forage que tout le monde doit rentrer dès que la neige aura cessé.

Il n'attendit pas la réponse et claqua la porte derrière lui.

Les villageois en restèrent pantois. Le cercle se rompit pourtant et ils rentrèrent chez eux les uns après les autres avec le sentiment d'avoir été témoins d'événements qui ne se reproduiraient jamais plus.

Ils avaient raison.

Cette journée parut interminable.

Tigran et le D<sup>r</sup> Plachounine la passèrent à se casser la tête pour trouver une explication à leur disparition. Une explication qui pût satisfaire les villageois.

Natalia nettoya, balaya et fit la cuisine en racontant son travail au sovkhoe de Mutorei.

Le pope proposa même d'aller affirmer à la face de tous qu'ils n'avaient pas bougé de chez eux mais que les villageois ne les avaient pas vus, hypnotisés qu'ils étaient par le diable. Cette idée parut si saugrenue au docteur qu'il se demanda sérieusement s'il ne convenait pas de l'adopter. Rien n'est plus convaincant que l'incompréhensible...

— Je commence à comprendre pourquoi vous autres les popes êtes si dangereux, dit le docteur respectueusement. En face de vous, l'homme le plus assuré perd contenance ! Vous arriveriez à persuader tout un village qu'il a été victime d'hystérie collective...

— Vous avez une meilleure idée ? demanda Tigran, morose. Depuis cent cinquante ans on croit cette maison hantée et qu'est-elle en réalité ? Une maison inhabitée des plus banales où, par le plus pur des hasards, des gens sont morts dans des circonstances étranges. Dois-je rétablir la vérité ? Quelle désillusion, quelle colère cela provoquerait ! On brûlerait la maison et le village se retrouverait tout frustré sans son mythe familial, car, au fond, tout le monde l'aime bien, cette baraque, elle donne son originalité à Satovka.

— Vous êtes un philosophe, Tigran Rassoulovitch, dit le D<sup>r</sup> Plachounine. Quel dommage que vous moisissiez dans la taïga !

— Sans la taïga et Satovka, je ne serais pas ce que je suis, répondit le pope en s'essuyant les yeux, car l'émotion le gagnait.

Il était dans le vrai. Un Tigran Rassoulovitch ne pouvait exister ailleurs que dans la taïga.

Pendant ce temps, Tassburg avait regagné son travail, comme si rien ne s'était passé.

Par radio, il apprit que des hélicoptères allaient venir les ravitailler et ramener le D<sup>r</sup> Plachounine chez lui. Les météorologues prévoyaient un temps sec et froid sans chutes de neige importantes ; temps idéal pour voler.

— Pour la dernière fois..., dit le soir même le D<sup>r</sup> Plachounine lorsque Tassburg leur annonça ces nouvelles.

Le village avait repris ses esprits après les événements de la nuit mais ne parvenait toujours pas à s'expliquer la disparition du petit

père Tigran. La veuve Anastasia pleurait sans arrêt et disait qu'elle se laisserait mourir si le pape ne réapparaissait pas bientôt.

— Une brave petite femme, remarqua le pape, ému. Je la bénirai à mon retour...

Le docteur répéta :

— Pour la dernière fois, décidez-vous ! On vient me chercher ! Natalia peut partir avec moi à Batkit et y mettre son enfant au monde. Nous pouvons la cacher dans l'église et lorsque l'hélicoptère atterrira après-demain personne n'aura le temps de se demander qui est cette jeune fille ni d'où elle vient. Nous serons loin avant que quiconque ait le temps de se poser la question. À Batkit, j'ai des relations. J'y ai pensé toute la journée. Il faut risquer le coup !

— Je reste avec Mikhaïl, répondit Natalia tranquillement.

— Amen ! dit Tigran, la mine lugubre. Voilà l'amour véritable !

— C'est de la folie ! s'écria Plachounine. C'est une solution beaucoup trop dangereuse et compliquée ! Natalia, il ne faut plus penser seulement à ton mari, mais aussi à ton enfant.

— Je pense d'abord à Micha...

Ils formaient tous deux, enlacés sur le banc, un tableau attendrissant qui rendit le Dr Plachounine furieux. Cet amour fou le mettait hors de lui !

— C'est bon ! dit-il. Pense à Micha autant que tu voudras, mais agis au moins une fois. Accompagne-moi à Batkit !

— Si Micha vient avec nous, d'accord !

— C'est impossible. Sous quel prétexte puis-je quitter mon équipe ?

— Je vais vous provoquer des tremblements parkinsoniens qui vont couper le souffle à tout le monde ! s'écria le Dr Plachounine. L'un ne peut pas, l'autre ne veut pas et le temps passe ! Natalia...

— Rien sans Micha, rétorqua-t-elle fermement.

— C'est ton dernier mot ?

— Oui.

Le Dr Plachounine se tourna vers le pape qui mangeait tranquillement un sandwich au saucisson.

— Bon Dieu, Tigran Rassoulovitch, dites quelque chose ! Vous ne connaissez pas quelque pieux commandement pour faire face à de telles situations ?

— « La femme doit suivre son mari. » Mais cela ne convient pas tout à fait !

— Mikhaïl ! reprit le Dr Plachounine en agitant les mains, vous êtes assis à côté de votre femme sans rien dire. Vous êtes pourtant un homme sensé...

— Dois-je l'assommer pour qu'on puisse la transporter dans l'hélicoptère ?

— À quoi cela servirait-il ? demanda Natalia en leur souriant. (Ses

yeux exprimaient un tel bonheur que Plachounine capitula.) Je reviendrais de Batkit à pied. Je connais mieux la taïga que vous trois réunis...

Cette nuit-là, Tigran et le D<sup>r</sup> Plachounine purent quitter la maison en catimini par la porte de derrière et coururent jusqu'à l'église ; le vent effaça leurs pas sur la neige.

— Demain matin, je vais sonner la cloche, dit Tigran alors qu'ils reprenaient leur souffle dans la salle de séjour où régnait une température glaciale. (Le feu était éteint depuis longtemps.) Je vous parie qu'ils vont m'arriver tout cuits tout rôtis !

— Et comment allez-vous expliquer votre retour ? demanda le docteur.

— Je suis là ! dit Tigran en caressant sa longue barbe avec majesté. Je suis là et ça suffit !

— Génial ! dit le D<sup>r</sup> Plachounine en souriant, tout simplement génial. Allumons le poêle !

Il était sincèrement étonné de constater que le pope connaissait mieux que quiconque les réactions de ses paysans.

Le lendemain, Tigran Rassoulovitch sonna donc la cloche sans hâte. Tout le village accourut à l'église, se groupa devant l'iconostase sans quitter des yeux la sacristie, brûlant de savoir si le pope allait vraiment apparaître.

Il apparut en effet, grand et fort, la barbe en bataille comme à son habitude et un murmure monta de l'assistance. Gasisouline, le bedeau, se mit à prier à haute voix, Jefim chantait doucement et Petrov lui-même fit son entrée, histoire de s'assurer *de visu* qu'un homme enlevé par le diable pouvait réapparaître.

Le D<sup>r</sup> Plachounine, qui s'était caché derrière la porte, dut s'asseoir précipitamment sur un tabouret lorsque Tigran commença son histoire. De sa voix de stentor qui excluait toute question, il expliquait, les yeux levés vers la voûte illuminée :

— Nous sommes devenus de plus en plus légers et nous nous sommes élevés dans les airs comme des plumes, et puis nous ne nous souvenons plus de rien. Nous nous sommes endormis comme des enfants qui ont bu du lait chaud. En nous réveillant, nous nous sommes retrouvés dans notre lit et un jour et une nuit s'étaient écoulés. Comment peut-on expliquer cela ? Les miracles de Dieu sont impénétrables ! Hosanna !

Il considéra ses ouailles. Les femmes le croyaient sans exception et se signaient, mais quelques paysans échangeaient des regards vaguement sceptiques.

— C'est exactement ce qui s'est passé ! hurla Tigran. Demandez au docteur. Il a fait la même expérience. Avancez, camarade

Plachounine ! N'ayez pas peur de vous montrer !

Plachounine n'avait pas le choix. Il s'avança et confirma les propos du pape :

— Croyez ce que vous dit le petit père Tigran. Nous avons visité un autre monde.

Tigran lui lança un clin d'œil reconnaissant et les paysans de Satovka étaient désormais tout à fait convaincus que leur village était un lieu élu pour les miracles. Lorsque le premier chantre Ostap Leonidovitch entonna un psaume, toute l'assemblée le reprit avec émotion. Le secrétaire du Parti lui-même se joignit à eux, ce qui prouvait que le D<sup>r</sup> Plachounine avait été persuasif.

Bref, Tigran Rassoulovitch était de retour, le docteur aussi, le camarade ingénieur avait survécu aux manœuvres démoniaques sans rien voir ni entendre... N'était-ce pas l'essentiel ?

— L'hélicoptère de Batkit arrive demain, dit Plachounine à Tigran. Génial petit père, désirez-vous qu'avant mon départ je m'occupe encore de vos ouailles ?

— Votre fichue visite médicale est terminée. Que voulez-vous de plus ? Vous emmenez Natalia ?

— Je ne crois pas que Mikhaïl Sofronovitch arrive à la persuader d'ici demain. Je ne peux plus rien pour elle. Ils devront se tirer d'affaire tout seuls. L'amour est quelque chose de sublime, mais un amour fou mérite bien son nom. C'est la catastrophe ou le paradis...

— Que prévoyez-vous ?

— Ils vont à la catastrophe, répondit le D<sup>r</sup> Plachounine. Et comment !

Le D<sup>r</sup> Plachounine avait raison d'une certaine manière. L'amour de Natalia avait un goût de Paradis, mais la jeune femme en perdait tout sens des réalités.

Tassburg lui-même, un homme lucide, raisonnable et réfléchi, se laissait entraîner par ce torrent impétueux.

— Tu es merveilleuse, lui disait Tassburg, la tête entre ses seins.

— C'est irréel, Micha, murmurait Natalia en caressant son dos. Ses doigts qui glissaient sur sa peau le brûlaient. On comprend qu'en de tels moments Tassburg fût incapable de lui parler de l'hélicoptère, qui était pourtant l'unique chance de salut pour elle. Face à son visage radieux, après ces baisers sans fin dans lesquels ils avaient l'impression de se noyer, comment dire : « Natalia, demain tout va s'achever, pour des mois ! Nous nous reverrons au printemps. Je viendrai te chercher. Mais à partir de demain il ne nous restera plus que souvenirs, nostalgie et le silence ! »

Mikhaïl aborda le sujet une seule fois ; ce jour-là, il rentrait du camp où il avait appris qu'un gros hélicoptère de transport apporterait



bientôt du matériel pour permettre à l'équipe de poursuivre son travail.

Une chose était certaine : Satovka n'était plus un trou perdu, coupé du monde. Son nom figurait désormais sur de nombreuses listes administratives. Mais il serait oublié aussi vite et, dans quelques semaines, seuls quelques camarades de Batkit se souviendraient de l'existence de ce petit bourg car, à coup sûr, on ne trouverait pas de gaz naturel à proximité de Satovka. Les hypothèses des géologues s'étaient révélées fausses.

— Je ne veux plus entendre parler de cela, dit Natalia lorsque Tassburg parla de l'hélicoptère qui ramènerait le D<sup>r</sup> Plachounine à Batkit. Je pense que tout a été dit depuis longtemps, Micha.

— Pas tout, répondit-il. J'ai reçu un nouvel ordre de mission.

— Je ne crains plus rien. J'avais peur de Kassougai, mais il est mort. Tu es avec moi, c'est l'essentiel.

Il acquiesça ; ce qu'il avait à dire lui semblait encore plus pénible.

— Lorsque le temps sera dégagé, nous reprendrons le travail.

— Tant mieux, Micha ! dit Natalia qui préparait sur le fourneau une soupe aux haricots pour le dîner.

— Tu t'en réjouis ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Je sais que tu aimes ton travail. Tu n'es pas de ces hommes qui peuvent rester assis des heures à regarder les mouches voler.

— Je t'aime, Natienka..., dit-il.

— Cela n'a rien à voir.

— Si, au contraire, cela a tout à voir !

Natalia retira la poêle du fourneau et regarda Tassburg. Ses yeux disaient son pressentiment. La lueur de la flamme éclairait son mince visage.

— Vous n'avez pas trouvé de gaz naturel dans la région de Satovka ? demanda-t-elle calmement. C'est sûr, maintenant ?

— Presque sûr...

— Vous ne poursuivez pas les recherches...

— Non, nous abandonnons.

— Et vous repartez plus loin dans la taïga ?

— Nous allons recevoir de nouveaux plans et des directives d'Omsk.

Tassburg se pencha sur la petite carte du secteur qu'il avait sortie de sa poche et où apparaissaient tous les points de forage.

— Nous allons sans doute devoir remonter vers le Chunku..., dit-il en lui indiquant un endroit sur la carte.

Mais Natalia n'avait pas besoin de regarder pour se souvenir qu'il existe encore en Sibérie de grands espaces vierges où seuls, peut-être, quelques chasseurs nomades se sont aventurés.

— Tu imagines la vie qu'on mène dans les collines, au bord du

Chunku ? demanda Mikhail, le cœur serré.

— Les loups y pleurent de solitude...

— Exactement.

— Pourquoi me racontes-tu cela ?

— Pour te dire que...

Natalia secoua la tête et remua avec une cuillère en bois le lard qui attachait à la poêle.

— Tu vas t'installer sur la rive du Chunku avec ton équipe ?

— Oui.

— Tu pourras y demeurer sans mourir de faim ou de froid ?

— Oui.

— Pourquoi ne pourrais-je donc pas y vivre aussi... avec toi ?

— L'enfant, Natalia !

— L'enfant ! Sur son extrait de naissance, on lira : né sur une rive du Chunku. Et lorsqu'il sera plus grand et qu'il pourra comprendre, je lui expliquerai : « Nous habitions sous une tente et je t'ai mis au monde sur un lit de camp au milieu de la taïga. Les forêts s'étendaient à perte de vue sous un ciel infini... Mon fils, sois aussi fort que la forêt et le ciel. » Il comprendra et sera fier. Tu ne crois pas, Micha ?

— Natalia, il n'y aura que des hommes. Personne ne pourra t'aider !

— Aucun d'entre vous n'a suivi de cours de secourisme ?

— Si, bien sûr, plus ou moins.

— C'est mieux que les femmes des Evenkis qui mettent leurs enfants au monde à même le sol, à la lisière d'une forêt ou au milieu d'un champ.

— Pas toi ! s'écria Tassburg. Je veux que ma femme et mon enfant...

— Pourquoi cries-tu ? demanda-t-elle avec douceur. Je reste avec toi, assomme-moi si tu ne veux plus de moi...

À quoi bon continuer à discuter ? Quels arguments lui opposer puisque même la solitude du Chunku ne lui faisait pas peur ? Tassburg capitula.

C'était exactement ce que le D<sup>r</sup> Plachounine avait dit : un amour fou dépasse toujours l'entendement et reste sourd à la raison.

L'hélicoptère atterrit le lendemain à 11 heures. Il était piloté par un jeune soldat tout surpris de découvrir un village dans ces contrées désertiques. Un vrai village avec une église et un pope impressionnant.

Car lorsque l'hélicoptère atterrit devant l'église en faisant tourbillonner la neige, non seulement tout Satovka était là, mais Tigran Rassoulovitch en personne se dressait devant le portail, en grande tenue, sa toque à la main et la barbe flottant au vent.

À son côté, le docteur attendait, prêt à partir. Dix minutes plus tôt,

il s'était disputé avec Tassburg, lui reprochant de n'avoir aucune autorité sur Natalia.

— Vous vous croyez fort ! s'était-il écrié. Un homme de fer ! Un ours ! Vous n'êtes qu'une marionnette dont une femme tire les fils. Lorsque Natalia fronce les sourcils, vous tremblez ! Elle vous fait marcher au doigt et à l'œil et vous prenez ça pour de l'amour. Espèce d'idiot ! Mais pourquoi est-ce que je me mets dans des états pareils ? C'est votre vie, pas la mienne !

— Nous partons vers le Chunku, docteur, rétorqua Tassburg froidement.

— Je ne vous suivrai pas, je vous le garantis ! Dans une région pareille, avec une femme enceinte, c'est criminel ! Vous vous en rendez compte ?

— Oui.

— Et vous le faites quand même ?

— Natalia dit qu'il faudrait que je l'assomme pour partir sans elle...

— Natalia dit que, Natalia dit que... ! Espèce de perroquet ! Êtes-vous incapable de penser et de dire autre chose que ce que dit Natalia ?

— Docteur Plachounine, notre amour est un amour fou, inouï, déraisonnable !

— Vous nous l'avez, Dieu sait, suffisamment prouvé !

— Natalia vous souhaite bon voyage...

— Elle est vraiment trop bonne ! Mikhaïl Sofronovitch, son entêtement est ridicule. Vous pouvez le lui dire de ma part.

L'heure du départ avait sonné. Petrov fit servir une soupe chaude au jeune soldat. Pendant ce temps, Jefim observait l'hélicoptère avec un tel intérêt que Gasisouline jugea nécessaire d'intervenir :

— Ne démonte rien ! Il n'y a rien là que tu puisses utiliser dans ton jardin !

Tous les villageois entouraient l'hélicoptère, observaient dans la cabine les instruments de bord, les cadrans, les indicateurs, persuadés que le fait de voler ainsi dans une cloche de verre à plusieurs centaines de mètres au-dessus du sol devait donner le tournis.

— C'est une question d'entraînement, expliqua quelqu'un qui s'était déjà rendu deux fois à cheval à Batkit en été. Il dure près d'un an. On accroche les candidats par les pieds à un grand arbre jusqu'à ce qu'ils n'aient plus le vertige ! Voilà !

On le crut sur parole, impressionné par la difficulté de l'exercice.

Le D<sup>r</sup> Plachounine, quant à lui, monta sans crainte, s'assit à côté du jeune pilote, attacha sa ceinture et échangea une dernière poignée de main avec Tigran et Tassburg.

— Bonne chance, mes amis ! dit-il avec une émotion évidente. J'ai passé de bons moments avec vous, même si vous êtes de drôles de

types. Nous ne nous reverrons sans doute jamais.

— Pourquoi êtes-vous si pessimiste, Ostap Germanovitch ? demanda Tassburg. Batkit ne se trouve pas sur la Lune ; d'ailleurs, maintenant on y va !

— À mon âge, un mois compte pour une année, Mikhaïl Sofronovitch. (Le D<sup>r</sup> Plachounine serra longuement la main de Tassburg.) Beaucoup de bonheur dans la vie et en amour !

— Merci, docteur...

Avant que l'émotion ne grandisse encore, Plachounine lâcha brusquement la main de Tassburg et referma la porte vitrée. Il la verrouilla de l'intérieur et fit un signe d'adieu à tout le monde. Les villageois agitèrent la main en lui criant bon voyage. Puis le moteur vrombit et les pales se mirent lentement en mouvement.

— Arrière ! hurla Tigran à la foule émue. Reculez, je vous dis.

Les pales accéléraient, la neige tourbillonnait et retombait sur les badauds, puis, comme soudain saisi par une main invisible, l'hélicoptère s'éleva à la verticale dans les airs, piqua légèrement du nez pour décrire un large virage et permettre au D<sup>r</sup> Plachounine de jeter un dernier coup d'œil sur Satovka.

Après un dernier geste d'adieu, les villageois virent l'hélicoptère prendre rapidement de l'altitude pour n'être bientôt plus qu'un point qui disparut dans le ciel gris.

— Voilà, nous sommes à nouveau seuls, dit Tigran en se tournant vers Tassburg. Le camarade docteur pouvait être désagréable mais nous sommes devenus amis. Quel plaisir de s'entretenir avec un homme cultivé ! Encore une chance que vous restiez, Mikhaïl Sofronovitch. Nous devrions passer nos soirées plus souvent ensemble.

— Je vais bientôt quitter Satovka, moi aussi.

— Quel dommage ! D'abord Plachounine, et maintenant vous, mon ami ! Un vent de civilisation a soufflé sur notre village mais le voilà qui déjà retombe. Satovka va retrouver sa monotonie et sa torpeur.

— Ce n'est pas vrai, Tigran Rassoulovitch. Ne soyez pas injuste avec le destin. Ici, tout le monde a besoin de vous. De la naissance à la mort en passant par le baptême et le mariage !

— C'est ça ! Faites-moi un sermon !

Tigran posa ses mains sur les épaules de Tassburg. Ils portaient tous les deux de lourds manteaux de fourrure, car le froid devenait plus rigoureux d'heure en heure et le ciel, bleu le matin, se couvrait.

— Que va devenir Natalia ? demanda le pope.

— On le saura dans une semaine, lorsque le camp d'Omsk nous enverra un hélicoptère.

— Vous allez repartir avec ?

— Non ! Je vais me faire conduire à Mutorei pour retrouver les parents de Natalia. C'est là que tout va se décider...

— À propos de l'histoire avec Kassougai ?

— Oui. Je ne crois pas que Kassougai ait averti les autorités. Il s'est mis à la poursuite de Natalia de son propre chef. Dans ce cas, elle n'aura plus besoin de se cacher.

— Et elle va surgir ainsi, d'un coup de baguette ? demanda Tigran, songeur. Je ne peux pas faire croire que son apparition est miraculeuse...

— J'ai une petite idée là-dessus, répondit Tassburg avec un sourire. Mais pour la mettre à exécution, je dois d'abord aller à Mutorei.

Un peu plus tard, Mikhail se chauffait les mains devant le feu. Natalia recousait un bouton à l'une de ses chemises.

— Voilà, Plachounine est parti, dit-il.

— J'ai vu ! répondit Natalia en souriant. J'ai regardé par un trou du rideau. L'hélicoptère est passé juste au-dessus de la maison. J'ai bien vu que le D<sup>r</sup> Plachounine jetait un dernier regard à notre demeure.

— Il a dû lui jeter un sort...

— Pas de danger qu'il nous nuise.

Elle se leva et vint s'agenouiller près de Tassburg, posa sa tête sur sa poitrine avec une tendresse infinie.

— Un jour tu le regretteras, dit Mikhail, la gorge serrée.

— Jamais, Micha, jamais, dit-elle en l'enlaçant. Je ne regretterai jamais d'être restée avec toi.

Le froid pesait sur la vie du village et de ses habitants qui travaillaient à l'intérieur, repeignaient, réparaient les charpentes et les outils, abattaient une bête de temps à autre, salaient la viande ou la suspendaient dehors, où elle gelait rapidement. Ainsi, elle se conservait parfaitement et son goût était exquis après la cuisson.

Le convoi, composé de l'équipe de géologues et de foreurs, du camion de matériel et de la station de radio, arriva à Satovka après sept jours de route laborieuse à travers la taïga. Tassburg accueillit chaleureusement toute la compagnie à nouveau réunie ; il s'agissait notamment des foreurs, de solides gaillards aux manières un peu rugueuses. On en fit l'expérience le soir même lorsqu'ils débarquèrent au village. Les pères prudents fermèrent leur porte à double tour sans quitter leur progéniture des yeux. Quant aux jeunes époux, ils avertirent leurs femmes qu'ils les rosseraient si elles s'avisèrent de ne jeter ne serait-ce qu'un seul regard à ces vauriens d'Omsk.

— C'est un problème indéniable, dit Tigran à Tassburg. (Ils jouaient tous deux aux échecs dans la salle de séjour du pope où flottait une odeur d'alcool, car il arrosait son thé d'une sérieuse dose d'eau-de-vie.) Ces hommes reviennent de la taïga et ont un besoin vraiment vital d'un joli bout de femme ! Que faire ?

— Je vais leur faire faire des manœuvres, des exercices d'urgence, des révisions du matériel. Je vais m'arranger pour qu'ils se dépensent au maximum ! dit Tassburg en buvant une gorgée de thé brûlant. (Il toussa. Il y avait plus d'eau-de-vie que de thé...) Il faut éviter des rixes ou même pire !

— Vous pouvez parler ! Vous filez le parfait amour ! Si vos hommes l'apprennent, ils vont vous lyncher ! (Tigran interrompit la partie, le regard perdu dans le vague. Il avait retiré sa soutane et portait un pantalon et un maillot de corps.) Que faire, Mikhaïl Sofronovitch ? J'essaie toujours d'aider les hommes quels qu'ils soient. Nous avons au village trois veuves encore assez jeunes et quelques célibataires dont la virginité n'est plus qu'un lointain souvenir...

— Tigran ! C'est vous qui dites ça, un prêtre ! Le D<sup>r</sup> Plachounine avait raison : vous êtes un fieffé coquin !

— Le chrétien essaie de secourir le corps autant que l'esprit !

— Tigran Rassoulovitch, vous êtes à jeun ? Un prêtre qui joue les entremetteurs ! Vous allez vous faire jeter dehors !

— Au contraire ! Mikhaïl Sofronovitch, vous vivez depuis un bon moment avec nous, mais vous ne nous connaissez toujours pas. Bientôt

vous allez repartir avec vos hommes... Les années vont passer jusqu'à ce qu'un beau jour la forêt nous engloutisse. Satovka ne connaîtra jamais plus un événement comme votre venue ici. Tout le monde le sait. Nos femmes ont droit à leur part de bonheur. Peut-être même aurons-nous des enfants, des petits-enfants vigoureux. Ce serait une bénédiction !

— Je ne veux pas discuter morale avec vous, dit Tassburg en vidant sa tasse. C'est au-dessus de mes forces !

— Et ce serait inutile ! dit Tigran en déplaçant avec un sourire satisfait un de ses pions, car il avait découvert une faille dans le jeu de Tassburg. Quel est le premier de votre équipe qui a fait un enfant à une jeune célibataire, hein ? Taisez-vous donc et concentrez-vous un peu. Vous allez être échec et mat en trois coups...

Le temps s'écoula en parties d'échecs, en beuveries, en menaces d'inspection que les hommes acceptaient avec un sourire gêné et en amours secrètes, la nuit venue. Natalia se blottissait contre Mikhaïl et sa douce haleine lui caressait le visage.

Dix jours plus tard, l'hélicoptère de transport se posa à Satovka sous le regard toujours étonné de la population. Ses pales gigantesques happèrent toute la neige gelée qui recouvrait les maisons, et si le pilote n'avait pas repris de l'altitude à temps pour aller se poser à l'écart, à proximité du camp, il aurait arraché les toitures.

Il atterrit donc dans le champ du paysan Tchminoski, lequel en tira grande fierté. Il fut le premier à pouvoir visiter la gigantesque libellule et raconta par la suite que le commandant de bord l'avait même tutoyé. Cet événement lui donna aux yeux de tous une notoriété qui dura jusqu'à sa mort.

L'hélicoptère n'apportait pas seulement du matériel, des vêtements et des provisions comme cela était annoncé par radio, mais aussi les dernières instructions. Les craintes de Tassburg se confirmèrent. Les nouveaux forages auraient bien lieu le long du Chunku. Il se rendit sous la grande tente de travail pour étudier les cartes avec les géologues.

Les hommes déchargeaient l'hélicoptère. Son équipage, composé d'un pilote, d'un copilote et d'un radio, se restaurait sous la tente, buvant du thé chaud et mangeant de la viande avec des pâtes.

Tassburg leva la tête et regarda ses collègues, le poing posé sur la carte.

— Vous savez ce que cela signifie ? La région de Chunku est totalement inexplorée...

Les géologues acquiescèrent en silence. Ils étaient du même avis que leur chef : on nous appelle les pionniers des Temps modernes, pensaient-ils, mais nous ne valons guère mieux que des esclaves. Notre seul contact avec la civilisation se réduira à un hélicoptère et à un

poste émetteur, notre environnement à des collines boisées, inhospitalières, et à des marais ; bref, la taïga inviolée !

— Je vais appeler la centrale et essayer d'obtenir un congé pour nous tous avant la nouvelle mission, dit Tassburg d'un air décidé. Un mois, cela devrait permettre à chacun de se refaire une santé en prévision de l'année à venir.

— Si vous réussissez, Mikhaïl Sofronovitch, dit le chef géologue Pribylov, je veux bien vous suivre jusque sur la Lune ! Ces quatre semaines seraient merveilleuses...

Il se tut, pensant à sa femme et à ses deux jeunes enfants qui l'attendaient si loin de là, à Sverdlovsk. Il était le seul homme marié de l'équipe, jusque-là en tout cas, et gardait la photo de sa femme et de ses enfants au chevet de son lit de camp.

— Je vais mettre le paquet, dit Tassburg en soupirant. Pour commencer, je pars demain pour Mutorei. Je veux savoir ce que la section géologique V pense de nous. Nous sommes des hommes, pas des machines !... Et, d'ailleurs, la meilleure machine casse si on n'en prend pas soin. Ils auraient tort de l'oublier !

Tassburg partit donc le lendemain en hélicoptère. Natalia lui avait fait des adieux douloureux.

— Dans deux jours je serai de retour, ne cessait-il de lui répéter en l'embrassant. Alors, nous serons fixés, Natalia.

Lorsqu'il se dirigea vers la porte, elle se pendit à son cou et il fit quelques pas en la portant dans ses bras.

— Si tu vois mes parents, Micha..., dit-elle en bégayant et en l'embrassant sans cesse, si tu vois papa et maman, ne les accable pas, je t'en supplie !

Elle se mit soudain à pleurer et il la ramena sur le lit.

— Ils m'ont vendue, bien sûr, dit-elle en sanglotant, mais ils ne l'ont pas fait méchamment. Ils ont pensé que ma vie serait plus facile avec un homme comme Kassougai. Pour eux, c'était l'occasion d'obtenir une place dans la nouvelle usine et de vivre mieux. Ils ont pensé que tout s'arrangerait grâce à leur brave petite fille. Micha, Micha, si tu les vois, ne leur tape pas dessus...

— Je ne sais pas comment je réagirai. (Il essuya ses larmes et ajouta :) Je sais seulement que je ne leur dirai pas que je te connais. Je vais leur rendre visite d'une façon anonyme. Je veux seulement savoir si tu es en danger...

Qui n'a jamais vu Mutorei n'a rien perdu ! Ce n'est d'ailleurs pas une perte non plus d'ignorer la Tugunska pierreuse, à moins de s'enthousiasmer pour des fleuves sauvages, des forêts à perte de vue, ou de rechercher à tout prix le silence et la solitude des grands espaces.



C'est dans cet environnement que des hommes ont construit de petites villes comme Batkit ou Mutorei. Si on leur demande pourquoi, ils sont bien incapables de répondre...

Les bureaucrates, en revanche, vous fournissent toutes sortes de raisons scientifiques. Ils affirment par exemple que la richesse du sous-sol sibérien est telle que la région peut assurer la survie de l'humanité pendant des millénaires, malgré le gâchis perpétré par les sociétés occidentales. La Sibérie, c'est l'éternité. De l'Oural au cap Dechnev, l'homme ne pourra jamais la maîtriser tout à fait.

Mutorei devait sa position prépondérante le long de la Tugunska à trois facteurs : son complexe industriel pour le traitement du bois, son sovkhoze agricole et une usine aux productions les plus variées, allant des meubles aux dalles de béton en passant par les traverses de chemin de fer. Le fleuve constituait la principale voie de communication, doublée d'une route impraticable plus de cinq mois par an. Un petit chemin de fer à voie large rejoignait la ligne régulière à Ienisseïsk après avoir péniblement traversé la taïga.

C'est principalement pour cette ligne de chemin de fer que l'usine travaillait, car chaque année des nomades volaient les traverses et les faisaient brûler, solution plus rapide que d'abattre des arbres. Pour cette raison, on ne savait donc jamais à l'avance jusqu'où le train pourrait progresser. On ne parvint jamais à prendre ces vauriens sur le fait, mais la situation s'était améliorée depuis que la ligne était surveillée par hélicoptère.

Mikhail Sofronovitch Tassburg atterrit par une matinée glacée dans la cour centrale du sovkhoze de Mutorei. Sa visite avait été annoncée par radio et le responsable du sovkhoze, le camarade Evgueni Ivanovitch Slumbek, l'attendait à l'abri du grand portail de l'étable.

Dès que le nuage de neige soulevé par les pales se dissipa, Slumbek accourut et prit Tassburg dans ses bras comme s'il retrouvait un frère. Ils s'étaient connus quelques mois plus tôt lorsque l'équipe de géologues s'était approvisionnée au sovkhoze.

— Dire que nous nous revoyons, petit frère ! s'écria Slumbek avec émotion. À la vérité, lorsque vous m'aviez annoncé que vous alliez chercher du gaz naturel au nord de la Tugunska, j'ai pensé que c'était la mission la plus folle que l'on puisse entreprendre et je me suis dit que vous n'en reviendriez jamais. Et vous voilà tombant du ciel, frais et rose ! Vous avez trouvé du gaz ?

— Non, dit Tassburg en remontant son col de fourrure, trouvant qu'il faisait encore plus froid à Mutorei qu'à Satovka. Nous partons plus loin, le long du Chunku.

— Alors cette fois, c'est vraiment de la folie ! s'écria Slumbek. Vous plaisantez ?

— Mais non, on ne peut pas conquérir la Sibérie dans un fauteuil.

Et si nous trouvons du gaz, la Russie surpassera le reste du monde !

Avant de pouvoir se renseigner sur les parents de Natalia, Tassburg dut accepter l'invitation à déjeuner de Slumbek. On lui servit un repas copieux composé de pirojki, de poisson grillé, d'un steak et de salade de betterave ; le tout arrosé de kvass, la célèbre bière russe à base de sapin ; et enfin quelques petits verres de vodka pour aider à digérer. Slumbek, qui avait mangé comme un ogre et rotait tranquillement, offrit des cigarettes.

— Nous avons, nous aussi, des soucis, raconta-t-il. Rendez-vous compte, Mikhaïl Sofronovitch : il y avait au sovkhoze un certain Rostislav Alimovitch Kassougai qui dirigeait l'exploitation de bois et depuis peu, l'usine à matelas ; un homme connu avec lequel il valait mieux être en bons termes. Il entretenait les meilleures relations avec les autorités du district, à tu et à toi avec tous les camarades importants. Et puis, un beau jour d'automne, Kassougai part en voiture avec un ami pour aller soi-disant se baigner dans un coin tranquille en amont du fleuve ; ils ne sont jamais revenus. On les a cherchés en amont et en aval, on a même survolé la région en hélicoptère... Ils ont disparu Dieu sait où dans la taïga ! Tout le monde croit qu'ils ont été enlevés et assassinés par des brigands qui ont dû repeindre et revendre la voiture depuis belle lurette ! Cela passe inaperçu dans le coin. Pour les voitures neuves, il faut demander une autorisation et les commander longtemps à l'avance, mais pour revendre une voiture d'occasion on n'a pas besoin de licence et, si la voiture réapparaît à Batkit, par exemple, personne n'ira poser de questions. Peut-être est-elle tout simplement cachée dans une grange : elle ne refera surface que l'année prochaine lorsque tout le monde l'aura oubliée ! En tout cas, Kassougai et son ami sont partis. Vous connaissiez le camarade Rostislav Alimovitch ?

— Non ! répondit Tassburg en tirant sur sa cigarette d'un air songeur. Il voulait juste se baigner, dites-vous ?

— Oui !

— Et sa femme ?

— Il est célibataire.

— Il n'avait pas de fiancée ?

— Des fiancées... ? Oh ! mon Dieu ! répondit Slumbek en éclatant de rire. Il en changeait tous les jours. On craignait Kassougai. Lorsqu'il voyait un jupon, il se conduisait comme un taureau devant un chiffon rouge ! J'aurais plaint son épouse s'il s'était marié ! Et il obtenait toujours ce qu'il désirait, tant il était puissant. Mais maintenant il n'est plus là et les jeunes filles respirent ; les autorités sont devant un mystère, mais peu de gens à Mutorei seraient heureux de le voir revenir.

— Et vous, Evgueni Ivanovitch ? demanda Tassburg.

— Moi non plus, je l'avoue sincèrement. Kassougai était odieux et arrogant ; on avait envie de lui botter le derrière. Il avait l'air de se prendre pour un héritier direct de Staline ou de Lénine ! Seule l'administration rouspète. Où trouver un autre directeur ? On peut chercher à Omsk, mais tous ceux qui entendent parler de Mutorei et de la Tugunska s'arrangent pour tomber malades et se mettre au lit !

Ils échangèrent encore quelques anecdotes, puis Tassburg put enfin prendre congé de son hôte et partir à la recherche des parents de Natalia. Il avait déjà appris une chose importante : Kassougai n'avait parlé de rien aux autorités compétentes. Il n'avait agi qu'en son nom propre. Il n'y avait donc pas d'avis officiel de recherche... Natalia n'avait plus rien à craindre. Le seul reproche qu'on pouvait lui adresser était d'avoir quitté son travail et son lieu de résidence sans préavis. Mais on pourrait arranger ce détail avec les autorités. La plaidoirie de Tassburg était toute trouvée : « Partie par amour, camarades, comment pouvez-vous reprocher à une femme amoureuse de courir vers son bonheur... ? »

Les fonctionnaires comprendraient.

Après avoir quitté le camarade Slumbek, Tassburg suivit la voie hiérarchique. Il se fit annoncer au chef du personnel de l'usine à bois. Il dut boire une vodka et lui parler de son rude travail dans l'austère taïga avant d'aborder le sujet. Le responsable du personnel téléphona au directeur du fichier et, cinq minutes plus tard, une camarade lui apporta la carte du couple Miranski.

— Je ne peux malheureusement pas vous en dire davantage, expliqua le responsable à Tassburg. Les Miranski sont partis...

— Partis ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Tassburg prit la fiche et l'examina. On pouvait y lire cette simple mention : « Partis à Krasnoïarsk. Nouvel engagement au complexe industriel de construction de cabanes Sibirska. » Suivait la date : un mois jour pour jour après la fuite de Natalia.

— Je me souviens des Miranski, poursuivit le chef du personnel. Des gens courageux, jamais malades, avec un excellent rendement toujours au-dessus de la moyenne. À citer en exemple. Nous les avons laissés partir à regret mais à Krasnoïarsk ils touchent double salaire et un atelier de fabrication de cabanes est plus important qu'une usine à bois dans un sovkhoze. Il faut dire aussi qu'ils avaient beaucoup de chagrin et ne voulaient pas rester plus longtemps à Mutorei...

— Du chagrin ? Pourquoi ? demanda Tassburg calmement.

— Leur fille unique les a quittés ! Elle s'appelait Natalia Nikolaïevna. Elle a disparu en laissant un billet où elle avait écrit : « Je ne veux plus vivre. » Les parents en étaient bouleversés. Ils ont pleuré pendant des jours et des jours et ont fini par accepter la place à Krasnoïarsk. Nous avons affiché l'offre d'emploi au tableau

d'information et ils ont été choisis parmi les neuf familles qui avaient fait la demande... Un avion est venu les chercher. (Le directeur prit la carte des mains de Tassburg et la reposa sur la table.) Vous voyez, chez nous aussi il y a de petits drames. Une jeune femme perd le goût de vivre sans que personne sache pourquoi. Elle écrit un billet, part, et ne réapparaît plus jamais. Elle a peut-être été emportée par le courant du Ienisseï à moins que son corps ne soit coincé au fond entre les pierres. C'est ainsi !

— A-t-on cherché cette Natalia ?

— Non ! Pour quoi faire ? Dans nos régions, lorsque quelqu'un veut se suicider, il y arrive si facilement que toutes les recherches sont vaines. Chercher où, camarade ? Par où commencer ? On ne trouverait même pas ses restes ! Vous savez, il y a encore des bandes de loups par ici... (Le chef du personnel regarda Tassburg d'un air songeur.) Pourquoi vous intéressez-vous aux Miranski, Mikhaïl Sofronovitch ?

— Miranski avait dû déposer différentes demandes d'emploi car l'une est parvenue au bureau central de la recherche géologique d'Omsk. On m'en a informé par radio et je voulais le rencontrer...

— Trop tard, camarade Tassburg ! (Le chef du personnel n'insista pas. Tassburg se sentit plus à l'aise. Bien qu'il ne s'attendît pas à cette question, il avait réagi si spontanément que sa réponse avait sans doute paru convaincante.) Miranski aurait été une bonne recrue. Mais qu'auriez-vous fait de sa femme ?

— Peut-être à la cantine d'Omsk ? De toute manière, l'affaire est classée. Les Miranski ont dû se ressaisir à Krasnoïarsk. La mort de leur fille a-t-elle été déclarée ?

— Que voulez-vous dire ?...

— Est-ce que la mort de cette... comment s'appelle-t-elle ?

— Natalia.

— Oui, cette Natalia. Est-ce que les autorités ont établi un acte de décès ?

— Bien sûr ! Son mot d'adieu, sa disparition et l'arrivée précoce de l'hiver à laquelle une femme ne peut survivre, autant de raisons pour tirer un trait ! Exactement comme pour Kassougai...

— J'ai entendu parler de son cas au sovkhoe. Le camarade Slumbek m'a tout expliqué.

— En ce qui le concerne, il ne peut s'agir que d'un meurtre, dit le chef du personnel. C'était un être odieux...

— Il ne peut y avoir aucun rapport entre cette Natalia et Kassougai ? demanda Tassburg prudemment.

— Impossible !

Tassburg était content de son après-midi. Il quitta le chef du personnel presque joyeux et se fit raccompagner au sovkhoe où l'on avait mis une chambre à sa disposition.

« À Mutorei, personne ne sait rien, pensait Mikhaïl ; les parents de Natalia se sont tus et ils ont eu la présence d'esprit d'inventer cette histoire de suicide. Et pour brouiller les pistes à jamais, ils sont partis à Krasnoïarsk. Quel sacrifice ! Quel fardeau à porter ! Ils sont partis avec la certitude de ne plus jamais entendre parler de leur fille unique ! Ils ont transformé une mort inventée en mort véritable... »

Le lendemain matin, Tassburg rentra à Satovka.

L'hélicoptère n'avait pas encore atterri que Tigran Rassoulovitch, enveloppé d'un long manteau de loup, arrivait au camp des géologues.

— Alors, alors ? demanda-t-il avec impatience lorsqu'il fut enfin seul avec Tassburg. (Ils étaient assis sous la tente qui servait de salle de réunion.) Avez-vous défoncé la tête du père Miranski contre un mur et plongé celle de la mère indigne dans la soupe bouillante ? Ah ! moi je l'aurais fait ! Je suis un impulsif !

— Les parents de Natalia ne sont plus à Mutorei, répondit Tassburg avec lassitude. (Il avait à peine dormi, réfléchissant à la manière dont on pouvait désormais faire réapparaître Natalia.) Ils vivent maintenant à Krasnoïarsk.

— Mon Dieu ! Ils ont tout simplement abandonné leur fille. Comment allez-vous annoncer cela à Natalia ?

— Je vais lui dire la vérité ! En tout cas, elle est libre. On la croit morte. Personne ne la recherche, personne ne l'attend, personne ne lui reproche rien.

— Alors elle n'appartient plus qu'à vous, Mikhaïl...

— Oui, dit Tassburg en soupirant.

— Vous êtes béni des cieux, Mikhaïl, répondit Tigran gravement. Une femme tenue pour morte vous donne un enfant.

À Satovka, le sensationnel succédait au sensationnel !

On avait l'impression qu'il fallait rattraper en quelques semaines le retard accumulé en cent cinquante ans de vie sans histoire, si l'on excepte les péripéties de « la Maison vide ».

Il faisait nuit noire et il gelait à nouveau lorsque la brave veuve Anastasia Alexeievna entendit frapper à sa porte. Ce ne pouvait être Tigran, qui tambourinait toujours violemment. Anastasia hésita donc à tirer le verrou. Lorsqu'on frappa à nouveau de manière encore plus hésitante que la première fois, elle supposa que c'était sa voisine qui voulait lui emprunter quelque chose. Elle colla l'oreille contre la porte.

— Qui est là ? demanda-t-elle. Ce n'est pas une heure pour faire des visites !

— Ouvrez, s'il vous plaît, répondit plaintivement une voix de femme. Ouvrez, vous ferez une bonne action...

Anastasia s'exécuta, étonnée. Une femme couverte de neige entra en chancelant dans la pièce, se dirigea vers le poêle et se laissa tomber sur le banc. La veuve referma la porte et poussa un cri d'étonnement en regardant l'étrangère.

— Merci, bredouilla la femme. (Les flocons de neige accrochés à son vêtement commençaient à fondre et formaient de petites rigoles sur le sol.) Oh ! comme je vous remercie !

— Qui êtes-vous ? demanda Anastasia, complètement désespérée.

Mon Dieu, comme elle eût souhaité la présence de Tigran ! Voilà qu'une inconnue surgissait chez elle, complètement gelée, affamée, presque au bord de la syncope. Mon Dieu, qu'allait-elle raconter ?

L'étrangère retira la couverture dans laquelle elle était enveloppée ainsi que son fichu. Anastasia découvrit une jeune fille pâle, frêle comme un moineau, aux grands yeux suppliants.

— Je voudrais juste me réchauffer et me reposer une petite heure, dit la jeune fille. Et si vous aviez un morceau de pain, petite mère, un petit morceau de pain sec... cela me suffirait ! Je ne veux pas vous déranger longtemps, dans une heure je repars...

— Où donc ? demanda Anastasia dont la fibre maternelle se réveillait, bien qu'elle n'ait elle-même jamais eu d'enfant.

— Je ne sais pas.

— D'où viens-tu ? (Anastasia trouvait que le tutoiement était plus approprié que le vouvoiement pour s'adresser à une fille aussi jeune.) De la forêt ?

— Comme la chaleur fait du bien ! (La jeune fille s'adossa au poêle,

ferma les yeux et Anastasia la trouva très belle. Elle avait un visage mince et régulier encadré de longs cheveux bruns aux reflets dorés. Elle portait des bottes en cuir brut et des vêtements raccommodés et sales.) Vous voulez bien me garder une heure, petite mère ?

— Mais bien sûr ! Elle surgit de la forêt comme par miracle. Ça alors !

Anastasia alla chercher du pain dans l'armoire et en coupa une tranche épaisse. Elle la tendit à la jeune fille, qui s'en empara avidement.

— Tu dois bien venir de quelque part, dit Anastasia en s'asseyant près d'elle. D'un village, d'une maison ? Tu as bien un père et une mère...

— Ils sont morts, dit la jeune fille qui mâchait toujours avec force. Tous les deux assassinés...

— Par tous les saints ! bégaya Anastasia. Comment donc et par qui ?

— Je ne sais pas. C'étaient des nomades aux yeux bridés, des hommes terribles qui ont attaqué notre charrette, assassiné mon père et ma mère et m'ont forcée à les suivre pendant des semaines à travers la taïga. Ils se sont jetés sur moi les uns après les autres... et m'ont battue jusqu'à ce que je ne puisse plus me défendre...

La jeune fille se mit à pleurer, la tête sur l'épaule d'Anastasia.

— Maintenant je suis enceinte, bredouilla enfin l'étrangère. Mais je fuirai jusqu'au bout du monde. Je parcours la taïga depuis quatre jours. J'ai couché dans des grottes avant de découvrir ce village. Petite mère, je suis tombée à genoux et j'ai prié avec reconnaissance. Merci pour le pain...

Il faut reconnaître qu'Anastasia avait bon cœur. Lorsqu'elle était émue, elle croyait tout ce qu'on lui racontait et, quand la jeune fille se mit à pleurer, elle était elle-même au bord des larmes. Elle se leva, s'activa devant le poêle, remit la soupe sur le feu, alla chercher du pain frais, du beurre salé, du lard et des cornichons. Tout ce qu'elle réservait en général à Tigran...

— Quelle histoire ! s'écria-t-elle, quels vauriens, ces hommes ! Qu'est-ce qu'une heure, ma colombe ! Tu vas passer la nuit ici et demain je t'accompagnerai chez notre pope qui te viendra en aide. Un père et une mère assassinés... violente par des nomades... pauvre petite âme ! Tu sens ? C'est de la soupe aux choux. Enlève tes vêtements mouillés, fillette, et couche-toi dans mon lit... Dieu du ciel ! Quatre jours dans la taïga par ce temps, si jeune et si fragile !

Elle alla chercher une grande assiette, la remplit de soupe et l'apporta à la jeune fille. L'inconnue eut un sourire reconnaissant, posa l'assiette sur ses genoux et mangea goulûment.

À la même heure Tigran Rassoulovitch s'était faufilé dans « la

Maison vide » par la porte de derrière.

— C'est gagné ! dit-il à Tassburg. J'ai vu Anastasia lui ouvrir la porte et la faire entrer. (Il soupira et se frotta les mains.) Quelle femme généreuse, Anastasia !

— Oui, elle est réellement bonne !

— Mes compliments, Mikhail Sofronovitch, vous avez bien déguisé Natalia ! On la croira sur parole. Où est la vodka ?

— Derrière vous, sur l'étagère.

Le pope se retourna, prit la bouteille, la déboucha et la porta à sa bouche. Il considérait comme une perte de temps de se servir d'un verre.

— Vous avez eu une idée géniale, dit-il. Tout Satovka va avoir pitié de Natalia. Comme nous formons une grande famille, elle va être adoptée par tout le village.

— Pas pour longtemps ! Mon plan ne s'arrête pas là. (Tassburg allongea les jambes. Il faisait si chaud qu'il avait débouonné sa chemise jusqu'à la ceinture.) Elle va raconter que des nomades l'ont violée et qu'elle est enceinte.

— Espèce d'affreux nomade ! l'interrompt Tigran en riant.

— Mais il ne faut pas la laisser mettre au monde l'enfant d'un de ces criminels, indélébile souvenir d'une horrible humiliation ! Non, quiconque en a la possibilité a le devoir de la conduire à Batkit ou à Omsk dans une bonne clinique. Et je suis le seul dans ce cas ! Mon hélicoptère est prêt à décoller. Il va pouvoir emmener cette pauvre créature injustement brutalisée...

— Vous allez me faire pleurer ! dit Tigran en portant une nouvelle fois la bouteille de vodka à sa bouche sans quitter Tassburg des yeux. Espèce de filou ! Et qui se doit d'accompagner cette petite colombe et de la remettre dans les meilleures mains ? Vous, naturellement !

— C'est logique, non, Tigran Rassoulovitch ? dit Tassburg, content de lui. Tout le monde sera de cet avis.

— Et à Omsk vous allez épouser Natalia au Palais des mariages le plus officiellement du monde...

— Exactement !

— Et ensuite ?

— Je reviendrai pour partir vers le Chunku au printemps.

— Et vous traverserez la taïga en traînant derrière vous femme et enfant !

— Peut-être pourrai-je obtenir un poste au Bureau central d'Omsk. Comment le prévoir ? L'essentiel c'est que nous allions à Omsk, Natalia et moi. Désormais, c'est possible !

Natalia fit cette nuit-là à la veuve Anastasia un récit si bouleversant que la brave femme pleurait et jurait tout à la fois.



— Maintenant tout est fini, dit-elle pour consoler Natalia qui sanglotait sur son épaule. (Elle caressait ses cheveux, se prenant pour une mère dont la fille a un gros chagrin.) Tout le monde va t'aider ! Même le tout-puissant camarade ingénieur ! Car, tu sais, il y a des géologues au village qui peuvent communiquer avec le monde entier, par radio, d'après ce que dit le pope. Ils appuient sur un bouton et tsst ! ils entendent Moscou ! Tu vois, nous bénéficions des derniers progrès techniques ! Tout le monde voudra te secourir. Couche-toi et dors...

Le lendemain matin, Anastasia alla chercher le pope à l'église.

— Une jeune fille enceinte ? gronda le géant, la barbe en avant. Qui arrive de la forêt et frappe à ta porte ! Et tu crois ça ? Ah ! Il faut que j'aille écouter cette histoire moi-même.

Tout se déroula comme prévu. Natalia raconta une deuxième fois sa terrible histoire, le pope parut tout ému et la bénit tandis qu'Anastasia pleurait à chaudes larmes.

Petrov, Tassburg et le géologue en chef Pribylov firent ensuite leur entrée et Tigran les mit au courant du cruel destin de la jeune fille.

— Comme elle a dû souffrir ! ajouta-t-il avec emphase. Un être humain ne peut souffrir ainsi qu'une fois dans sa vie. Camarade Tassburg, cette pauvre enfant doit tout de suite être confiée à des médecins compétents. Où trouver de tels spécialistes ailleurs qu'à Omsk ? Dites-moi, camarade Tassburg, votre hélicoptère ne rentre-t-il pas à Omsk ? Et vide encore !

— Voilà la solution, Tigran Rassoulovitch ! s'écria Tassburg comme s'il venait tout juste de comprendre ce que suggérait le pope. C'est entendu, nous allons emmener cette malheureuse enfant à Omsk. Je l'accompagnerai moi-même à l'hôpital. Je connais bien le médecin-chef... il est membre de mon club d'échecs !

— Comme tout s'arrange ! remarqua Tigran. Quand partez-vous, camarade Tassburg ?

— Après-demain.

— Jusque-là elle restera chez moi, dit Anastasia en regardant les hommes d'un air soupçonneux. Chez moi, pas chez vous. Pour le moment, elle en a par-dessus la tête des hommes ! Et toi, Petrov, tu m'apporteras pour notre petite colombe un gros morceau de viande sur le compte de la commune.

Petrov acquiesça sans mot dire. « Quelle est belle ! pensait-il. Dire que les nomades ont abusé d'elle ! Si l'un de ces barbares aux yeux bridés se montre au village, je l'aspergerai d'eau et on le laissera geler sur place. » Il gronda comme un ours, regarda Natalia en louchant et se mit en route pour annoncer la nouvelle au reste du village et demander de l'aide.

Il ne lui vint pas une seconde à l'idée qu'il avait affaire à la jeune

filles pour laquelle le défunt Kassougai avait promis une prime de mille roubles...

En revanche, Jefim ne fut pas dupe. À peine au courant de l'événement, il se précipita à l'église et rejoignit Tigran occupé à remplacer les cierges brûlés.

— Petit père ! s'écria Jefim de sa voix aiguë. Ta cloche est arrivée ainsi que la peinture pour repeindre ton église ! La jeune fille pour qui on a offert mille roubles de récompense est au village.

Tigran Rassoulovitch dévisagea Jefim, leva la main... Ce qui suivit ne laissa plus tard à Jefim qu'un vague souvenir. Il reçut une telle gifle qu'il rebondit contre le mur de l'église et retomba inanimé pendant un bon quart d'heure.

À son réveil, le pope lui dit :

— Oublie tout ce qui a pu te venir à l'esprit, mon garçon ou je te défonce le crâne ; c'est compris ?

— Oui, petit père, répondit Jefim, qui rentra chez lui sans demander son reste.

Le départ de l'hélicoptère constitua un nouvel événement digne de figurer dans les annales du village.

— Rends Natalia heureuse, mon garçon, dit Tigran la veille au soir alors qu'ils faisaient leur dernière partie d'échecs. Que tu sois à jamais damné si tu n'en prends pas plus soin que de la prune de tes yeux ! (Il s'éclaircit la voix et examina l'échiquier.) Mat en quatre coups, Mikhaïl Sofronovitch ! Ma dernière victoire ! Bon sang, tu vas me manquer ! Vous allez tous me manquer !

— Ne vous laissons-nous pas quelques petits héritiers ? demanda Tassburg en essayant de plaisanter. (Le départ lui semblait pénible à lui aussi.) Je parie que l'année prochaine vous aurez de l'occupation avec les naissances et les baptêmes...

— Bien faible consolation ! dit Tigran qui prit la bouteille de vodka en soupirant. Ce maudit Plachounine avait raison. C'est un miracle que je ne sois pas encore mort de cirrhose. Et quand vous serez tous partis, ce sera pire !

— Peut-être viendrons-nous vous rendre visite un jour avec notre enfant...

— Peut-être ? Vous voulez dire jamais, Mikhaïl Sofronovitch ! Lorsque vous serez rentrés à Omsk, si vous y obtenez un poste, vous oublierez la taïga et ses habitants !

— Sûrement pas, Tigran ! répondit Tassburg. C'est impossible d'oublier la taïga. On peut la haïr ou l'aimer, on peut la maudire, mais on ne peut pas l'oublier ! Quiconque a vécu dans la taïga garde dans son cœur l'essence même de la Russie.

— Comme c'est bien dit ! (Tigran s'essuya les yeux.) Je serai

content quand vous vous serez envolés. Les adieux sont éprouvants lorsqu'on est attaché à quelqu'un.

Le lendemain, presque tout le village accompagna Natalia et Tassburg jusqu'à l'hélicoptère.

Tigran Rassoulovitch était resté dans son église à prier devant les icônes.

C'est le secrétaire du Parti qui se fit le porte-parole de tous en s'adressant à Natalia :

— Tu vas voir, camarade, à Omsk une nouvelle vie va commencer pour toi ! Le camarade Tassburg va s'y employer et ici nous serons de tout cœur avec toi !

Petrov jouait les prophètes sans le savoir. Natalia reçut un panier rempli de provisions offertes par le village, on lui fit des grands gestes d'adieu tandis que Tassburg serrait quelques mains avant de s'engouffrer dans l'hélicoptère où le géologue en chef l'aida à monter. Il ne savait pas que Tassburg avait l'intention de lui céder sa place.

— Vous allez faire une demande de congé pour tout le monde ? demanda Pribylov.

— Bien sûr ! Si notre équipe part pour le Chunku nous avons bien besoin d'un mois de répit pour affronter un an de solitude.

— Et quand revenez-vous ?

— Aussitôt que possible.

C'était une réponse vague, mais, à cet instant, personne ne chercha à en savoir davantage.

— Bon voyage, camarade Mikhail Sofronovitch ! cria le chef géologue en s'éloignant.

— Merci !

Tassburg claqua la porte et la verrouilla puis se retourna vers Natalia qui était recroquevillée à l'arrière.

— Tu as peur ? lui demanda-t-il en s'approchant d'elle.

— C'est mon baptême de l'air, Micha...

Leur dialogue fut interrompu par le vrombissement des moteurs. La machine trembla puis s'éleva. Natalia se cramponna à Tassburg en fermant les yeux. Les pales tournaient au-dessus de leurs têtes.

— Regarde ! lui dit-il. Le village en dessous de nous ! Nous le survolons en signe d'adieu... Regarde !

Satovka, entourée de forêts enneigées et gelées, les champs à perte de vue, les petits jardins, les cabanes qui avaient l'air de maisons de poupée et, dans les rues, les villageois, de minuscules points noirs, qui agitaient la main.

— Là ! C'est l'église ! dit Natalia en se serrant contre Mikhail.

Le vacarme du moteur les empêchait d'entendre Tigran sonner les cloches.

— Et notre maison ! s'écria Natalia. Notre maison maudite ! Notre

petit paradis... J'y étais si heureuse, Micha ! Serons-nous aussi heureux ailleurs ?

— Partout, Natalia ! Ta présence signifie le bonheur !

Il l'embrassa et, lorsqu'ils se penchèrent à nouveau pour regarder, ils ne virent plus que de sombres forêts, la taïga à perte de vue qui scintillait sous le soleil hivernal, comme si elle était parsemée de diamants.

La nuit suivante, Anastasia fut réveillée en sursaut par une étrange lumière. Elle sauta du lit, se précipita à la fenêtre et s'en écarta rapidement en criant.

La maison maudite brûlait. Les flammes avaient déjà atteint le toit et des étincelles en jaillissaient.

— Merci, mon Dieu ! s'écria Anastasia en tombant à genoux, les mains jointes. Elle brûle enfin au bout de cent cinquante ans. Quel bonheur !

Elle ne vit pas disparaître dans la nuit un géant en long manteau de loup.

Mais Gasisouline trouva le pope tout essoufflé lorsqu'il fit irruption chez lui en criant :

— La maison diabolique brûle, elle brûle !

Tigran Rassoulovitch poussa un cri d'effroi, digne d'un grand acteur dramatique, jeta sur ses épaules son manteau encore tout mouillé et suivit Gasisouline.

C'était bien vrai : la maison maudite brûlait comme une torche et aucun des villageois rassemblés ne levait le petit doigt pour éteindre le feu.

Lorsque le toit s'effondra, provoquant de nouvelles gerbes d'étincelles, la voix de Tigran s'éleva dans l'assistance :

— La foudre divine a frappé. (Il leva bien haut sa grande croix et ajouta :) Vous le reconnaissez ? Il fait tomber le feu divin sur les hommes comme il a puni jadis Sodome dans sa sainte colère...

Ce fut Jefim, l'idiot, qui commenta en reniflant :

— Ça sent l'essence. Vous ne trouvez pas, camarades ?

Tigran le saisit par le collet comme un lapin.

— C'est la puanteur diabolique ! s'écria-t-il.

— Ça sent le pétrole, renchérit Jefim avec entêtement.

Tigran le fit virevolter et l'envoya valdinguer dans la neige. Jefim retomba en boule sans oser bouger.

— Ce n'est qu'un idiot ! affirma Tigran solennellement. Allons, chantons en chœur pour chasser Satan...

Ils se prirent par la main, formant un grand cercle autour de la maison en flammes. Puis ils firent une ronde en chantant comme s'ils célébraient la fête de la moisson. Ils dansèrent et chantèrent ainsi

jusqu'à ce que « la Maison vide » soit réduite en cendres.

Cinq jours plus tard, les géologues reçurent d'Omsk le message radio suivant : « Venons de nous marier. Stop. Pensons à vous tous. Stop. Natalia et Mikhail. »

— Je m'en étais douté, dit le chef géologue après avoir lu le message. Mais je n'aurais pas cru qu'ils feraient si vite... Voilà à peine une semaine qu'il la connaît. Mes enfants ! il doit être amoureux, notre Mikhail Sofronovitch !

Il avait dit amoureux.

Ce n'était pas le mot juste.

C'était un amour infini, comme le ciel de la taïga.

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Brodard et Taupin  
58, rue Jean Bleuzen, Vanves.  
Usine de La Flèche,  
le 25 septembre 1984

1041-3 Dépôt légal septembre 1984.

ISBN : 2 – 277 – 21382 – 9

1<sup>er</sup> dépôt légal dans la collection : novembre 1982

Imprimé en France



1382



Éditions J'ai Lu

27, rue Cassette, 75006 Paris

*diffusion France et étranger : Flammarion*